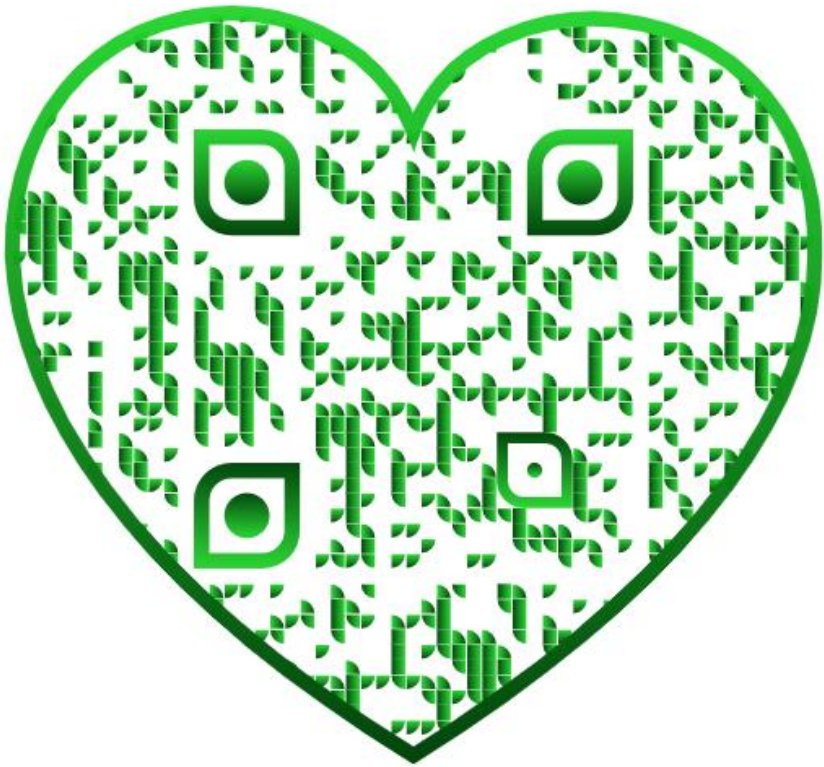
MARTINE FESTAS

COURSE CONTRE LA MORT

À COUPER LE SOUFFLE

Avallon & co



À COUPER LE SOUFFLE

Avallon & co

Graphiste : Valentine Flork/A&L Livres
Direction éditoriale : Valentine Flork
Révision éditoriale : Mathilde Houget

Distribution : Immatériel

ISBN papier : 9782385331573
ISBN numérique : 9782385331580

2e édition

Dépôt légal : septembre 2024

Éditeur : Les éditions d'Avallon
342 rue du Boulidou
34980 Saint-Clément-de-Rivière

© 2024 Les éditions d'Avallon

Collection noire & suspense

Course contre la mort

De la même autrice

Dans les traces, éditions du citron bleu, 2019
GR sans issue, éditions du citron bleu, 2019

Martine Festas

Course contre la mort

ROMAN

L'obscurité vous fait perdre la notion du temps, l'envie de vivre. J'attends, seule, qu'il veuille bien décider de ma mort. J'ai les yeux ouverts mais c'est comme s'ils étaient déjà fermés pour toujours.

Chapitre 1

Estelle

Une lumière de fin d'été filtre au travers du bois de bouleaux que je traverse chaque mardi et jeudi en fin d'après-midi. Je suis un peu essoufflée en début de parcours, mais depuis quelques minutes mon rythme cardiaque s'est stabilisé et mes jambes me semblent moins lourdes ; la journée que j'ai passée à marcher s'efface peu à peu de mes muscles fatigués. Je me sens enfin en accord avec moi-même. Plus de soucis, juste un soleil apaisant qui me chauffe la peau. Encore un petit détour par la côte de la Fontaine-au-Bois, puis je rentrerai par le chemin du vieux moulin.

Il fait encore vraiment chaud, peut-être n'aurais-je pas dû présager de mes forces. Trop tard pour réfléchir, il me faut continuer. Dans quelques minutes, je pourrai me désaltérer avec une eau gazeuse bien fraîche.

Un bruit dans les buissons à ma droite, un lièvre ou un faisan ? Je suis presque au sommet de la côte, ensuite je descendrai vers le village.

Pourquoi ma mère a-t-elle laissé ce message sur mon portable ? Je l'appellerai plus tard.

A-t-elle aussi appelé Mathilde ? Non, c'est toujours à moi qu'elle s'adresse lorsqu'elle rencontre un problème. Trop de distance les sépare.

Ma foulée se déroule, je passe près du manoir, attention au dévers. J'aime le calme de ce sous-bois, un faisan s'envole sur mon passage. Il sera bientôt en danger, après l'ouverture de la chasse.

*

Elle est passée, quel plaisir pour moi de la voir, d'entendre son souffle régulier. J'aimerais tant la toucher. Elle reviendra…

*

J'aperçois le clocher du village en contrebas, un dernier petit virage et je passerai par le stade de *football*, pas d'entraînement aujourd'hui.

L'herbe est souple sous mes semelles, j'accélère un peu l'allure, je m'approche de la maison. Je passe le petit pont ; les rues sont calmes à cette heure ; la télévision, le bain des enfants ou encore les préparatifs du repas, personne dans les rues.

Une dernière ligne droite et je serai chez moi. Quelques étirements, une douche tiède et je me sentirai vraiment délivrée de ma journée de

travail.

Quarante-cinq minutes quarante-deux, pas mal !

L'eau s'écoule sur moi et me lave de toute la fatigue accumulée pendant les jours de garde.

Mathieu veut venir récupérer ses derniers vêtements et quelques livres qui lui appartiennent. Je n'ai pas trop envie de me retrouver seule avec lui, cela va encore se terminer en dispute pour je ne sais quelle futilité. Il ne veut pas comprendre que notre relation a été un échec.

Je demanderai peut-être à ma mère de passer à l'improviste, cela m'évitera un dernier face-à-face houleux.

Après avoir enfilé un débardeur et un *short*, je sors relever mon courrier : des factures, encore des factures, un relevé de compte et une lettre que j'ouvre en me dirigeant vers le jardin. Il y a juste quatre mots dactylographiés au centre de la feuille :

Je pense à toi.

Je regarde l'enveloppe, pas de cachet de la poste, juste mon adresse ; le courrier a été déposé directement dans ma boîte à lettres.

Qui peut m'avoir envoyé ce message ? Mathieu ? Un collègue de travail ? Un de mes contacts de l'appli de rencontre ? Premier courrier de ce genre. Ce doit être une mauvaise blague.

Je parcours le reste du courrier et abandonne la lettre au milieu des factures de téléphone et d'eau.

Appeler ma mère, allez, un peu de courage ! Elle va encore évoquer je ne sais quel problème en oubliant les miens.

— Allô, tu m'as laissé un message sur le portable mais j'étais au travail, quelque chose ne va pas ?

— Ah, c'est toi Estelle, je m'attendais à ce que tu m'appelles un peu plus tôt, reproche-t-elle.

— J'étais partie courir, la journée a été dure.

— Tu en fais trop, pense à te reposer un peu !

— Non, ça me fait du bien. Bon, pourquoi m'as-tu appelée ?

— Il a fait très chaud aujourd'hui, je pense que ça va tourner à l'orage… Je n'arrive pas à joindre Mathilde depuis trois jours, ça ne lui ressemble pas.

— Elle doit être occupée par ses cours et l'installation dans son nouvel appartement.

— Tout de même, elle me rappelle toujours très vite.

— Ne t'inquiète pas inutilement, elle va appeler. Il faut que je te laisse maintenant, je n'ai pas encore mangé. Je passerai sans doute te voir demain.

— Oui, d'accord, à demain ! Bisous, conclut-elle avant de raccrocher à regret.

C'est fait. Maintenant je me prépare une salade sur le pouce avec

quelques restes. Il faudra vraiment que j'aille faire quelques courses, le réfrigérateur est quasiment vide.

Mon repas frugal terminé, j'ouvre ma boîte : trois messages non lus, mais pas un seul de Mathilde ; deux de Max, il insiste vraiment pour me rencontrer, affaire à suivre ; et un d'Émilie qui me propose un resto-ciné après le travail.

Je commence par Émilie : « OK, pour une sortie jeudi soir, rendez-vous vers 20 heures aux *Trois Brasseurs*. A + Estelle. »

Allons-y pour Mathilde : « Mat, qu'est-ce que tu fous ? Maman s'inquiète car elle est sans nouvelles de toi et moi aussi. Tu exagères, un *mail* ou un coup de fil, ça prend deux minutes même quand on est débordé. Obligation de donner de tes nouvelles demain ! Bisous. Estelle. »

Pour Max, je mets en *stand-by*. À part quelques échanges écrits sur la plateforme de rencontre, je ne connais pas du tout ce mec… je verrai demain si j'ai envie d'aller plus loin. Ma vie est encore trop compliquée pour le moment.

Un bon bouquin et au lit.

*

Mathilde

« Tu me reproches de ne pas donner de nouvelles et maintenant c'est toi qui ne réponds pas. Tu fais la gueule ? As-tu enchaîné plusieurs jours de garde ? J'en suis à mon deuxième *mail* sans réponse. Je sais que tu m'en veux d'avoir inquiété maman, mais je lui ai téléphoné hier et elle n'est pas fâchée. Réponds-moi vite. Bisous. Mat. »

Le cours de sociologie est très intéressant ce matin, mais malgré tous les efforts déployés pour me concentrer, mon esprit revient toujours à Estelle et à ce silence qui dure depuis deux jours.

Nous avons toujours été très proches, toutes les deux.

Six ans nous séparent mais nous avons partagé nos jeux d'enfants et nos secrets d'adolescentes. À la mort de papa, nous avons fait face ensemble et avons soutenu notre mère dont le désarroi faisait peine à voir. Papa nous manque beaucoup à toutes les trois. Son sourire, sa façon optimiste de voir les choses… Il restera toujours présent.

Dans l'amphi, sur ma gauche, quelqu'un se tourne vers moi. C'est Camille, ma colocataire et meilleure amie depuis la classe de seconde. Nous avons passé ensemble le concours d'entrée à Sciences Po et avons eu la chance d'être reçues à Bordeaux. Après une première année passée en résidence universitaire, nous avons décidé de prendre un petit appartement et l'aménageons pour en faire un nid douillet.

— Paul nous propose de nous emmener samedi à la dune du Pilat. Chloé, Alexandre, Rémi, Marine seront de la partie, et peut-être Antoine s'il reste sur Bordeaux ce week-end…

— Peut-être, j'ai encore beaucoup de travail à faire pour lundi.

— Allez Mathilde ! C'est la fin de l'été, il faut profiter des derniers beaux jours et changer un peu d'air. Dis oui !

— OK, mais on partage les frais avec lui.

— Super, je lui dis que c'est bon pour nous !

Je n'ai pas trop envie de me dorer au soleil, les cours ont repris et les vacances sont derrière moi, mais je ne veux pas froisser Camille qui en a vraiment envie. Elle n'ira pas sans moi. Un peu de repos me fera du bien et j'aurai sans doute des nouvelles d'Estelle à mon retour.

Maintenant, revenons à la théorie des classes sociales chez Marx, il est temps de me concentrer un peu, la sociologie c'est « capital » pour moi si je veux réussir ma deuxième année.

À la fin des cours de la matinée, Camille me rejoint à la cafétéria.

Avec ses cheveux blonds et ses yeux d'un bleu cristallin, nous sommes aux antipodes l'une de l'autre. On me prend souvent pour une native de la région et elle pour une Suédoise alors que nous venons toutes deux du nord de la France.

Je ne regrette pas de m'être expatriée dans le Sud-Ouest. Les liens qui m'attachent à ma sœur et à ma mère sont parfois trop pesants et j'ai eu besoin de prendre mes distances pour vivre enfin la vie que je me suis choisie.

— Tu n'as pas l'air d'être en forme aujourd'hui, Mathilde, un problème ?

— Non, un peu de fatigue, sans doute. Qu'est-ce que ça va être dans quelques semaines ? Nous venons à peine de reprendre les cours.

— Regarde ce soleil, demain nous rechargerons nos batteries sur le sable chaud. Bonne idée, non ?

— Oui, tu as raison.

Nous regagnons l'appartement à pied après une dense journée de cours : microéconomie, sociologie et droit civil. Le midi, nous mangeons au restaurant universitaire. Le soir, par contre, nous cuisinons à tour de rôle. Aujourd'hui, Camille est de corvée pendant que je m'avance un peu dans mon travail, puisque la journée de samedi ne sera pas productive.

Je consulte encore une fois ma boîte de réception : toujours aucun signe d'Estelle, cela ne lui ressemble pas.

Je réitère le même type de message : « Estelle, je m'inquiète, ton portable est coupé et tu ne me réponds pas. Ne me laisse pas sans nouvelles. Mat. »

La soirée est douce et nous discutons en goûtant l'air frais sur notre

petite terrasse autour d'un thé.

Je termine la soirée avec *Les étapes de la pensée sociologique* de Raymond Aron.

Je me réveille en nage – sans doute la chaleur – à 4 heures du matin. Je prends un verre d'eau à la cuisine, il faut que je me rendorme ; les week-ends sont faits pour récupérer.

J'ai toujours réussi à tenir le coup grâce à un sommeil réparateur. Si je commence à me réveiller en pleine nuit, je ne serai plus opérationnelle et je ne peux me le permettre.

Arrête de penser et dors !…

Le lendemain Paul klaxonne vers 9 h 30 en bas de l'appartement, Rémi se tient sur le siège passager et Marine nous attend à l'arrière ; ils sont tous en deuxième année, comme nous.

Camille ouvre la portière avec entrain et entame la conversation :

— Salut tout le monde, bien dormi ?

— Impec ! répond Rémi.

— Bonjour Camille, prête pour la balade ? demande Paul.

— Oui, en route.

— Salut Mathilde, en forme ? interroge Paul.

— Yes ! On partage bien évidemment les frais de carburant.

— Bien sûr, si tu veux.

— Oui, on divise les frais en cinq ! poursuivent les autres à l'unisson.

Rémi nous apprend que Chloé et Alexandre nous rejoindront sur place avec leur propre véhicule, quant à Antoine, il n'a pas confirmé sa présence.

Rémi lance une *playlist*, quelques chansons de U2, Téléphone – les indémodables –, puis des groupes plus récents : Bigflo et Oli, Lonepsi, Angus et Julia Stone. Un petit retour en arrière avec Jean-Louis Aubert, pilier du groupe Téléphone, le préféré d'Estelle…

Je ne vais pas me gâcher la journée, elle profite sans doute aussi du beau temps, j'appellerai ce soir.

Nous nous retrouvons très vite aux abords de la dune du Pilat, le soleil commence à chauffer.

Paul se gare, Chloé et Alexandre nous attendent sur le *parking*.

Ils se sont rencontrés en première année et, depuis, ne se quittent plus. Elle est originaire de Strasbourg et lui de Rennes, ils viennent juste de prendre un studio ensemble.

Nous faisons le reste du chemin à pied, jusqu'à trouver un coin ensoleillé et à l'abri du vent avec vue sur la mer.

Paul a, je pense, un petit faible pour Camille, ils tiennent souvent de longues discussions enflammées. Ils s'allongent donc naturellement l'un à côté de l'autre.

Je me suis installée un peu en retrait, observant Camille qui parle

toujours autant avec les mains.

Je ferme les yeux et tente de faire le vide dans mon esprit. Me transformer en lézard pour quelques heures, cela ne peut me faire que du bien…

Une goutte d'eau salée sur mes lèvres. Antoine est assis à côté de moi. J'ai dû m'assoupir un moment.

Je referme les yeux. Antoine… Il m'intrigue et m'impressionne à la fois.

Dors encore, c'est mieux que de ne savoir quoi dire.

Je sais finalement assez peu de choses sur lui. Il est en quatrième année, vient de Bidart et il est bien évidemment fou de *surf*. Il est aussi le meilleur ami de Paul, je pense qu'ils étaient au lycée ensemble.

Il n'est pas mal, avec ses longs cheveux bruns et sa grande taille… Je n'ai hélas pas beaucoup de temps à consacrer aux garçons.

Quelqu'un m'arrose, là je ne peux plus feindre de dormir.

C'est Rémi qui vient de se baigner et se secoue comme un chien fou au-dessus de nous.

Antoine me regarde, un sourire aux lèvres.

— Tu avais l'air si détendue que je n'osais pas bouger d'un pouce, murmure-t-il.

— Excuse-moi, j'ai dû m'assoupir.

— Se reposer un peu c'est normal, on a des semaines de fous et ça ne fait que commencer.

— Je pensais que tu irais plutôt taquiner les vagues, aujourd'hui.

— Demain peut-être, si le temps le permet.

La conversation est engagée et elle se poursuit presque toute la journée. Nous discutons de la poursuite de nos études, de nos lectures mais aussi musique et sport. Bref, d'un peu de tout. Antoine se révèle très intéressant, et ce samedi très agréable. Il m'invite à venir visiter Biarritz un de ces *week-ends*. Nous échangeons nos numéros pour garder contact.

Dans l'escalier j'entends mon portable sonner, j'ouvre rapidement la porte d'entrée et fouille mon sac pour retrouver l'objet convoité avant qu'il ne passe sur messagerie.

— Allô ?

— Oui, c'est maman, j'ai essayé de t'appeler plusieurs fois cet après-midi.

— J'étais partie faire une balade à la plage avec Camille et d'autres copains. J'avais éteint mon portable. Pourquoi, il y a un problème ?

— Non, mais Mathieu m'a appelée, il devait récupérer quelques affaires chez Estelle ce matin et il n'y avait personne.

— Estelle lui avait dit de passer aujourd'hui ?

— Apparemment, oui. J'ai ensuite essayé de joindre Estelle mais

sans succès. As-tu eu de ses nouvelles récemment ?

— Non, pas depuis mardi, elle m'avait envoyé un *mail* pour me dire de te joindre. Je l'ai recontactée plusieurs fois jeudi et vendredi sans obtenir de réponse.

— Je crois qu'elle devait être en repos quelques jours.

— Elle a peut-être pris un *week-end* prolongé ?

— Sans nous en parler, tu crois ?

— Écoute, je ne sais pas, c'est possible. Je te rappelle si j'ai des nouvelles. OK ?

— Oui, d'accord, bisous, rappelle-moi.

Terminée l'insouciance de ce samedi idyllique avec Antoine. Ma mère est là, comme toujours, pour me rappeler les priorités. J'ai un peu honte d'avoir oublié Estelle pendant quelques heures pour ne penser qu'à moi.

Je l'appelle sur son fixe puis sur son portable, toujours sans succès. Je consulte ma messagerie : aucun signe de ma sœur. Je lui envoie un énième message lui intimant de me contacter.

Après avoir pris un verre d'eau à la cuisine, je file à la douche. Camille a décidé de poursuivre la soirée avec Paul. J'ai choisi de rentrer afin de pouvoir me lever tôt demain pour travailler.

« Mat, aide-moi ! »

Je me réveille en sursaut, la peur au ventre. C'était Estelle. J'essaye de me remémorer le contenu de ce mauvais rêve. Tout ça est assez vague mais je crois que nous étions à la montagne dans une forêt de sapins. L'endroit me rappelle quelque chose…

Oui, voilà, il y a une dizaine d'années, nous avons passé les vacances d'été aux Orres, dans les Alpes du Sud, avec nos parents.

Je galopais à l'avant dans la montée vers le lac Sainte-Marguerite, Estelle m'avait brusquement appelée. Je l'avais retrouvée deux mètres en contrebas du sentier de randonnée, dans un buisson de ronces, écorchée par sa chute et avec une entorse à la cheville. Un couple de randonneurs nous avait aidées à regagner l'appartement où notre père nous attendait, inquiet. La journée s'était terminée à l'hôpital d'Embrun.

Dans mon rêve, Estelle n'avait plus 16 ans et avait le regard effrayé d'une bête traquée, elle était recroquevillée sur le sol ; je n'arrivais pas à l'atteindre, mes pas me faisaient reculer malgré moi. C'était tout ce dont je me souvenais.

6h30 du matin, il est trop tard pour me rendormir et j'ai envie d'émerger de ce cauchemar. J'aurai des nouvelles d'Estelle aujourd'hui, il le faut absolument.

Impossible de me faire un thé sans risquer de réveiller Camille qui dort juste à côté. Je me mets donc au travail, l'esprit encore embrumé.

Lorsque je lève le nez de ma copie, il est déjà 9 heures et j'ai faim. Direction la cuisine pour préparer le petit-déjeuner. Rassasiée, je me sens enfin prête à me remettre à la tâche.

Un petit détour par la chambre de Camille pour lui signaler que son petit-déjeuner est prêt et j'y retourne. Elle émerge de sous les draps, les cheveux en bataille :

— Merci Mathilde, tu es vraiment la meilleure, dit-elle en s'étirant langoureusement.

— De rien, à tout à l'heure, je me remets au travail tout de suite, j'ai beaucoup de retard.

Le sujet de droit civil ne m'inspire pas vraiment mais il faut bien avancer.

11h20, je m'accorde une petite pause et consulte ma boîte *mail* : quelques messages des copains de deuxième année concernant les cours, mais silence radio d'Estelle.

Que faire ?

Je vais appeler l'hôpital pour savoir si elle travaille aujourd'hui. Je n'ai pas le numéro mais je le dégote sur Internet.

Estelle est infirmière à l'hôpital de Dechy en service pédiatrie depuis cinq ans maintenant. Elle aime beaucoup son métier, même si les conditions de travail sont difficiles. Fort heureusement, ce centre hospitalier n'est pas menacé de fermeture, comme beaucoup de petits hôpitaux de province.

Le téléphone sonne :

— Hôpital de Dechy.

— Bonjour madame, pourriez-vous me passer le service pédiatrie ?

— Oui, veuillez patienter.

— Service pédiatrie, que puis-je pour vous ?

— Bonjour madame, j'aimerais savoir si Estelle Drapier est de permanence aujourd'hui.

Un léger silence s'en suit, l'infirmière paraît surprise par ma demande.

— Nous ne donnons pas ce genre d'informations au téléphone.

— Excusez-moi, je me suis mal exprimée. Je suis Mathilde Drapier, la sœur d'Estelle, j'essaye de la joindre depuis plusieurs jours sans succès et je me suis dit que la contacter sur son lieu de travail était mon dernier recours.

— Dans ce cas, je peux vous répondre, Estelle m'a beaucoup parlé de vous. Elle travaille effectivement aujourd'hui.

— Serait-il possible que vous me la passiez ?

— Malheureusement non, elle aurait dû prendre son service à 8 heures mais elle n'est pas encore arrivée.

— Excusez-moi de vous demander ça, mais cela lui arrive-t-il souvent ?

— Non jamais, mais elle est peut-être souffrante. Nous avons essayé de la joindre ce matin, sans succès.

— Dernière question : était-elle de service hier ?

— Non, elle était en récupération de garde depuis jeudi matin.

— Je vous remercie de m'avoir renseignée.

— De rien, si elle arrive, je lui dis de vous appeler.

— Merci beaucoup, madame, terminé-je, un peu déçue par ma démarche infructueuse.

Tout ça devient vraiment préoccupant, Estelle n'est pas du genre à s'absenter sans prévenir son employeur.

Camille passe sa tête dans l'entrebâillement de la porte, elle a pris une douche et ses cheveux ruissellent.

Elle me demande si j'ai bien dormi et où j'en suis du travail à rendre lundi en droit civil. Je lui montre mon plan.

— Pas mal, il faut que je m'y mette, moi aussi, mais je t'avoue que j'ai beaucoup de mal.

— Pourquoi, tu es fatiguée ?

— Non, ça va, mais j'ai plutôt l'esprit ailleurs.

Son regard pétille, c'est le signe chez Camille de son besoin de tout me raconter.

Un petit sourire aux lèvres, j'amorce la discussion, ce qu'elle attend impatiemment.

— Ta soirée, peut-être ? Paul est-il en partie responsable de ton « esprit ailleurs » ?

— Oui, nous avons beaucoup discuté et il est vraiment super. Je suis rentrée à 4 heures du matin, nous n'arrivions plus à nous quitter.

— Oui, j'ai remarqué, dis-je sur un ton amusé.

— J'espère que tu ne t'es pas ennuyée hier, tu avais l'air de bien t'entendre avec Antoine, enchaîne Camille.

— Oui, je ne regrette pas de t'avoir accompagnée, la journée a été très agréable.

— Et Antoine ?

— Pas mal, ça te va ? Je suis contente pour toi que ça roule avec Paul, on en reparle tout à l'heure. Je dois absolument en terminer avec ce commentaire d'arrêt et tu devrais en faire autant pour avoir l'esprit plus libre ensuite.

— OK, la voix de la raison a parlé.

Elle est sur le point de refermer la porte mais s'arrête dans son élan :

— Au fait, j'avais oublié de te dire, je revois Paul ce soir au café du square, tu veux venir ?

Je lui fais les gros yeux, elle referme alors la porte en riant.

Il est près de 16 heures quand je termine enfin mon travail. Camille m'a apporté un sandwich vers 13 heures puis s'est retirée, telle une

secrétaire discrète et attentionnée. Je m'étire. J'aime ce sentiment de plénitude lorsque j'ai accompli ce que je désirais.

Nouveau coup d'œil sur mon portable et sur ma boîte *mail*, toujours rien. Quelques messages infructueux plus tard, je décide de rappeler l'hôpital. Mme Benhamar, l'infirmière qui m'a répondu ce matin, est à son poste, mais Estelle n'est toujours pas au sien.

Ça ne peut plus durer comme ça, je suis sans nouvelles d'Estelle et je ne suis pas la seule dans ce cas.

Je consulte les horaires des trains Bordeaux-Lille. Il y a un départ à 17h30 avec arrivée à Douai à 21h30, je réserve un billet.

Camille est déjà partie rejoindre Paul. Je lui laisse un mot lui expliquant que je dois rentrer chez moi pour au moins une journée, rien de grave. Je lui laisse aussi mes copies à rendre lundi, elle comprendra.

Je n'ai plus que trente minutes devant moi pour aller à la gare, je fourre quelques affaires dans mon sac de voyage et sors de l'appartement en courant.

Le paysage défile et mes pensées aussi.

Plongeon dans les eaux turquoise de Port d'Alon, Estelle m'explique comment plonger sans faire un plat. Je rentre bien la tête, concentrée sur mon geste, j'entre dans l'eau qui jaillit autour de moi. Premier plongeon réussi, elle applaudit. Nos vacances près de Bandol sont géniales : baignades et parties de pétanque le soir, avec mon père comme partenaire contre les équipes du village. Ma sœur s'est fait des amis et sort le soir, mais pas trop tard, comme le recommande ma mère.

Premier tour de piste au stade Demeny de Douai, j'ai 13 ans. Estelle m'a emmenée avec elle pour me faire découvrir sa discipline, le demi-fond, autrement que comme spectatrice. Certains courent, d'autres sautent. J'arrête la danse, c'est décidé. J'aime sentir l'accélération de mes jambes sur le tartan, le vent sur mon visage. Estelle est membre du club d'athlétisme depuis cinq ans. Je veux faire comme elle mais je crois que je préfère la vitesse.

Je cours toujours, mais cette fois dans les escaliers. Estelle me poursuit en furie car je lui ai piqué son joli débardeur bleu. Elle comptait le mettre pour sortir ce soir avec ses copains. Ma mère s'interpose entre nous et règle le différend : le *tee-shirt* sera propre et sec pour ce soir. Fin de l'épisode mouvementé.

Des boissons et sandwichs *sont à votre disposition dans le wagon-restaurant en tête de notre TGV.*

Retour à la réalité, Estelle m'inquiète. Attendre sans rien faire à 800 kilomètres de chez elle était impensable.

En fouillant dans mon sac, je m'aperçois que je n'ai pas mon

portable ! Merde, merde, merde ! J'espère que je ne l'ai pas perdu en courant vers la gare. Le voyage va être long…

Comme je ne veux pas inquiéter ma mère, je projetais de demander à Aurore, une ancienne copine de lycée de venir me chercher à la gare de Douai. Sans portable, ça va être compliqué.

Je trouverai un moyen de la prévenir à mon arrivée, tant pis.

Je m'assoupis à nouveau.

Le train 2709 arrive en gare de Douai, deux minutes d'arrêt.

Je rassemble mes affaires à la hâte et me dirige vers la sortie.

L'air frais me saisit en descendant sur le quai, heureusement j'ai pensé à emporter un *pull*.

Comment faire pour joindre Aurore ?

Devant la gare, une dame avec laquelle j'ai discuté pendant le voyage attend patiemment. Comme elle a son téléphone à la main, je lui explique ma situation. Elle me propose gentiment de passer un appel. Par chance, je connais le numéro de ma copine.

— Salut Mathilde, comment va la Bordelaise ?

— Bien, je suis à la gare de Douai. Peux-tu venir me chercher ?

— Non… c'est vrai ?

— Oui, j'y suis bien.

— Tu as un problème ?

— Non, non, juste un petit truc à régler. Je pense que je repartirai demain soir.

— OK, j'arrive. Attends-moi devant la gare !

Je raccroche et remercie chaudement ma partenaire de voyage alors qu'elle dépose son bagage dans le coffre de son fils. Il ne me reste plus qu'à patienter quelques minutes.

Aurore était en terminale avec moi. Elle a choisi d'intégrer la fac de droit de Douai après le bac et démarre sa deuxième année. Elle ne voulait pas s'éloigner du cocon familial.

C'est une de mes voisines et nous nous revoyons avec plaisir pendant les vacances scolaires.

Je savais que je pouvais compter sur elle.

Coup de klaxon, elle enclenche son clignotant et s'arrête à mon niveau. J'ouvre précipitamment la portière de sa Citroën C2.

— Comment ça va, Aurore ? Excuse-moi de te déranger à cette heure.

— Pas de problème, je ne faisais rien de spécial et ça me fait plaisir de te voir. Ta mère est au courant de ton arrivée ?

— Non pas du tout, ça va être un choc pour elle.

— Pourquoi ce retour imprévu au bercail ?

— En fait c'est à cause d'Estelle, je suis sans nouvelles d'elle depuis quelques jours et ma mère également. Ça ne lui ressemble pas et nous nous inquiétons pour elle.

— Mais c'est une grande fille, maintenant, elle n'a pas besoin que tu la maternes.

— Oui je sais, mais je veux en avoir le cœur net.

Sur le reste du chemin, nous discutons de nos études et de nos amis communs.

Elle me dépose ensuite devant la maison familiale que ma mère occupe maintenant seule. Les briques rouges et les volets blancs – ce soir fermés – tranchent avec la haie et la pelouse aux tons de verts doux. Les balconnières de géraniums colorés et les rosiers bien entretenus donnent une note de gaieté à l'ensemble. Il y a de la lumière et j'entends la télévision.

Je sonne à deux reprises et perçois le bruit des pas hésitants de ma mère. Elle demande qui est là avant d'ouvrir, et cligne des yeux en ouvrant subrepticement la porte.

— Mathilde ! Mais que fais-tu là ? s'exclame-t-elle, surprise et apeurée.

— Écoute maman, je m'inquiétais tellement pour Estelle que j'ai préféré revenir.

— Mais tu es folle, tu as cours demain !

— Oui je sais, je repartirai demain soir. Camille prendra mes cours.

Ma mère, toujours si rationnelle, ne comprend vraiment pas ce qui m'a pris de revenir sur un coup de tête. Elle argumente en me disant qu'Estelle a sans doute pris quelques jours de congé avec des amis et qu'il ne faut surtout pas s'inquiéter pour elle.

Je lui parle de ma conversation avec une de ses collègues de l'hôpital qui m'a informée qu'elle n'est pas venue travailler de la journée.

— C'est vrai que ça ne lui ressemble pas. Elle est peut-être malade ?

— Dans ce cas, pourquoi ne répond-elle pas au téléphone ?

Je propose à ma mère de nous rendre chez elle. Estelle habite à cinq kilomètres de la maison.

— Mais je suis en pyjama !

— On fait juste l'aller-retour pour nous rassurer. Je descendrai sonner et tu m'attendras dans la voiture.

— D'accord, on y va tout de suite.

Elle prend les clés de sa Twingo. En moins de cinq minutes, nous sommes arrivées. Ma mère se gare lentement. Je sors avant qu'elle ne se soit complètement arrêtée.

Pas de lumière, la maison paraît bien grande et un peu isolée pour une femme seule. Estelle et Mathieu l'ont achetée ensemble deux ans auparavant, mais ils se sont séparés il y a quelques mois. Estelle a continué à l'occuper mais les charges sont sans doute un peu lourdes pour elle seule.

Les volets ne sont pas fermés. Je sonne à plusieurs reprises, aucun

mouvement. En faisant le tour de la maison, je regarde à travers les vitres des portes-fenêtres, aucune présence. J'appelle, pas de réponse.

Ma mère est tout de même sortie de la voiture et me rejoint d'un pas rendu incertain par l'obscurité.

— Elle est sans doute sortie ce soir. Tu sais, Estelle ne me dit pas grand-chose de sa vie.

— Oui, tu as sans doute raison. Il faudrait pouvoir rentrer chez elle pour nous assurer que tout va bien. As-tu une clé de la maison ?

— Oui, elle m'a confié un jeu de clés lorsque Mathieu et elle ont emménagé. Quel gâchis !

— Oui maman, je sais. On pourrait revenir avec les clés et vérifier qu'Estelle n'y est pas.

— Il est un peu tard, tu ne crois pas ? On ne rentre pas chez les gens comme ça en pleine nuit.

— Maman, c'est ta fille et il n'est que 22h30 !

— Encore faut-il que je les retrouve, ces maudites clés. Elles ne me servent que pour arroser ses fleurs quand elle part en vacances.

Retour à la case départ. Ma mère cherche ses clés depuis plus d'une heure et semble montrer des signes de fatigue.

Je jette l'éponge et lui propose d'aller nous coucher. Nous y verrons plus clair demain.

Dans ma chambre, je récupère un vieux pyjama, me brosse les dents et tente de m'endormir.

Mon esprit cogite, tout s'emmêle mais je finis tout de même par trouver le sommeil.

Pour la première fois depuis deux jours, je ne me réveille pas en pleine nuit. Il est plus de 8 heures.

Je me lève et descends l'escalier en courant pour me précipiter vers le téléphone. Ma mère m'interpelle :

— Ce n'est pas la peine, j'ai déjà essayé d'appeler Estelle trois fois depuis que je suis réveillée. Sans succès.

— Tu aurais dû me prévenir !

— À quoi cela aurait-il servi ? Elle n'est pas chez elle et tu devais te reposer, après ce long voyage.

— Je ne suis pas ici pour récupérer. Je suis revenue à cause d'Estelle, tu comprends ça ?

— Oui, bien sûr, mais je pense sincèrement que tu te fais trop de souci. Au fait, j'ai retrouvé les clés d'Estelle dans une de mes boîtes à bijoux.

— Tu ne pouvais pas le dire plus tôt ?

Je remonte les escaliers, furieuse et sidérée par le comportement de ma mère. Je m'habille en trente secondes et me rince rapidement le visage. N'est-elle donc pas consciente de la situation ? Sa fille est peut-

être en danger. Elle me propose de prendre mon petit-déjeuner avant de partir, ce qui ne fait qu'accroître ma mauvaise humeur. J'arrache presque mon *pull* du portemanteau et me dirige à la hâte vers la sortie, ma mère sur les talons.

Je décide de conduire, elle est vraiment trop lente pour moi.

Arrivée en trombe devant le portail d'Estelle. J'ouvre, franchis les quelques mètres qui me séparent de la porte d'entrée et sonne. Toujours aucune réponse.

Je prends les clés des mains de ma mère et ouvre rapidement la porte.

— Estelle, tu es là ? Réponds !

Nous nous époumonons autant l'une que l'autre et passons au crible toutes les pièces de la maison. Aucune trace d'Estelle.

Un peu de courrier sur la table de la cuisine et quelques médicaments ; je cherche les clés de sa boîte aux lettres, je les trouve dans un vide-poches en forme de poisson. Le courrier s'accumule depuis plusieurs jours. Elle n'est pas passée ici depuis quelque temps. Des quittances et des pubs, rien d'important.

Quand je rentre, maman l'appelle encore. Je lui signifie que ça ne sert à rien. Elle prend la décision de fouiller le jardin et le garage. Bonne idée, je l'accompagne. Sa Clio n'y est pas et il n'y a aucune trace de ma sœur à l'extérieur.

Par où commencer mes recherches ?

Je réfléchis : si Estelle a pris quelques jours de congé, elle a forcément emmené son sac de voyage. Je me précipite dans sa chambre, les portes de son armoire sont ouvertes, quelques vêtements sont posés sur le lit. Voyons si elle a emporté son sac de voyage rouge. Non, il est toujours là, en bas de l'armoire. Je regarde au-dessus du meuble. Sa grosse valise bleue n'y est plus.

Ma mère me rejoint.

— Qu'est-ce que tu fais ? me demande-t-elle.

— Je cherche, tu vois bien. Elle a pris quelques vêtements et sa grosse valise. C'est bizarre, elle ne l'utilise en principe que lorsqu'elle part en voyage. Quand elle ne prend que quelques jours de congé, elle se sert plutôt de son sac de voyage.

— Tu vois, elle est partie quelques jours. Tu t'inquiètes pour rien.

— Non, je ne pense pas qu'elle soit partie sans te prévenir ou sans m'en parler.

Je décide de contacter le commissariat de Douai, j'expose rapidement mon problème. Un agent me demande l'âge de ma sœur et me rit pratiquement au nez en apprenant qu'elle a 27 ans. Il me signifie qu'elle est majeure et semble, d'après ma description, être partie en vacances. La police a d'autres priorités que de se rendre chez chaque vacancier qui n'a pas prévenu sa famille. Il me raccroche au

nez.

C'est téléphone en main, le visage rouge de confusion et de fureur, que ma mère me retrouve assise sur le lit.

Elle vient d'aller voir la voisine, Mme Dubois, une vieille dame qui passe son temps à sa fenêtre car personne ne vient jamais la voir.

— Et alors, que t'a-t-elle dit ?

— Elle a discuté avec Estelle mercredi soir alors qu'elle était dans son jardin. Et elle l'a vue partir en voiture vendredi soir assez tard. Ça semble confirmer qu'Estelle est partie quelques jours, non ? Allez, on rentre. Tu n'as pas pris ton petit-déjeuner.

J'accepte, encore sous le choc de l'accueil qui m'a été fait au commissariat.

Devant mon bol de chocolat chaud – qui a bien refroidi – je me demande ce qui ne colle pas dans l'hypothétique départ en vacances de ma sœur.

Tout d'abord la valise, Estelle ne l'emporte que pour de longs voyages, pas pour quelques jours à l'improviste. Ensuite, elle aurait dû reprendre le travail hier. Elle déteste ne serait-ce qu'être en retard, alors s'absenter sans donner de nouvelles : fortement improbable.

J'ai cette indéfinissable impression d'oublier certains points, mais lesquels ?

Il faut que je retourne seule au domicile d'Estelle.

Je dois aussi appeler Camille pour savoir si mon portable est resté dans ma chambre.

— Allô Camille, c'est moi. As-tu vu mon message ?

— Oui, hier soir. Tu aurais pu m'en parler. Des problèmes avec ta maman ?

— Non, plutôt avec ma sœur. Je suis partie sur un coup de tête. Elle ne donne pas de nouvelles depuis quelques jours et aurait dû reprendre le travail hier. J'ai préféré remonter à Douai afin de m'assurer que tout allait bien mais elle n'est pas chez elle.

— Prends le temps qu'il faudra. J'ai transmis ton travail et compte sur moi pour les cours, tu n'as aucun souci à te faire.

— Je pensais reprendre le train ce soir mais ce ne sera pas possible. Au fait, je crois avoir oublié mon téléphone portable à l'appartement. L'as-tu vu quelque part ?

— Oui, sur ton lit.

— Pourras-tu me rappeler ce soir chez ma mère pour me dire s'il y a des messages ?

— Pas de problèmes. Vers 19 heures, ça te convient ?

— OK pour moi, merci. À ce soir !

J'informe ma mère que j'emprunte sa voiture pour retourner chez Estelle et sors sans attendre de réponse.

Assise dans le canapé d'Estelle, avec vue sur la campagne et les vaches, j'essaye de rassembler mes idées, les yeux dans le vague. Mon corps et mon cerveau semblent endoloris. Puis, au bout d'une bonne heure de léthargie, une petite voix me donne l'ordre de reprendre mes recherches avec davantage de rigueur.

La chambre d'Estelle, inspection détaillée. Voyons, le lit est fait mais certains vêtements sont abandonnés dessus, l'armoire est ouverte.

Estelle est très attachée à sa garde-robe, elle déteste avoir un vêtement froissé mais elle a également horreur du repassage. Manifestement, ceux qu'elle a laissés sur son lit sont immettables pour au moins trois mois sans un coup de fer. Par ailleurs, rien ne traîne jamais chez elle. Les fringues en tas et les portes de placard grandes ouvertes, ce n'est pas vraiment son style, c'est plutôt le mien.

De plus, quand on part en voyage on ferme les volets : sécurité oblige, non ?

Tout ça ne peut être le fait unique de mon imagination. Rien ne concorde avec le comportement habituel d'Estelle.

Je redescends au rez-de-chaussée dans l'espoir de trouver autre chose. Tout est en ordre, excepté le courrier accumulé sur la table de la cuisine.

Il y a d'abord celui que j'ai pris ce matin dans la boîte aux lettres. Rien de spécial : des prospectus, quelques factures.

Puis arrive le courrier ouvert par Estelle, des journaux, de nouveau des prospectus, quel gâchis de papier. Puis un relevé de compte : je vérifie les débits en quête d'un gros chèque, mais là encore, à première vue, rien d'inhabituel.

Une facture d'eau, une autre d'électricité… tiens, une lettre. Je regarde l'enveloppe, pas de timbre ni de cachet de la poste, juste le prénom d'Estelle et son adresse dactylographiés.

Je sors fébrilement la lettre de l'enveloppe. Quatre mots au centre de la feuille blanche : *Je pense à toi*.

Estelle a-t-elle un nouveau petit ami ?

La feuille est légèrement froissée, comme si ce mot avait surpris ma sœur. Il a été laissé avec le reste du courrier. Si c'était un mot d'amour, je pense qu'elle l'aurait mis ailleurs. D'autre part il n'est pas signé. En général, on s'identifie lorsqu'on écrit ce genre de lettres.

Je passe en revue le reste du courrier et mets la lettre sur le côté. Plus rien de spécial.

J'inspecte le reste de la maison. Son sac n'est plus dans la penderie de l'entrée.

Le bureau est en ordre.

Le téléphone se met à sonner, je me précipite pour décrocher, dans l'espoir d'avoir à l'autre bout du fil une Estelle insouciante et heureuse.

— Mathilde ?

— Oui maman, dis-je, déçue.

— Il faudrait que tu reviennes, j'ai un rendez-vous chez le médecin à 14h30. Tu as trouvé quelque chose ?

— Non, presque rien. J'arrive.

Chapitre 2

Estelle

Cette odeur de moisissure, ce goût de terre sur mes lèvres, mon corps n'est plus qu'une immense douleur.

Depuis combien de temps suis-je ici ?

Je ne sais s'il fait jour ou nuit.

Pour ne plus penser, je sombre régulièrement dans un sommeil où cauchemars et souvenirs heureux s'entremêlent.

J'ai la langue collée au palais et ma gorge est aussi desséchée qu'un puits tari depuis des années. Je dois absolument boire.

Mes poignets sont attachés très fermement au mur, un peu en hauteur. Aucune possibilité de bouger, seules mes jambes peuvent légèrement se déplacer. Je balaie le sol de gauche à droite pour remonter au plus près du mur. Rien. Je recommence dans l'autre sens, je sens quelque chose de métallique. Une sorte d'écuelle ? Ma jambe reçoit une goutte de liquide. Il me faut rapprocher l'objet de moi en le faisant glisser lentement. De l'eau, s'il vous plaît !

Je ne peux pas me pencher suffisamment en avant. J'essaye de me mettre au maximum sur le ventre. Je me penche, l'écuelle frôle mon crâne, je la rapproche en la tirant du mieux que je peux avec mon front. Je sens le liquide tiède sur mes cheveux. L'écuelle se renverse sur le côté. Non ! Je la replace puis continue mon manège le plus lentement possible. Je finis de tirer avec le nez et le menton.

L'eau, si c'est de l'eau, a une odeur de terre et de rouille. Tant pis, j'étire ma tête au maximum et plonge ma bouche dans ce liquide visqueux au goût infect. Ma langue redevient mobile et il me semble entendre l'eau couler dans ma gorge. Je ne suis plus qu'un animal affamé, entravé par ses chaînes ; je ne suis plus rien.

Encore en vie, mais pour combien de temps ?

La douleur dans mes bras est trop atroce, je reprends laborieusement ma position initiale.

Une pellicule de poussière collante semble recouvrir tout mon corps. J'ai froid.

Comment suis-je arrivée ici ? Je ne sais pas, je ne sais plus. Essaye de te concentrer.

Le chemin du vieux moulin, oui c'est ça, je cours et il fait encore chaud. Je recherche l'ombre dans le sous-bois qui redescend vers le village. J'aperçois le clocher.

Je trébuche et m'étale violemment sur le sol. Je me relève lentement, mon pied a dû buter contre une pierre ou une souche d'arbre. Alors que je suis encore à genoux, je ressens une douleur

fulgurante… Puis plus rien, le noir absolu.

Je porte toujours ma tenue de sport. Depuis combien de temps ? Pourquoi ? Qui m'a amenée dans ce trou noir ?

Je ressasse en boucle ces derniers instants de conscience, cherche à comprendre. Rien.

Non, tout ça n'est qu'un affreux cauchemar dont je vais émerger d'un instant à l'autre. Fais quelque chose ! Je martèle le sol de mes pieds, une odeur de poussière s'élève et mes jambes meurtries se rappellent à moi. Je ne rêve pas.

Le choc… J'appuie fortement ma tête sur le mur. La douleur irradie dans mon cerveau tel un éclair, j'ai bien reçu un énorme coup derrière la nuque.

Je ne vois rien, même pas un petit filet de lumière. Combien de temps s'est écoulé depuis ma chute ? Quelques heures, quelques jours ? Ma montre chrono, je l'ai toujours quand je fais mon *footing*.

Je la sens, je me tords les poignets pour l'atteindre, je touche un des boutons. Un filet de lumière bleuté s'élève, je ne suis pas aveugle.

Je tourne la tête au maximum vers la gauche pour voir le cadran. 27'10. Oh non ! Mon chrono a dû s'arrêter au moment de ma chute.

Je cherche un autre bouton, mes doigts engourdis n'arrivent pas à l'atteindre et la lumière s'est éteinte.

Je rassemble mes forces et recommence l'opération. J'y suis. J'oriente mon regard vers la source de lumière. 13h32. Pour le jour, c'est beaucoup plus difficile mais c'est au début du cadran… lundi ou mardi. Encore un effort : c'est plutôt lundi.

Mon dernier *footing* remonte à jeudi soir. Plus de trois jours !

Ma mère, ma sœur, quelqu'un doit bien s'inquiéter de mon absence. Personne ne me trouvera ici. Je ne peux rien faire. Juste attendre que l'on décide de mon sort.

*

Mathilde

Allongée sur mon lit, je tente de mettre un peu d'ordre dans mes pensées. Personne ne semble prendre la disparition d'Estelle au sérieux à part moi. Même ma mère, sa mère, n'a pas réagi lorsque je lui ai fait part de mes dernières découvertes.

Ne rien lâcher, tant pis si personne ne me suit. Je passerai pour une cinglée, et alors ? Je le deviendrai si je ne fais rien car je suis folle d'inquiétude.

J'essaye de récapituler tout ce que je sais des derniers signes de vie d'Estelle.

Elle n'a pas donné de nouvelles, à ma connaissance, depuis jeudi soir. Sa voisine, Mme Dubois, a cependant aperçu sa voiture vendredi

soir.

Estelle fait sa valise à cent à l'heure, ne range rien avant de partir et ne prévient personne.

Enfin, elle pose un lapin à son *ex* (possible…) et ne se présente pas à son travail dimanche (improbable…).

Elle est pourtant si ordonnée et soucieuse des règles, ça m'agace parfois.

Rien ne colle.

Une crise de folie ? Le grand amour ?

Non, je suis hors sujet.

Je prends une feuille et note pêle-mêle tous les éléments dont je dispose.

Le téléphone sonne, je jette un œil à ma montre : 19 heures, et m'extirpe du lit pour répondre.

Camille est à l'autre bout du fil, toujours débordante d'énergie.

— Alors, tu faisais une sieste ?

— Pas tout à fait, mais je te l'accorde, j'étais allongée sur mon lit.

— Tu as vu ta sœur ?

— Non, aucune nouvelle. Je commence à me faire beaucoup de souci mais je semble être la seule ici.

Dans la foulée, je lui énumère tout ce que j'ai découvert depuis mon retour à Douai.

Au son de sa voix, j'ai pour la première fois l'impression qu'enfin quelqu'un comprend mon inquiétude. Camille est ma meilleure amie, une vraie, à qui je peux confier sans retenue mes problèmes. Presque une sœur.

Elle me conforte dans l'idée que je dois continuer à chercher une explication sans tenir compte des réticences des autres.

Puis elle enchaîne sur l'objet de son appel : mon téléphone portable.

— J'ai consulté tes messages. Désolée pour cette incursion dans ta vie privée. Il n'y a qu'un seul message et il n'est pas de ta sœur.

— Qui alors ?

— Antoine t'a appelée dimanche soir.

— Et ?

— Il voulait te revoir un soir de cette semaine et attendait que tu le rappelles.

— Peux-tu lui transmettre mon adresse *mail* et le numéro de ma mère si tu le vois demain ?

— Ok, pas de problème.

— Donne-moi déjà son numéro.

Je remercie Camille de son aide et raccroche.

Cette conversation m'a redonné du courage. Il me faut reprendre ma liste et souligner tous les points qui ne correspondent pas au comportement habituel d'Estelle.

À peine dix minutes plus tard, ma liste n'est plus qu'une vaste zone hachurée avec en haut à gauche le numéro d'Antoine.

Je le connais à peine. Je ne peux tout de même pas lui téléphoner et lui faire part de problèmes dont je ne vois, moi-même, pas toute l'étendue.

On verra plus tard.

Le dîner en compagnie de ma mère et du journal de 20 heures est des plus pénibles. Je m'enferme dans un mutisme de circonstance vu le peu d'intérêt qu'elle semble porter à l'absence de sa fille aînée ; les nouvelles du jour accaparent toute son attention.

Retour dans ma chambre, je tourne comme un lion en cage. Il faut que je prenne l'air.

En sortant de la maison, je tombe sur Aurore qui revient de la fac de droit. Je lui fais part de mes inquiétudes. Elle me conseille d'aller directement à l'hôtel de police de Douai et de faire du *forcing*. Après la douche froide prise au téléphone, j'ai des difficultés à m'y résoudre. Elle a peut-être raison.

Je roule sur pilotage automatique et me retrouve devant la façade de jais rutilante du commissariat.

Pile, je redémarre et je rentre me coucher. Face, je sors dans l'air humide et je me ridiculise une fois de plus.

Je n'ai pas de pièce. J'y vais.

J'entre et patiente quelques instants avant de m'adresser à l'agent qui se tient à l'accueil.

Il écoute mon histoire sans m'interrompre mais, lorsque j'en ai terminé, me sert le même discours que son prédécesseur au téléphone.

Je garde mon calme et demande à rencontrer un inspecteur.

« Veuillez patienter mademoiselle », dit-il, téléphone en main.

J'ai envie de faire demi-tour et de me volatiliser dans la nuit mais je fais le choix de rester clouée à mon siège.

Après un bon quart d'heure d'attente, mon interlocuteur m'indique le bureau auquel je dois m'adresser, premier étage deuxième porte à gauche.

Je monte l'escalier d'un pas décidé, il faut en finir et aller au bout de ma démarche.

La porte est ouverte, j'entre après un coup bref sur le battant. Je m'attendais à rencontrer un vieux débris du style « inspecteur Derrick », il n'en est rien.

Plongé dans un gros dossier, mon interlocuteur se lève pour me serrer la main. Il mesure au moins 1,95 m. Il a une trentaine d'années et un visage engageant, on doit avoir envie de se confier à lui.

— Bonjour, capitaine Nathan Favart. Que puis-je faire pour vous ?

Je décide de tout lui raconter. Il m'écoute attentivement et prend un temps de réflexion avant de reprendre la parole.

— Vous savez, mademoiselle, votre sœur est majeure depuis bien longtemps. Il n'y a apparemment aucune trace d'effraction à son domicile, elle semble être partie en voyage. Une voisine l'a d'autre part vue partir vendredi soir. Je vous conseille d'attendre de ses nouvelles, et vous verrez que tout cela n'était pas bien grave, assure-t-il calmement.

— Mais je viens de vous expliquer que rien ne correspond au comportement habituel d'Estelle !

— Parfois des adultes bien équilibrés comme votre sœur en ont assez des convenances et ont envie de se couper de tout pendant quelques jours. Ça fait du bien, parfois, de ne penser qu'à soi.

— Oui, je veux bien le croire, mais cette lettre sans nom…

— Sans doute un admirateur timide ou un plaisantin.

— Je ressens tout de même une profonde angoisse. Vous croyez vraiment que j'aurais plaqué mes cours à Bordeaux pour rien ?

— Écoutez, si cela peut vous rassurer, je veux bien me rendre avec vous au domicile de votre sœur demain matin si elle n'est pas rentrée d'ici là. Vous avez la clé ?

— Bien sûr. Pourquoi ne pas y aller tout de suite ? Ça me rassurerait.

Il regarde sa montre et accepte ma requête d'un signe de tête. Il prend sa veste et me suit en indiquant son départ à l'accueil.

— Vous avez de la chance, j'ai fini ma journée.

— Je vous remercie de me prendre au sérieux.

— Si ma visite peut vous permettre de relativiser tout ça, ce sera un bon point pour moi.

Au volant de la voiture de ma mère, je le précède pour lui indiquer la route.

Arrivé sur les lieux, il se déplace d'une pièce à l'autre, sollicitant mes commentaires. Dans la chambre d'Estelle et à la cuisine, je lui soumets la lettre sans expéditeur qu'il examine avec attention.

Il ouvre le réfrigérateur, ce que je n'avais pas pensé à faire. Il est rempli de produits frais.

— Votre sœur a dû décider de partir au dernier moment, sinon elle n'aurait pas fait toutes ces courses. Elle vit seule ?

— Oui, elle vivait avec quelqu'un depuis environ deux ans mais ils se sont séparés depuis quelques mois.

— Comment ça se passe entre eux ?

— Pas trop mal, je crois. Mathieu aurait voulu recoller les morceaux. Estelle, par contre, l'a définitivement rayé de la carte.

— Vous en êtes sûre ? Ils se sont peut-être réconciliés et sont partis incognito sur une île paradisiaque, avance-t-il.

— Certaine, il a d'ailleurs appelé ma mère pour demander où se trouvait Estelle. Il avait rendez-vous avec elle samedi matin pour

reprendre quelques effets personnels et elle n'était pas là.

— Il n'a plus la clé de la maison ?

— Non, il lui a rendu sa clé depuis plusieurs semaines. Estelle ne voulait plus qu'il lui rende visite de façon intempestive.

— Avez-vous une photo récente de votre sœur que je puisse emporter ?

— Oui, bien sûr.

Le capitaine me suit dans le bureau où je cherche fébrilement les albums photos d'Estelle.

Il inspecte la pièce lentement avec précision et rigueur. Il ne se moque pas de moi.

Je trouve une photo qui date du mois de juillet. Nous étions parties faire un circuit en Grèce. Athènes, Delphes puis Olympie. Elle posait souriante devant le stade antique.

Nous avions passé deux semaines fantastiques.

— J'ai trouvé une photo, elle date du mois de juillet. Ça vous convient ?

— Oui, très bien. Cette photo a été prise lors de vacances, je présume ? Avez-vous consulté sa messagerie ? dit-il en s'approchant de l'ordinateur.

— Non, je n'y ai pas pensé.

— Allons-y, alors !

J'allume l'unité centrale puis l'écran. Je me retrouve sur sa page d'accueil mais je n'ai pas son mot de passe. J'essaye des tas de combinaisons, sans succès.

— Il faut que je réfléchisse, je vais forcément trouver son mot de passe.

— Ce n'est pas grave, il faudra réessayer demain.

— Vous me prenez donc un peu au sérieux ?

— Oui, mais je ne peux pas ouvrir une enquête avec si peu d'éléments. Je vais tout de même emporter la lettre anonyme. Il me faudrait aussi vos empreintes ainsi que celles de votre sœur.

Il sort de la maison et revient avec une petite boîte. Il prend mes empreintes puis me demande où il peut trouver celles d'Estelle en grand nombre.

Je pense à l'ordinateur, puis à la cuisine. Il repère les traces avec une sorte de pinceau et une poudre noire et les relève avec un scotch transparent.

— Voilà qui est fait. Je vais faire analyser le courrier. Je vous donnerai des nouvelles demain. Donnez-moi aussi son numéro de portable, je vais voir si j'arrive à le géolocaliser.

— Merci de votre aide, je me sens un peu moins seule maintenant.

Je lui donne le numéro d'Estelle et griffonne aussi celui de ma mère sur un bout de papier.

Il me serre la main et me tend sa carte avant de sortir.

Lorsque je rentre enfin chez ma mère, elle dort depuis longtemps.

*

Estelle

Plongeon dans une mer d'huile, je nage vers le large. L'eau est claire, j'aperçois de petits poissons multicolores, et l'alternance de rochers et de sable. Mathilde est à côté de moi.

J'accélère en allongeant mes coups de bras. J'ai la sensation de glisser sur l'eau. Je m'arrête, je l'ai suffisamment distancée. Je sors la tête de l'eau mais je ne la vois plus. Si, là, à 50 mètres, elle nage vers la plage. Je l'appelle. Attends-moi ! Mais je n'arrive pas à revenir vers la côte, un courant m'emmène au large.

Je lutte jusqu'à l'épuisement. Mon corps s'enfonce lentement sous la surface, l'eau devient plus froide, de plus en plus froide.

Une goutte d'eau sur ma paupière, j'ouvre difficilement mes yeux collés par la poussière. La goutte poursuit son chemin le long de mon nez puis de ma bouche. Je lèche avec difficulté cette infime source de vie.

L'île de Santorin, pourquoi n'y suis-je pas restée ? J'étais bien, je n'étais plus seule.

Dormir jusqu'à la fin pour oublier qu'on va mourir. C'est tellement mieux que ce trou noir où tout mon être souffre.

Non ! Je ne suis pas du genre à renoncer, je lutterai jusqu'à la fin.

Mathilde est tellement loin et occupée par ses études, elle ne peut se douter de ce que je suis en train d'endurer. Puisque je vis seule à présent, personne ne doit prêter attention à mon absence.

Ma clé, elle pourrait me servir à entamer mes liens. Elle est dans la poche arrière de mon cuissard. Je tâtonne à plusieurs reprises. Rien. Elle n'y est plus.

Mon agresseur a dû la prendre, mais pourquoi ?

Qui est-il ? Qu'ai-je fait pour mériter ça ?

Je ne l'ai encore jamais ne serait-ce qu'aperçu ou entendu. Pourtant, il me rend visite. L'eau dans l'écuelle n'est pas arrivée toute seule.

Il doit profiter de mon sommeil. Je ne dois plus dormir jusqu'à ce qu'il revienne.

Il faut que j'occupe mon esprit sans discontinuer.

Réciter mentalement mes tables de multiplication : 7 fois 8, 56… 9 fois 9, 81… Non, je commence à m'assoupir, c'est comme les moutons qui sautent la barrière, trop monotone.

Je me récite les poésies oubliées de mon enfance : *Le Loup et l'Agneau, Les Hiboux, Un bonhomme de neige, Le Lièvre et la Tortue…* Mes yeux se ferment, je résiste mais mes paupières sont trop lourdes.

Ce que je peux faire pour sortir d'ici, je dois penser à ce que je peux faire…

C'est trop difficile, un bruit, j'entends un bruit de serrure ! Ferme les yeux et ne bouge surtout pas !

Il s'approche… Surtout feindre de dormir ! Ne pas trembler.

Il me parle, je ne reconnais pas cette voix. Elle semble venir de très loin, comme étouffée.

C'est bien, ton régime commence à produire son effet, tu seras bientôt prête. Encore un petit kilo et tu atteindras le poids idéal compte tenu de ta taille. Cependant, il te faut bien t'hydrater, sinon je ne me le pardonnerai pas.

Un bruit d'eau, il verse de l'eau dans l'écuelle. J'entrouvre lentement les yeux. Il est accroupi. Je distingue son ombre à la lumière de la torche qu'il a posée par terre. Une grande ombre grise. Autour de lui rien d'autre, des briques et un sol de terre battue.

Il lève la tête vers moi. Il n'a pas de visage, tout est gris. Je referme les yeux un peu trop tard ou trop vite. Il sait que je ne dors pas.

Non ! Il m'étouffe, quelque chose m'empêche de respirer. Et cette odeur !

Je me débats comme une souris prise au piège. Mes forces m'abandonnent, je perds pied.

*

Mathilde

8h45, j'ai beaucoup trop dormi. Quel temps perdu !

Je me lève et m'habille rapidement. Ma mère est à la cuisine, mon petit-déjeuner m'attend.

Elle s'assoit à côté de moi, les yeux cernés et les cheveux en bataille.

— Je me suis inquiétée pour toi. Tu es rentrée bien tard.

— Tu devrais plutôt te faire du souci pour Estelle !

— Mais je me fais beaucoup de souci. Que crois-tu donc ? Je ne dors pas plus de trois heures la nuit.

— Excuse-moi, je suis un peu sur les nerfs.

— Qu'as-tu fait hier soir ?

— Je me suis rendue au commissariat sur les conseils d'Aurore. Le capitaine Favart a accepté de m'accompagner au domicile d'Estelle, il a pris le courrier anonyme dont je t'avais parlé afin de relever les empreintes qui pourraient s'y trouver. Je pense qu'il prend sa disparition au sérieux.

— Voilà enfin une bonne nouvelle. Tu vas pouvoir retourner à Bordeaux, la police va se charger de tout, soupire ma mère, soulagée.

— Non ! Je ne repartirai que lorsque j'aurai revu ma sœur. De toute façon, il s'occupe de mon cas à titre personnel. Il n'y a pas suffisamment d'éléments pour ouvrir une enquête.

— Je t'avais bien dit que ce n'était sans doute pas grave. Elle est partie…

— C'est grave ! Et je ne pense absolument pas qu'elle puisse être en vacances. Je le sais ! Tu comprends ça ? Il n'y a même pas une petite piste et je suis morte de peur !

— Moi aussi, je suis très inquiète. Estelle ne reste jamais plus de deux jours sans m'appeler.

— Alors arrête de me demander de partir ! Et mets-toi dans la tête qu'Estelle est en danger quelque part et qu'il faut agir vite !

— Mais tes cours…

— Camille s'occupe de tout, elle va même me les scanner et les envoyer sur ma boîte *mail*. Le sujet est clos.

Les larmes aux yeux, ma mère se détourne et sort de la pièce. Je m'en veux de lui avoir parlé de façon si abrupte. Je ne comprends pas son manque de clairvoyance, elle qui était auparavant si intuitive et lucide. Elle doit comprendre ce qui se passe, même si la malmener est inévitable.

Il faut avancer, et vite.

Je décide de me rendre sur le lieu de travail d'Estelle.

À l'accueil, je demande s'il m'est possible de rencontrer une collègue de ma sœur au service pédiatrie. On m'indique l'étage. Je longe le couloir orange jusqu'à l'accueil du service. Une jeune femme lève vers moi un visage souriant.

— Bonjour, excusez-moi de vous déranger. Je suis Mathilde Drapier, la sœur de votre collègue Estelle.

— Oh, c'est vous que j'ai eue au téléphone dimanche. Nassima Benhamar, dit-elle en s'avançant pour me serrer la main. Alors, comment va Estelle ?

— Je ne sais pas, je n'ai aucune nouvelle depuis presque une semaine.

— Pourtant, son petit ami a appelé dimanche soir pour nous signaler qu'Estelle était souffrante et que son médecin lui avait prescrit une semaine de repos.

— Ma sœur n'a pas de petit ami en ce moment, enfin je ne le pense pas.

— C'est ce que je me suis dit moi aussi. Nous discutons souvent toutes les deux et je savais que c'était fini depuis longtemps avec Mathieu. J'ai simplement pensé qu'Estelle était une petite cachottière et qu'elle aurait affaire à moi à son retour.

— Vous n'avez pas cherché à la joindre ?

— Non, puisque l'hôpital était informé de son arrêt de travail.

— Je ne comprends rien, Estelle n'est pas chez elle. Elle a emmené des vêtements dans sa valise de voyage. Tout est bizarre.

— Elle est peut-être en convalescence quelque part.

— Tout le monde me dit ça, mais je n'y crois pas. Nous sommes très fusionnelles. Elle m'informe de ses joies comme de ses peines et je fais de même. Si elle avait eu un nouveau copain, elle se serait empressée de m'appeler ou de me joindre par *mail*.

— Je vous comprends, ma sœur aînée et moi sommes très proches nous aussi, elle ne fait quasiment rien sans m'en parler. Estelle est mon amie, et il est vrai que pour l'instant c'était le calme plat dans sa vie amoureuse.

— Vous en avez parlé ?

— Oui, la semaine dernière, on est allées manger ensemble au réfectoire.

— Est-ce que quelqu'un semblait s'intéresser à elle, au travail par exemple ?

— Non, on en avait ri ensemble. Je lui avais même parlé de s'inscrire sur un site de rencontres. Je ne sais pas si elle l'a fait.

— Est-il possible de retrouver le numéro d'appel du soi-disant petit ami ?

— Je pense que oui, mais nous recevons de nombreuses communications en une journée. Je vais me renseigner. Laissez-moi votre numéro.

— J'ai oublié mon portable à Bordeaux mais voici celui de ma mère.

— Très bien, je vous appelle dès que possible.

— Merci beaucoup. Puis-je vous rappeler si d'autres questions me viennent en tête ?

— Pas de problème, je vous donne mon numéro perso. Et prévenez-moi si vous avez des nouvelles. Tout ça m'inquiète beaucoup.

Je sors l'esprit occupé par tout ce qui me reste à faire. Il faut absolument que j'accède à son ordinateur.

Réglisse, le nom de notre chat. Non. Rubis, sa pierre préférée. Pas assez de caractères.

Plus d'une heure de recherches plus tard, je suis toujours au point mort.

Je décide de me dégourdir un peu les jambes, de boire un verre d'eau puis retourne à mon travail de forçat.

Rêvassant devant l'écran, un air vient à mes lèvres : *Cendrillon, pour ses 20 ans, est la plus jolie des enfants*… Ces paroles me ramènent à cette journée insouciante à la dune du Pilat et à la route en voiture au rythme du groupe Téléphone. Allez, je tente de taper : *Cendrillon*…

Bingo, je suis entrée ! Son visage m'apparaît en gros plan, Estelle

semble se moquer gentiment de mon manque de perspicacité.

Le téléphone sonne, je décroche dans le bureau.

— Allô ?

— Bonjour, capitaine Favart. Votre mère m'a donné le numéro du téléphone fixe d'Estelle. Le portable de votre sœur ne borne hélas nulle part, et sa dernière localisation était à son domicile. Par ailleurs, je pense que j'aurai les résultats du labo pour la lettre en fin d'après-midi. Un collègue me fait le travail en *express*. Et vous, le mot de passe ?

— Ah, je me doutais un peu que ça ne donnerait rien pour le portable… Je viens de trouver le mot de passe à l'instant, mais je n'ai pas encore eu le temps de consulter la messagerie. Par ailleurs, je suis passée à l'hôpital ce matin et j'ai discuté avec une collègue de ma sœur. Un prétendu petit ami a appelé dimanche soir pour dire qu'elle serait en arrêt de travail toute la semaine pour maladie. Elle n'a pas de copain, j'en suis sûre. D'autre part, on ne part pas en voyage quand on est malade et avec un portable éteint.

— Un point pour vous. Écoutez, je vais passer en fin de matinée, poursuivez vos recherches sur la messagerie et s'il vous reste du temps : essayez de faire un inventaire précis de ce qui a été emporté. On se retrouve tout à l'heure.

— Merci de m'aider. Je ferai de mon mieux.

Retour à l'écran. Estelle sourit, insouciante et heureuse. J'ai pris cette photo à Santorin. Avec ses cheveux châtain clair et ses yeux bleus, on pourrait dire que nous ne nous ressemblons pas. Pourtant, nous partageons le même visage ovale et le sourire de notre mère.

Je m'apprête à entrer dans la vie intime de ma sœur et je ressens tout à coup un profond malaise. Dois-je lire ce qui ne m'est pas destiné ? Je ferme les yeux. Elle est en danger, je le sais. Elle me pardonnera d'avoir agi ainsi.

Commencer par les derniers messages reçus.

Lundi 11 heures, un *mail* de retard de livraison d'une librairie par Internet.

Dimanche soir, Mathieu qui demande des comptes à Estelle pour son absence de samedi matin. Un *mail* de moi.

Samedi soir, une copine envoie une recette de tajine, tiens c'est Nassima. Un autre message de ma part.

Vendredi 19 heures, Émilie remercie ma sœur pour le lapin qu'elle lui a posé au resto ; cela dit, elle a bien mangé. Encore deux *mails* de moi.

Jeudi 19h35, mon premier *mail*.

Tous ces messages, tous mes messages n'ont pas été lus par Estelle, je les ouvre à sa place.

On arrive à jeudi 16h25, dernier message consulté : une info sur une course sur route.

Mercredi, message d'un certain Max qui veut la rencontrer.

Mardi, encore deux *mails* de Max, c'est un acharné. Émilie, pour une sortie resto-ciné après le travail, sans doute le fameux resto manqué.

Voyons maintenant la boîte d'envoi.

Dernier message envoyé, jeudi 16h30 : inscription à la course du dimanche 16 septembre… Elle a eu lieu il y a deux jours.

Mercredi et mardi, un *mail* pour me sermonner, elle m'ordonne d'appeler maman.

Mardi, réponse à Émilie, resto-ciné jeudi soir.

Mardi, Mathieu, rendez-vous samedi fin de matinée, pour reprendre ses affaires.

Dans tous ces *mails* envoyés ou reçus, rien ne laisse présager qu'Estelle va s'absenter, bien au contraire.

Voyons, où chercher ? Je consulte ses dossiers mais ne trouve rien de particulier : des documents concernant son travail et d'autres pour la gestion des affaires courantes.

Je décide de consulter ses favoris en matière de sites Internet. Banque, Fnac… puis j'arrive à quelque chose d'intéressant : un site de rencontres. Elle a donc suivi les conseils de son amie. Estelle ne m'en a pas parlé, je suis à la fois triste de ce manque de communication entre nous et honteuse d'enfreindre les lois de respect mutuel que nous avons bâties ensemble. Je repense au soir où je m'étais enfermée dans les toilettes pour lire son journal intime. Estelle avait ouvert la porte avec un couteau de cuisine et avait jeté toute ma collection de timbres par la fenêtre. Nous avions ensuite établi un pacte de respect des affaires de l'autre signé de nos deux mains. Je n'ai jamais recommencé. C'est la première fois depuis douze ans.

Je retourne sur sa messagerie et liste sur une feuille les noms qui semblent correspondre à des contacts du site de rencontres. Le plus récent est « Max » qui revient à plusieurs reprises. Il y a un peu plus loin dans ses *mails* un certain Philippe, puis un Bertrand. Je clique sur sa boîte d'envoi, elle a échangé avec les deux premiers mais s'est arrêtée là et ne les a pas rencontrés. Elle n'a jamais répondu au troisième. Ses premiers *mails* remontent à environ dix jours, son inscription sur ce site a vraiment été motivée par sa discussion au réfectoire de l'hôpital.

Ce que j'ai découvert m'ouvre des pistes qu'il faudrait explorer au plus vite.

Je ferme sa messagerie, le visage d'Estelle m'apparaît à nouveau en gros plan, elle semble m'accompagner dans mes recherches. Je décide d'ajouter sur l'écran de veille de l'ordinateur une photo de nous deux que j'ai piochée dans son dossier images. À deux, nous serons plus

fortes…

Je te retrouverai.

Avant d'éteindre l'ordinateur, je consulte ma propre boîte *mail*.

Quelques messages de Camille avec, en pièces jointes, les cours de lundi. Au programme : droit civil et socio. J'allume l'imprimante pour les tirer sur papier. Elle a vu Antoine et lui a transmis mon adresse *mail*.

Un message d'Antoine à 22h45. Apparemment, Camille n'a pas fait que lui transmettre mon adresse, elle lui a aussi raconté mes problèmes en détail.

« Mathilde,

Je m'inquiétais de ne pas recevoir de réponse de ta part. Peut-être que la journée de samedi n'avait pas été aussi agréable pour toi que pour moi ? Camille m'a un peu rassuré. J'espère que ta sœur va vite donner de ses nouvelles. Tu dois faire tout ce qui est nécessaire pour la retrouver. Donne-moi de tes nouvelles.

Je suis avec toi.

Antoine »

Cette journée à la plage a été la dernière bouffée d'insouciance et de bonheur. Il est plus facile de contacter Antoine par *mail* que sur son portable. Je me lance et lui signifie que j'ai moi aussi beaucoup apprécié ce moment passé avec lui ; je lui réponds que je suis OK pour un resto dès que je serai de retour à Bordeaux. Enfin, je lui explique les raisons de mon absence, ma visite de la maison d'Estelle avec le capitaine Favart, la recherche d'empreintes sur la lettre anonyme, l'hôpital et le soi-disant arrêt de travail de ma sœur. Puis, la difficulté que j'ai eue à trouver le mot de passe de son ordinateur. Me confier sans l'œil inquisiteur d'un interlocuteur direct me permet de mettre un peu d'ordre dans mes pensées. Je sais, même si je le connais à peine, que je peux tout dire à Antoine. Cette journée magique nous a inévitablement rapprochés… Mon message envoyé, mes pensées reviennent à Estelle.

Une fois l'ordinateur éteint, je tente de lister (comme me l'a suggéré le capitaine Favart) tout ce qui a été emporté.

Je commence par le rez-de-chaussée : il manque son sac avec ses papiers, ses clés de voiture et son portable (mais ça, il le sait déjà). Ses vestes paraissent être toutes accrochées dans le placard de l'entrée.

Je monte dans la chambre. Les vêtements me donnent l'impression d'avoir été emportés en bloc. Les cintres sont bien alignés, puis il en manque d'un coup plusieurs, ce qui crée un grand espace libre. Ceci se reproduit en trois endroits.

J'ai du mal à repérer quels vêtements précis elle a emportés. Je vis depuis plus d'un an à Bordeaux, et je ne fais plus souvent les

boutiques avec elle, excepté pendant les vacances. Elle est tout de même venue, à plusieurs reprises passer quelques jours chez moi. J'appelle ma mère, elle seule pourra m'aider dans cette tâche.

— Maman, le capitaine Favart m'a demandé de répertorier tout ce qu'Estelle a emporté. J'ai besoin de ton aide car je ne sais pas ce qu'elle a acheté récemment.

— Pas de problème, mais tu vas devoir venir me chercher. Au fait, j'ai malheureusement encore besoin de la voiture cet après-midi.

— J'arrive tout de suite, et je pense que je vais m'installer chez Estelle jusqu'à ce qu'elle rentre. Le réfrigérateur est plein et ce sera plus pratique pour mes cours.

— Pourquoi, tu n'es pas bien à la maison ?

— Si, très bien, mais je t'assure que ce sera plus simple pour mon travail, j'ai l'ordinateur à portée de main et Camille m'a envoyé de nombreux documents à traiter. En plus, si je dois me déplacer, le VTT d'Estelle est au garage.

— Ce n'est pas bien pratique, avec le temps qu'il fait souvent chez nous. Enfin, fais comme tu veux !

Chapitre 3

Estelle

Je crois qu'il m'a liquidée une fois pour toutes. Mais non, quelques rêves psychédéliques plus tard, ma conscience refait surface. Enterrée vivante ou presque. Quel est mon pourcentage de chances de m'en sortir ? 1 % ? Plus ? Moins ?

Je ne me suis jamais retrouvée dans la position d'une personne qui ne peut rien faire d'autre qu'attendre que quelqu'un veuille bien décider de son sort.

Je ne peux m'y résoudre ! Qu'au moins mon esprit soit libre de penser, d'échafauder des plans de survie même s'ils n'ont aucune chance d'aboutir.

Mon tortionnaire m'a endormie puisque je suis toujours vivante. L'effet a été rapide, il a pressé quelque chose sur mes voies respiratoires, un mouchoir sans doute imbibé d'éther ou de chloroforme. Il a un plan bien précis pour moi mais lequel ? Si je connais ses intentions, j'aurai peut-être une chance de lui échapper.

Il veut que je perde du poids mais ne veut pas que je meure de déshydratation. Il ne m'alimente pas mais sait qu'en me donnant à boire je vais survivre quelque temps. Je n'ai pourtant pas une grosse sensation de faim alors que je n'ai rien mangé depuis des jours.

Dans les contes, les ogres engraissent leurs victimes avant de les dévorer ; lui tente de me faire maigrir, pourquoi ?

Il a parlé de « poids idéal », il devait faire allusion à la formule du rapport poids-taille.

Il a des connaissances médicales. Quel est le rôle de cette formule dans son plan ?

Je suis pourtant plutôt légère, 56 kilos pour 1,68 m, mais pas assez à ses yeux.

Ses yeux, il n'en avait pas ! Cette masse toute grise !

Il devait avoir un bas sur le visage et les cheveux. Il s'attendait à ce que je me réveille et ne veut pas que je l'identifie.

Il faut que je garde en mémoire tout ce que je sais de lui.

Sa voix était sans doute étouffée par le bas collé sur son visage, je ne la connais pas.

Je ne l'ai vu qu'accroupi, puisque j'ai fermé les yeux dès qu'il m'a repérée, mais je suis sûre d'une chose : il n'est pas gros et il est assez grand, peut-être 1,80 m.

Avec si peu d'informations, je suis très limitée dans mes recherches d'identification.

Il m'a dit que j'atteindrai bientôt ce poids idéal, ce qui veut dire

qu'il ne me reste plus beaucoup de temps à vivre.

Une angoisse terrible s'empare de moi. Je ne reverrai ni ma sœur, ni ma mère, ni mes amis.

J'aimerais tant leur dire que je les aime et qu'ils me manquent. Je ne savais pas, il y a quelques jours, que ma vie s'arrêterait si vite.

Je n'ai rien fait de ma vie, pas de mari, pas d'enfant, pas même un chien. Personne ne m'attend, excepté un petit chat errant qui risque de ne plus avoir sa ration de croquettes et de lait. Je suis en partie responsable de l'échec de ma relation avec Mathieu, je pensais au mariage et lui pensait à quelqu'un d'autre. Je ne lui avais pas assez accordé d'attention et il avait regardé ailleurs.

J'avais juste un travail que j'aimais mais qui me prenait trop de temps puisque je n'avais rien d'autre.

Il me faut trouver quelque chose de positif qui me donne envie de me battre.

Mathilde, ma petite sœur. Elle est adorable et nous nous entendons vraiment très bien.

Je voudrais pouvoir lui parler et lui dire qu'elle devra faire passer sa vie affective avant sa vie professionnelle. Elle est très brillante et étudie à Sciences Po Bordeaux.

Nous nous voyons moins depuis qu'elle a obtenu son baccalauréat, mais nous ne passons pas plus de deux jours sans communiquer par *mail* ou par téléphone, merci au progrès technique. Ici, je suis revenue à l'âge de pierre, aucune chance d'établir un contact avec les vivants.

Ma mère, nous nous entendons bien, elle a toujours soutenu nos projets. Elle a beaucoup souffert mais ne s'apitoie pas sur son sort. Mon père était l'homme de sa vie, ils formaient un couple hors norme, pas de dispute à la maison. La maladie l'a emporté, le monde dans lequel nous vivons est injuste et prend les meilleurs d'entre nous.

Elle ne comprend pas, parfois, que j'ai si peu de temps à lui consacrer. J'aimerais tellement rattraper mes erreurs.

Je peux juste respirer jusqu'à ce qu'il prenne mon dernier souffle.

Fermer les yeux et oublier, je ne peux plus supporter d'attendre qu'il me tue.

*

Mathilde

Nous inspectons le contenu de l'armoire d'Estelle.

— On dirait qu'elle n'a pas du tout sélectionné les vêtements qu'elle emportait, elle a pris des pantalons d'hiver et des robes d'été.

Ma mère ouvre le troisième tiroir de sa commode.

— Et elle n'a emporté aucun lainage, même pas le *pull* que nous avons acheté ensemble la semaine dernière.

— Tu en es sûre ?

— Oui, regarde, il est là.

J'ouvre le premier tiroir.

— Elle ne semble pas non plus avoir pris de sous-vêtements.

— Montre-moi ! Oui, son tiroir est plein.

— Les vêtements ont été emmenés par paquets. Regarde ces espacements dans l'armoire !

— Tu as raison, murmure-t-elle, étouffant brutalement un sanglot.

Ma mère s'approche de la table de nuit et me montre le dernier Harlan Coben. Elle n'a pas non plus emporté son livre de chevet. Estelle ne part jamais sans un bon bouquin, moi non plus d'ailleurs.

Elle ouvre ensuite le tiroir de la table de chevet. Le petit chien en peluche que Papa lui avait offert lorsqu'elle s'était cassé le bras en chutant de vélo dort sagement à côté des cartes postales et des mouchoirs en papier.

— Il n'y a plus de doute, maman, Estelle n'a pas fait ses bagages elle-même. Ou alors, elle était très perturbée !

— Il faut que tu en parles à ton capitaine.

— Le capitaine Nathan Favart doit passer en fin de matinée, et j'ai bien l'intention de l'obliger à ouvrir une enquête !

— Il faut faire quelque chose. Tu avais raison, Estelle n'est pas partie d'ici de son plein gré. Il faut qu'on la retrouve.

— Au fait, maman, j'ai réussi à entrer dans sa messagerie. Connais-tu un certain Max ?

— Non, pas du tout. C'est peut-être un diminutif pour Maxime ?

— Oui, peut-être. Et Émilie, c'est bien son ancienne copine de lycée ? J'aimerais la contacter car elle lui a envoyé un message vendredi dernier.

— Oui, elles sont toujours restées en contact. Je n'ai pas son numéro de téléphone mais je sais qu'elle travaille à la chambre de commerce de Douai. Tu pourras, je pense, la joindre sur son lieu de travail.

Après avoir trouvé le numéro sur internet, je m'empare du téléphone. Émilie est malheureusement en réunion. Je laisse le numéro d'Estelle en demandant qu'elle m'appelle dès qu'elle le pourra.

— Écoute, maman, je vais retourner à son ordinateur avant que le capitaine Favart n'arrive. Tu m'as bien aidée, je pense que tu peux retourner à la maison. On ne sait jamais, Estelle va peut-être appeler et nous serons toutes les deux rassurées.

— Ne te moque pas de moi. J'ai enfin compris que tu avais raison et tu veux me faire retourner à la case départ. Je vais encore examiner le rez-de-chaussée, je la connais mieux que toi. Et ensuite, promis, je te laisserai tranquille.

Elle me tourne le dos et entreprend de fouiller le salon.

Je ferme la porte du bureau. La liste des vêtements qu'Estelle a

emportés est à côté de moi.

Je dois procéder de la même manière pour sa messagerie.

Dernier message consulté : jeudi 16h25 (la course du 16 septembre) ; dernier message envoyé jeudi 16h30 (inscription à la course sur route). Estelle n'avait pas l'intention de s'absenter.

Il faut que je joigne les dernières personnes qui ont été en contact avec elle : Mathieu (là c'est facile) je l'appellerai tout à l'heure ; Nassima (c'est déjà fait) ; Émilie (c'est en cours) ; Max (ça se complique) je vais lui envoyer un message lui proposant un rendez-vous, on verra s'il réagit.

« Salut Max,

J'ai dû m'absenter quelques jours, c'est pourquoi je n'ai pas répondu à vos messages.

Je suis OK pour un café vers 18 heures au Prévert, près de l'hippodrome à Douai ce soir.

Confirmez votre présence.

À +, Estelle. »

J'hésite, le doigt en attente au-dessus de la souris. Il faut tout faire pour la retrouver, je clique : le message est envoyé.

Pour Mathieu, je pensais avoir son numéro de portable mais comme j'ai laissé mon téléphone à Bordeaux, il ne me reste plus qu'à lui envoyer aussi un *mail*.

« Bonjour Mathieu,

Je suis chez Estelle. Elle n'est pas chez elle et je m'inquiète. Pourrais-tu passer le plus tôt possible ? Merci de me répondre.

Mathilde. »

Ma mère passe la tête dans l'entrebâillement de la porte : « Je n'ai quasiment rien trouvé de plus, elle n'a pas emporté de veste mais je pense que tu l'avais déjà remarqué. » Elle s'apprête à refermer la porte : « Et elle a emmené sa tenue de jogging. Tu es sûre que tu veux rester ici toute seule ?

— Oui, ne t'inquiète pas. C'est mieux pour suivre mes cours. »

Je me lève et la suis dans l'entrée.

— Au fait, maman, j'ai trouvé un double des clés de la maison dans le vide-poches, sans doute celles de Mathieu. Je te rends les tiennes, ça peut toujours servir.

— D'accord. Tu m'appelles si tu as des nouvelles ?

— Oui, je t'appellerai ce soir, promis.

Le téléphone sonne, ma mère s'éclipse sans bruit me montrant du doigt qu'elle a laissé mon sac dans l'entrée.

Je décroche :

— Allô, Estelle ?

— Non, Mathilde, sa sœur.

— Vous pouvez me la passer ou lui laisser un message de ma part ?

— Vous êtes Émilie, je vous ai appelée à la chambre de commerce.

— Ah c'était vous !

— Oui, Estelle est votre amie, n'est-ce pas ?

— Oui depuis longtemps, tu devais avoir 13 ou 14 ans la dernière fois que je t'ai vue.

— Je vous appelle parce que je la cherche. Vous deviez vous voir la semaine dernière ?

— Oui, jeudi soir. On devait se faire un resto-ciné comme on le fait souvent depuis quelques semaines. Mais Estelle n'est pas venue, c'est la première fois qu'elle me fait un coup pareil.

— Quand vous êtes-vous vues pour la dernière fois ?

— Je crois que c'était samedi dernier, on a fait les boutiques à Lille ensemble.

— Projetait-elle de prendre des vacances ou de partir en *week-end* ?

— Non pas du tout. C'est plutôt le calme plat dans nos vies en ce moment, elle m'en aurait parlé si elle avait eu un projet pour le *week-end*. C'est quand même bizarre, cela ne lui ressemble pas de laisser les autres sans nouvelles, elle qui envoie sans arrêt des *textos* ou des *mails*.

— On pourrait peut-être se rencontrer pour en parler si vous le voulez bien ?

— Il faut me tutoyer. Oui, pas de problème. Ce soir j'ai une réunion tardive mais demain je peux passer en fin d'après-midi si ça te convient.

— Oui, c'est parfait. Alors à demain.

— Oui, au revoir Mathilde. Et si Estelle te contacte d'ici là, préviens-moi.

Je retourne à ma liste.

Rendez-vous manqué avec Émilie jeudi soir. J'entoure les mots « jeudi soir » de cercles concentriques.

Pourtant, la voisine l'a vue partir en voiture vendredi soir. Elle consulte très régulièrement ses *mails* et elle n'a pas consulté mon premier *mail* jeudi soir ainsi que tous les autres. Estelle est très réglo, elle ne lâcherait pas une copine au dernier moment sans la prévenir. Tout ça ne colle pas.

Mon regard se pose à nouveau sur la photo de fond d'écran de sa page d'accueil. Elle me regarde, je me sens soudain accablée par le poids de mes recherches. Vers où dois-je me tourner ? Quelle piste faut-il que je suive ? L'urgence est là, elle me serre le cœur. Estelle, aide-moi !

Coup de sonnette, je sursaute.

J'ouvre la porte sur le visage rassurant du capitaine Favart.

— Alors qu'avez-vous appris sur le Net ? dit-il en entrant.

Je suis si fatiguée que je lui tends la feuille froissée que je tiens dans la main sans faire de commentaire.

Il la lit attentivement.

— Estelle était inscrite sur un site de rencontres ?

— Oui, elle ne m'en avait pas parlé.

Il me suit jusqu'au bureau d'Estelle. Je récupère la liste des effets personnels emportés par ma sœur que j'avais posée à côté de l'ordinateur. Il s'assoit sur le canapé et la consulte.

— Je vais ouvrir une enquête officielle. Vous avez fait du bon travail. Même si de nombreuses personnes font le choix de disparaître chaque année, je ne pense pas que ce soit celui de votre sœur.

— Nassima Benhamar, la collègue d'Estelle que j'avais jointe au téléphone, est la première personne à m'avoir parlé de site de rencontres. Elles avaient blagué à ce sujet au réfectoire de l'hôpital.

Favart me regarde d'un œil réprobateur.

— Désolée d'avoir pris la liberté d'aller l'interroger ce matin.

— Évitez de faire ce genre de choses, laissez la police s'en charger. Je vais transmettre un avis de recherche avec la photo d'Estelle. Pour l'analyse des empreintes sur la lettre, j'attends des nouvelles de mon collègue.

— J'ai aussi eu son amie Émilie au téléphone. Elles devaient se voir jeudi soir mais Estelle n'est pas venue… Elle n'a plus donné de nouvelles depuis jeudi après-midi et n'a plus consulté ses messages. Pourtant, la voisine l'a vue partir vendredi soir en voiture. Elle est peut-être partie jeudi et revenue vendredi soir ? Je ne sais pas, je ne sais plus, je n'y comprends rien. J'ai l'impression d'être dans une impasse !

— Vous avez fait avancer les choses. Nous allons chercher du côté de l'ex-petit ami, et aussi du côté des personnes qui sont entrées en contact avec elle.

Le regard du capitaine s'arrête sur la page d'accueil de l'ordinateur d'Estelle.

— On va la retrouver.

Je ne lui parle pas des rendez-vous pris par *mail*, je ne sais pas s'ils vont aboutir et j'ai trop peur qu'il m'empêche d'agir. Je lui en parlerai plus tard.

Il se dirige vers la porte d'entrée et me laisse en me promettant d'appeler en cours d'après-midi.

Des nuages noirs s'amoncellent et le vent chasse les dernières traces de ciel bleu. Du salon, je guette l'averse. Le front appuyé contre la vitre, j'attends que la première goutte de pluie vienne s'écraser sur ma joue. Plus que quelques secondes.

Tu dois m'aider, je n'y arriverai pas seule.

Les premières feuilles d'automne s'envolent en tourbillon dans le jardin.

Je me sens seule et démunie. Ai-je fait le bon choix en m'isolant ainsi chez Estelle ?

Le martèlement de gouttes de pluie sur mon visage me sort de l'hébétude à laquelle je me suis lâchement abandonnée.

J'ouvre le réfrigérateur et picore quelques morceaux de fromage, de pomme et la moitié d'un yaourt. Frugal.

Retour à l'ordinateur, il n'y a pas de réponse à mes *mails*. Je suis au point mort.

Je repasse sur ma messagerie personnelle. Un message de Camille avec une tonne de documents en pièces jointes. Je les parcours, la tête ailleurs. Je n'arriverai pas à travailler.

Nouveau message, c'est Antoine. Il s'inquiète pour moi et ma sœur, et me conseille de laisser agir la police. Il aimerait me parler au téléphone ce soir et termine son courriel par « Pense à toi ».

Je sais qu'il a raison mais je ne peux pas suivre son conseil. Je fais le choix de lui parler de mes projets et lui laisse le numéro d'Estelle.

Retour sur la messagerie d'Estelle : « Vous avez un message non lu dans votre boîte. »

« Bonjour Estelle,

OK pour le rendez-vous de ce soir 18 heures.

Max. *»*

Il me reste quatre heures. Je décide de vérifier l'état des pneus du vélo d'Estelle. Légèrement dégonflés, je pars à la recherche d'une pompe et je m'active à regonfler à l'avant et à l'arrière. Le VTT est à présent en parfait état de marche.

J'erre dans le garage en quête de signes de la présence de ma sœur. Des gants de jardinage abandonnés sur une étagère, ses anciennes chaussures de course à pied doivent vivre une seconde vie dans les plates-bandes.

Estelle est plutôt maniaque et change de *trainings* tous les ans pour éviter tout risque de tendinite ou de traumatisme articulaire.

Je ne me souviens plus de la date à laquelle j'ai acheté ma dernière paire de *baskets*. Il y a au moins deux ans, c'était avant les épreuves d'athlétisme du bac… Je lui demanderai de me conseiller pour l'achat des prochaines.

*

Estelle

Je n'en peux plus, je deviens folle.

L'obscurité s'empare de tout mon être et m'empêche de respirer.

Calme-toi. Je dois reprendre pied, je tourne la tête avec difficulté, mes poignets sont contusionnés par les liens qui les entravent.

Je vais mourir. Pourquoi lutter contre l'inévitable ? Ma vie est un

désastre et elle se termine en apothéose.

Que puis-je espérer ? Une faille dans le plan de ce monstre ? Il n'y en a pas. Une erreur qui me permette de m'enfuir ?

Impossible, je n'ai réussi à le voir qu'une fois, il me drogue régulièrement pour ne pas avoir à m'affronter. C'est peut-être sa faiblesse, il est incapable de communiquer.

Si je ne dors plus, j'ai une chance de le revoir, il ne faudra pas fermer les yeux cette fois et l'affronter, le provoquer, le pousser à se dévoiler. C'est ma dernière chance, il faudra que je me batte jusqu'à ce qu'il me réduise au silence. Préparer des questions qui le désarçonneront. C'est mon unique espoir !

Elle ne dort pas, je perçois dans l'obscurité le léger mouvement de son corps, le frottement de ses jambes sur le sol de la cave. Elle se trouve dans le creux de ma main, comme les oisillons du jardin de ma grand-mère, je n'ai qu'à fermer les doigts pour lui ôter son dernier souffle. J'ai toujours aimé avoir ce droit de vie ou de mort sur les animaux, mais sur les femmes : c'est autrement plus jouissif.

Je passe des heures à l'écouter, l'épier sans qu'elle le sache, parfois j'entends le son de sa voix, ou ses sanglots étouffés. Elle sait qu'elle va mourir, cela me remplit de bonheur.

Estelle, tu es ma plus belle proie, tu te bats et j'adore ça. Tu gardes ta dignité, contrairement à toutes ces femelles apeurées et hystériques que j'ai dû réduire au silence un peu trop tôt. Avec toi, je vais pouvoir aller au bout de ma quête…

J'ai envie de voir la peur dans tes yeux, de ressentir l'angoisse à travers chacun de tes mots ! Je ne dois pas entrer, il ne faut pas prendre de risque inutile.

Ma main caresse le bois de la porte, je dois repousser cette pulsion au fond de moi. Je n'arrive pas à décoller mon regard de l'œilleton qui me relie à toi, mon trésor enfoui. Ma main glisse vers le premier verrou, puis le second. J'entrouvre lentement la porte, chaque moment est important, il ne faut rien précipiter et goûter chaque instant.

La lumière de l'escalier l'éclaire lentement. Sa silhouette paraît encore plus frêle. Elle ferme les yeux mais sait que j'approche. Ses épaules ainsi que ses cuisses tremblent imperceptiblement.

Ma peau se hérisse sous l'effet de l'exaltation qui s'empare de moi, je mesure mes pas.

Peut-être devrais-je battre en retraite tant qu'il est encore temps ?

Trop tard, elle ouvre ses grands yeux de biche aux abois.

La faible lumière provenant de l'entrée m'éblouit tel un projecteur. L'ombre démesurée de mon agresseur se dresse au milieu de ce halo lumineux.

Ma gorge se serre. Surtout, ne pas baisser les yeux, c'est ce qu'il

attend.

Je ne distingue toujours pas son visage caché et déformé par ce bas gris.

Je ne m'attendais pas à un affrontement si rapide ; il me faut improviser et ne pas lui montrer que j'ai peur.

Je le fixe sans trouver son regard.

— Pourquoi vous cacher derrière ce masque grotesque alors que je suis à votre entière merci ?

Il ne répond rien et ne bouge pas d'un pouce.

— Qu'attendez-vous de moi ?…

— *J'attends le moment propice pour vous libérer*.

— Pourquoi m'avoir emprisonnée, si vous projetez de me laisser partir ?

— *Je ne compte pas vous laisser partir… La chasse sera bientôt ouverte et vous serez mon premier gibier.*

— Pourquoi ne pas m'achever tout de suite ? Je ne peux vous offrir aucune résistance.

— *J'aime la traque et son incertitude, je vous offre une infime chance de survie. Si vous sortez du bois sans être abattue, la chasse s'arrête et vous retournez à la vie.*

Les mots s'étranglent dans ma gorge, je dois poursuivre et le faire parler.

— Vous êtes lâche, vous ne prenez aucun risque, même pas celui d'être vu. Je trouve ça « petit » !

Il faut absolument que je me calme, je vais perdre le contrôle…

Je le sens tressaillir. Il lutte pour ne pas s'approcher davantage de moi.

— *Vous êtes une proie très intéressante, bien plus que les précédentes. J'aime votre courage et votre dignité. Je crois que je vous regretterai*, reprend-il, de nouveau impassible.

— Quel plaisir trouvez-vous à emprisonner une femme pour ensuite la supprimer comme un vulgaire gibier ? N'êtes-vous donc pas capable d'avoir une relation normale ? Les femmes vous font peur, n'est-ce pas ?

— *Je n'ai peur d'aucune femme et mon plaisir de chasser est bien plus intense qu'une vulgaire relation sexuelle. Je suis le maître et rien ne m'échappe jamais. Les femmes ne présentent que bien peu d'intérêt sauf peut-être vous… La chasse va être fabuleuse !*

— Mais que ferez-vous lorsque vous m'aurez abattue ? Vous vous retrouverez bien seul.

— *Je me mettrai à la recherche d'une nouvelle proie. Ma prochaine victime est d'ailleurs toute trouvée, elle doit être aussi intéressante que vous.*

— Comment pouvez-vous le savoir ? Vous ne la connaissez pas

encore, vous ne savez pas de quelle manière elle réagira au régime affreux que vous nous faites subir.

— Peut-être, j'espère cependant qu'elle se montrera aussi forte que vous, sa sœur.

Quelle sensation merveilleuse ! Réussir, sur un simple mot, à provoquer un tel effroi dans ton regard. Tu masquais pourtant si courageusement ta peur de mourir. Maintenant, tu ne peux plus rien me cacher. Je lis en toi comme dans un livre ouvert.

Il ne peut pas s'en prendre à Mathilde, ma petite sœur. Il doit être allé chez moi et a aperçu des photos d'elle.

Réagir vite, avant qu'il parte. Il commence déjà à reculer, triomphant. Sa dernière réplique a eu l'effet escompté.

— Ma sœur ne sera pas votre prochain gibier ! Elle n'habite pas la région.

— Ne croyez pas cela, la prendre dans mes filets va être un jeu d'enfant. Elle est chez vous en ce moment…

— Non, vous mentez ! Elle ne peut pas être chez moi !

— Voulez-vous que je vous l'amène ? Ce serait une belle preuve et vous pourriez lui dire un dernier mot avant de mourir…

— Non, laissez-la ! Tuez-moi s'il le faut mais laissez-la en dehors de vos projets monstrueux. Elle ne vous a rien fait !

— Mais vous non plus, avant que je ne vous choisisse.

— Pourquoi moi ?

— Parce que vous étiez seule et tellement plus belle, plus vive et plus résistante que la plupart des femmes. J'adore vous voir courir, entendre votre souffle si doux et régulier… Bientôt, vous ferez votre dernière course et je serai là pour vous encourager à aller plus vite et plus loin.

Il s'approche lentement et effleure de sa main gantée mon visage que je détourne violemment. Sa main glisse ensuite vers mon épaule et mon bras nu. Je ne peux m'empêcher de lui cracher toute ma fureur à la face.

— Ne touche pas à ma sœur, pauvre malade ! Je te tue si tu t'approches d'elle !

Il essuie lentement du doigt la salive qui court le long du bas qui dissimule son visage, comme s'il y prenait un grand plaisir, puis recule sans me quitter du regard jusqu'à la porte, qu'il referme lentement. Toute trace de lumière disparaît.

J'ai tout raté. Et maintenant, s'il n'a pas menti, ma sœur est en danger… Si tu es chez moi, Mathilde… pars, je t'en prie !

Adossé à la porte, je savoure les instants passés auprès d'elle. Elle ne m'a pas déçu. Je mêle les restes de sa salive à la mienne. Elle a le goût de pomme et de mûre. J'aurais dû lui parler plus tôt… Non, il me faut être

prudent et me concentrer à présent sur la chasse.

*

Mathilde

J'ai le souffle court, je n'ai pas pris le temps de courir une seule fois depuis la reprise des cours à Sciences Po. Trop de travail.

J'ai besoin d'évacuer un peu du stress qui m'oppresse depuis mon retour à Douai.

Lorsque je cours, pas besoin d'écouteurs, la musique de la nature me suffit. Je réfléchis à des tas de choses. Parfois je révise, je dresse des listes mentales de ce que je devrais faire, ou encore de ce que j'ai déjà fait.

Cette fois, mon esprit bouillonne et mes pensées s'entrechoquent avec violence.

J'essaye de mettre à plat tout ce que je sais, et de démêler le fil qui me conduira à Estelle.

Le chemin est détrempé mais je le remarque à peine. Les vieilles chaussures de *running* de ma sœur sont décidément en bien meilleur état que les miennes. Il faudra que je les pique.

J'ai besoin de croire qu'elle sera rentrée lorsque j'aurai fini mon *footing*, mais je sais au fond de moi qu'il n'en sera rien. Je dois la retrouver au plus vite, même s'il faut me jeter dans la gueule du loup…

Je regarde ma montre. À peine trente minutes que je cours, je ne suis pas dans une forme olympique. Mes jambes semblent peser trois tonnes.

J'ai tout à coup l'impression de suivre le même chemin qu'elle. Le village apparaît en contrebas. Estelle court invariablement le dimanche, le mardi et le jeudi, sauf si elle est de garde.

Je passe le petit pont de bois. Les rues sont calmes.

Une maison sur ma droite semble tout droit sortie d'un tableau impressionniste. Quelqu'un est accroupi au milieu de toutes ces touches lumineuses, je poursuis ma route, puis décide de faire demi-tour.

M'approchant du portail de bois bleu, j'appelle doucement :

— Bonjour…

Une vieille dame aux cheveux gris tirés en chignon se relève lentement et se tourne vers moi, elle a un joli visage ridé par le temps, qui s'éclaire d'un sourire avenant.

— Excusez-moi de vous déranger mais pourrais-je prendre quelques secondes de votre temps ?

— Que dites-vous ? J'entends assez mal.

Elle s'approche, frottant ses mains gantées sur un vieux tablier de

jardinage.

— Je disais, excusez-moi de vous déranger mais pourrais-je prendre quelques secondes de votre temps ?

— J'ai tout mon temps, vous savez, cela me fait plaisir de parler à quelqu'un d'autre qu'à mes fleurs, même si j'aime beaucoup leur faire la conversation !

— Votre jardin est magnifique, je croyais passer devant un tableau de Monet, toutes ces couleurs s'entremêlent avec une telle harmonie…

— Merci, c'est trop d'honneur. Je passe mes journées au jardin dès qu'il fait beau.

— Je ne pense pas que vous me connaissiez, mais avez-vous déjà rencontré Estelle Drapier ? Elle habite le village.

— Oh, je pense vous avoir aperçues une fois ou deux ensemble. C'est votre sœur, n'est-ce pas ? Vous avez le même regard.

— Oui, en effet, nous avons les yeux de notre mère. Vous connaissez donc Estelle ?

— Oui, je la vois souvent passer devant la maison lorsqu'elle va courir. Un jour, elle s'est arrêtée comme vous et m'a demandé des conseils pour ses rosiers. Elle aime beaucoup les fleurs, elle aussi, assure-t-elle. Depuis, nous nous saluons de la main quand nous nous voyons, une bien gentille jeune dame.

— Vous la voyez donc souvent ?

— Deux à trois fois par semaine, mais lorsqu'il pleut je regarde votre sœur par la fenêtre. Je ne suis pas aussi téméraire qu'elle et mes vieux os ne supportent pas longtemps l'air humide.

— Sauriez-vous me dire quand vous l'avez vue pour la dernière fois ?

— Voyons… il y a quelques jours que je ne l'ai pas vue. Cela m'a d'ailleurs étonnée. Peut-être vendredi, non jeudi, oui, jeudi en fin d'après-midi. Elle partait faire son tour habituel et m'a fait un petit signe en passant. Je ne l'ai pas vue repasser à la fin, pourtant je suis restée très tard dans le jardin, il faisait tellement beau… Enfin, j'avais peut-être le dos tourné lorsqu'elle est revenue et je ne l'ai pas aperçue.

— Vous ne l'avez pas revue depuis ?

— Non, mais comment se fait-il que vous la cherchiez ?

— Elle n'a pas donné de nouvelles depuis quelques jours. Je m'inquiète un peu pour elle. Elle est sans doute partie en *week-end* prolongé et a oublié de me prévenir.

— Elle a pourtant l'air d'une personne qui a la tête sur les épaules.

— Je sais mais ça lui arrive parfois. Je vous remercie de m'avoir renseignée. Et ne vous en faites pas, Estelle doit faire bronzette quelque part au bord de la mer. Je ne vais pas vous déranger plus longtemps.

— Mais vous ne m'avez nullement dérangée. C'était un plaisir, au

contraire, de parler un peu.

Elle repêche dans la poche de son tablier un vieux sécateur qu'elle agite dans ma direction alors que je m'éloigne, puis s'en retourne à ses rosiers.

Et si Estelle n'était jamais rentrée de son *footing* ? Ma mère m'a signalé qu'elle avait emporté sa tenue de sport… Non impossible, puisque la voisine l'a vue partir en voiture vendredi soir.

Rien ne colle, je sens la migraine ressurgir et enserrer mes tempes.

J'ai traversé le village sans m'en rendre compte.

Je regarde ma montre, 16h30. Il me reste une heure et demie jusqu'au rendez-vous de 18 heures avec Max. Je file à la douche.

Un quart d'heure plus tard, je m'apprête à consulter la messagerie d'Estelle lorsque le téléphone sonne. Je décroche rapidement.

— Allô, oui ?

— Nathan Favart à l'appareil. J'ai eu des nouvelles concernant le courrier anonyme reçu par votre sœur…

— Et ?

— Chose étonnante, l'appareil de détection électrostatique utilisé par le laboratoire ne met en évidence aucune empreinte excepté les vôtres et celles d'Estelle. Il faut donc prendre ce mot au sérieux puisque la personne, qui l'a écrit et déposé à l'adresse de votre sœur, portait sans aucun doute possible des gants.

— Et vous n'avez rien trouvé d'autre, dans ou sur l'enveloppe ?

— Non, aucune fibre. Pas de trace d'ADN sur l'encollage, l'enveloppe a été fermée avec de la colle en stick. Nous avons affaire à une personne très prudente qui ne laisse rien au hasard. Je pense qu'elle a longuement réfléchi avant de passer à l'acte. Je suis vraiment désolé de vous apporter si peu d'éléments de réponse.

— Au moins, on sait qu'Estelle était menacée par quelqu'un. Je pense que vous pouvez prendre sa disparition au sérieux.

— Je n'ai pas attendu l'analyse de cette lettre pour vous croire !

— Je le sais bien. Je suis allée courir cet après-midi sur le parcours qu'empruntait régulièrement ma sœur. Une discussion avec une vieille dame du village m'a aidée à y voir plus clair dans l'emploi du temps d'Estelle. Elle la connaît un peu et l'a vue pour la dernière fois jeudi soir vers 18 heures, elle partait courir mais elle ne l'a pas vue passer au retour.

— Elle fait un parcours en aller-retour ?

— Non, sa boucle d'entraînement démarre à la sortie du village. Mais de chez elle jusqu'au point de départ de cette boucle, elle réalise en effet un aller-retour.

— Cette femme vous paraît fiable ?

— Tout à fait, cependant elle a pu la rater au retour ; elle m'a affirmé être restée très tard dans son jardin pour soigner ses rosiers

car il faisait très beau ce jour-là. Et si elle n'était jamais rentrée ? Son parcours se situe en pleine campagne. Cependant, quelques points d'accès en voiture sont possibles pour les agriculteurs du coin et aussi pour les chasseurs. Par ailleurs, j'ai fouillé toute la maison, sa tenue de course à pied n'y est pas.

— Votre voisine ne prétend-elle pas l'avoir vue au volant de sa voiture vendredi soir ?

— Oui, c'est sûr. Je m'emballe un peu vite. Mais il y a urgence. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Oui, je suis d'accord avec vous. Mais vous ne devez pas prendre de risques inconsidérés. Ça peut être dangereux, vous ne devez pas vous exposer ainsi. Nous allons tout faire pour la retrouver au plus vite. Reposez-vous un peu, je viendrai vous chercher demain matin, nous irons voir votre voisine, puis nous nous rendrons sur son parcours de course à pied.

— D'accord, mais je ne peux pas me reposer alors que je sais que ma sœur est en danger ! À demain, capitaine Favart.

Agacée, je raccroche. Comment peut-il, lui aussi, me demander de regarder un bon film en attendant que l'enquête avance ?

Tous des inconscients !

J'allume l'ordinateur d'une main rageuse.

Deux nouveaux messages non lus, le premier est publicitaire et le second provient de Mathieu. Il finit tard ce soir mais passera demain matin chez Estelle dont il n'a pas non plus de nouvelles. Il faut répondre :

« Mathieu,

OK pour demain matin. Merci.

À +, Mathilde »

Je suis peut-être en train de faire une grosse connerie en donnant ces rendez-vous, surtout avec ce Max qui n'est pour l'instant qu'un personnage virtuel. N'importe qui peut se cacher derrière lui, du timide coincé au psychopathe dangereux. Je réduis tout de même les risques en le rencontrant dans un lieu public.

17h20, je décide de laisser un message à Antoine :

« Antoine,

J'ai rendez-vous à 18 heures avec un des contacts d'Estelle sur l'appli de rencontres, il se nomme Max. Ne t'inquiète pas pour moi, j'ai prévu de le rencontrer dans un café de Douai, Le Prévert.

Appelle-moi ce soir après 21 heures.

Je te laisse les coordonnées du capitaine Favart au cas où tu n'arriverais pas à me joindre.

À ce soir.

Mathilde »

Il me reste peu de temps avant de partir. Il me faut environ vingt minutes pour me rendre à vélo au Prévert. Je fouille dans les vestes d'Estelle et lui emprunte un imperméable court de

couleur beige. Je prends les clés sur la console de l'entrée et hésite encore quelques instants sur la conduite à tenir. Je devrais peut-être rester ici et attendre une avancée de l'enquête ? Non, cela m'est insupportable.

Je ferme la maison et enfourche le VTT de ma sœur d'un pied décidé.

Là encore, manque d'entraînement évident. J'ai les jambes molles et un gros vent défavorable m'empêche de dépasser les quinze kilomètres à l'heure. Il ne manque plus que la pluie et j'aurai l'air d'une serpillière dégoulinante en arrivant au café.

Fort heureusement, les nuages ont attendu que j'arrive au rendez-vous pour s'épancher sur la ville.

Je m'apprête à pénétrer dans le café mais après un bref coup d'œil dans la vitre, je me ravise et décide de mettre un peu d'ordre dans ma chevelure ébouriffée avant d'entrer.

Une fois à l'intérieur, je jette un regard discret à l'assistance.

Quelques habitués discutent au bar, et deux lycéens sont installés au fond de la salle.

Je décide de m'asseoir près des fenêtres et face à la porte d'entrée, j'ai dix minutes d'avance.

Je commande un Coca *light* à une femme tout en rondeurs. Elle revient rapidement avec son plateau.

— La pluie a attendu que vous arriviez pour se mettre de la partie.

— Oui, en effet.

— Il fait si beau depuis un mois, on s'était habitués au soleil. Dire qu'il va falloir remettre les *pulls* et les chaussettes ! Quelle barbe !

— Ce n'est pas très enthousiasmant, vous pouvez le dire, je réponds en souriant.

Elle s'éloigne pour amener une bière à un vieux monsieur qui est arrivé juste après moi. Je doute que ce soit Max. Quoique, on peut être féru d'informatique et de rencontres à tout âge ! Je l'imagine devant son ordinateur, avec sa bière à portée de main, en train d'envoyer un message enflammé à ma sœur, ce qui me fait sourire malgré moi.

J'ai presque fini mon Coca lorsque quelqu'un d'autre entre. Une capuche dissimule son visage. Il faut dire que dehors, c'est l'apocalypse.

Il jette un regard alentour et se dirige à grands pas vers moi.

Une folle envie de prendre mes jambes à mon cou ou encore de rentrer six pieds sous terre s'empare de moi mais il est bien trop tard.

Rassembler tout mon courage, et lever lentement les yeux. C'est la seule issue qui s'offre à moi maintenant.

Il a ôté sa capuche, ce qui révèle une calvitie naissante. Il est plutôt grand, mince, a les cheveux coupés courts et des petits yeux foncés qui me regardent avec insistance.

— Bonjour, vous êtes Estelle, n'est-ce pas ?

— Oui, et vous êtes Max ?

— Maxime, pour être plus précis.

Je pense, non sans ironie, que ma mère avait raison : Max est bien le diminutif de Maxime.

Je l'invite à s'asseoir, il s'exécute après avoir enlevé sa parka mouillée.

— Je suis heureux de pouvoir enfin vous rencontrer, commence-t-il en s'asseyant.

— Moi aussi, j'ai été très occupée ces derniers jours. Je n'ai donc pu répondre à chacun de vos messages. J'en suis vraiment désolée.

— Ce n'est pas grave, puisque nous sommes ici ce soir.

— Oui, en effet… dis-je, un peu hésitante sur la conduite à tenir. Que faites-vous dans la vie ?

— Je suis ingénieur informatique dans une petite boîte lilloise qui produit des films d'animation. Je passe pas mal d'heures devant mon écran. Et vous ?

— Infirmière en pédiatrie à l'hôpital de Dechy, pas d'horaires stables, et peu de temps pour répondre à mes *mails*.

— Vous devez être passionnée par votre métier.

— Oui, mais le vôtre me paraît tout aussi intéressant.

— J'aime bien ce que je fais, affirme-t-il, songeur. Depuis l'âge de 10 ans, les jeux vidéo ont été mes compagnons favoris. Fils unique, c'était un moyen d'échapper aux longs *week-ends* entre mon père et ma mère.

— Il y a longtemps que vous communiquez sur l'application de rencontres ?

— Non, quelques mois. Ma mère m'a dit qu'à 30 ans, il fallait que je songe à rencontrer quelqu'un si je ne voulais pas finir seul. Comme je me voyais assez mal sortir en boîte ou engager une conversation entre deux rames de métro, je me suis dit qu'Internet était l'unique espoir de faire mentir ma mère.

— Aucune fille sympa sur votre lieu de travail ?

— Nous sommes douze mecs et une femme mariée mère de deux enfants, donc zéro opportunité. Dans le domaine de la santé, ça doit être plus facile.

— Ne croyez pas cela. Une aventure avec un homme très occupé et de surcroît marié, non merci !

— Et vous, qu'est-ce qui vous a amenée sur le site ?

— Un défi avec une copine de travail. Je venais de rompre avec mon ami et j'avais l'impression de ne plus vivre que pour l'hôpital. Elle m'a parlé de l'appli, je me suis dit pourquoi pas. Mais parlez-moi un peu de vous, pourquoi souhaitiez-vous me rencontrer ?

— Quand j'ai lu votre profil. Il était si différent du mien que j'ai eu

une terrible envie de vous connaître, répond-il en me regardant droit dans les yeux.

Il faut enchaîner au plus vite, et le seul mot qui me vient à l'esprit est :

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, vous donniez l'impression de déborder de vie. Vous êtes sportive, ce que je ne suis pas du tout, mais il n'est jamais trop tard pour commencer. Vous aimez les voyages, je n'ai jamais pris l'avion. La description que vous donniez de vous m'intriguait. Vous avez changé la couleur de vos cheveux, non ?

Il sait plus de choses que je ne le crois sur « moi ». Je dois réagir calmement pour ne pas éveiller ses soupçons.

— Oui, j'en avais un peu assez de ma tête. Un petit coup de pied dans la fourmilière et l'on se sent mieux.

— Je vous admire. Je n'ai pas votre courage.

La serveuse s'approche discrètement de nous :

— Vous désirez une autre boisson ?

— Non, ça va très bien.

— Je ne vais tout de même pas commander pour moi seul !

— OK, alors un thé.

Il lève les yeux vers la serveuse, qui est maintenant postée à notre table.

— Deux thés, s'il vous plaît.

— Très bien, je reviens tout de suite.

— Vous habitez le douaisis ?

— Non, j'habite Lille. Je loue un studio dans le quartier de Wazemmes, c'est très animé le soir. Et vous ?

— J'habite dans un petit village à la périphérie de Douai. Une petite maison avec jardin, j'aime le calme.

— Vous avez raison, ça doit être agréable.

— Après une journée et parfois une nuit à l'hôpital, j'ai besoin d'air…

— Je comprends.

Mais tu es folle, ma fille ! Tu en dis beaucoup trop à cet inconnu qui a des chances assez élevées d'être un psychopathe. Je dois le faire parler et non lui raconter ma vie. Je reprends la parole le plus naturellement possible :

— Avez-vous rencontré beaucoup de personnes par l'intermédiaire du site ?

— Quelques-unes, mais nous n'avons jamais passé le cap du premier rendez-vous. Pour votre part, combien de premières rencontres ?

Que dois-je dire ? J'opte pour une réponse similaire :

— Deux ou trois, mais infructueuses comme vous.

— Je ne dirais pas que ces rencontres étaient inintéressantes, elles

m'ont au moins permis de savoir ce que je ne voulais pas. Et vous correspondez tout à fait à ce que je recherche, murmure-t-il en rapprochant son visage du mien.

Vite, détourner la conversation sur un autre sujet. Mais lequel ?

— Quels sont vos passe-temps préférés ? enchaîné-je, gênée.

— J'aime lire, aller au cinéma, me balader en forêt, et les jeux vidéo restent ma passion. C'est à peu près tout. Et vous ?

— La lecture et le cinéma sont comme pour vous parmi mes activités favorites, j'aime aussi courir, jardiner et voyager lorsque je le peux. Mais pour les jeux vidéo : *mea-culpa*, je n'y connais strictement rien.

— Ça n'a aucune importance pour moi, je dois me libérer de mes vieux démons. Comme dirait ma mère, il faut vivre dans le réel.

Je me trouve maintenant en manque de questions. Il me faut écourter cette entrevue, je sens qu'il va entrer dans les questions plus personnelles et il risque de me démasquer. Comment faire pour me défiler et glaner quelques informations précieuses avant de partir ?

— Je vais devoir m'éclipser car ma mère m'attend pour le dîner. Ce serait sympa de se faire un ciné un soir de la semaine prochaine. Si vous êtes d'accord, bien sûr.

— Oui, ce serait parfait. On se contacte par *mail* ?

— Je suis de garde les prochains jours, si vous pouviez me donner un numéro de téléphone ce serait plus simple pour vous joindre.

— Pas de problème, voici mon numéro : 06 35 47 11 74.

— Attendez, je note… Malheureusement, le mien est HS, je l'ai explosé en courant sur le parking de l'hôpital. Je ne suis donc pas joignable pour l'instant.

— C'est OK pour moi. Au fait, je ne connais pas votre nom.

Ne surtout pas prendre de risque, vite un nom courant dans la région.

— Estelle Lefebvre, et vous ?

— Maxime Dupont.

Encore plus courant que le nom que je lui ai servi. Info ou intox ?

Après m'être équipée pour affronter la pluie, je lui serre la main et décampe le plus lentement possible. Surtout sortir de manière décontractée, il doit se dire que ce premier rendez-vous a été réussi.

Je jette un œil derrière moi, il est toujours assis et ne semble pas pressé de partir.

Zut, il se retourne. Je lui fais un petit signe de la main.

Mon vélo se trouve au coin de la rue. Il me faut vite disparaître afin qu'il ne puisse me suivre.

J'ôte rapidement l'antivol et m'engage dans une petite rue adjacente. J'ai l'avantage de connaître cette ville comme ma poche. La pluie fouette mon visage et je suis déjà trempée.

Sans doute suis-je en train de me faire un film ? Mais ma sœur a disparu. Et ce garçon, si insignifiant soit-il, fait partie des suspects potentiels.

Accélère, tu réfléchiras plus tard. Il faut d'abord penser à ton itinéraire et te fondre dans les rues.

Le beffroi s'élance vers le ciel de plomb et semble couver toute la vieille ville de sa masse rassurante.

J'emprunte une rue à contresens. Pas une voiture. Les hautes maisons bourgeoises s'éclairent sur mon passage.

Personne ne me suit. Je relâche un peu l'allure, mon souffle reprend un rythme normal.

Lorsque je rejoins enfin la maison après avoir emprunté une multitude de chemins détournés, la pluie a cessé.

J'allume et ferme la porte à clé derrière moi. Enfin à l'abri.

La maison s'illumine dans la pénombre. Il me faut attendre que la nuit s'épaississe un peu.

Le sentier est boueux et envahi par les orties, mais je dois rester tapi encore quelques précieuses minutes et choisir le moment propice pour partir en chasse.

Surtout, ne pas laisser de trace. Mathilde doit se volatiliser comme sa sœur.

Le temps s'écoule lentement, je goûte chaque instant puisqu'il me rapproche de ce nouveau projet audacieux certes, mais tellement grisant.

Une lumière s'allume dans la salle de bains, c'est son signal d'appel. Je ne peux qu'y répondre.

Chapitre 4

Antoine

Le téléphone sonne depuis bientôt deux minutes chez la sœur de Mathilde, une sourde angoisse monte en moi. Mathilde m'avait pourtant dit de l'appeler vers 21 heures. Cela fait plus d'une heure que j'essaie de la joindre sans succès.

Pourquoi avoir pris tant de risques ? La police se charge maintenant de l'affaire.

Je récupère sur le message de Mathilde le numéro personnel du capitaine Favart et le compose fébrilement. Ça ne répond pas non plus. Je laisse un message.

Je n'en peux plus d'attendre. D'un clic, je consulte les horaires de train. Plus rien pour ce soir, 6h24 demain matin.

Impossible d'attendre jusqu'à demain.

Un sac à dos, quelques affaires, mes papiers, j'attrape ma veste sur la chaise et mes clés dans le vide-poches. Je rappellerai le capitaine Favart sur la route.

Une pluie torrentielle se déverse sur Bordeaux. Ma vieille Golf démarre comme au premier jour, aucune panne au compteur à ce jour. Je sors rapidement du quartier, essuie-glaces à fond. Personne dans les rues, direction l'autoroute. Il ne faut pas prendre de risques inutiles, je dois arriver entier dans le Nord si je veux être en mesure d'aider Mathilde. Lâcher du lest sur l'accélérateur et respecter la limite de vitesse autorisée.

2 heures du matin, dixième appel, toujours sans réponse.

Les lumières défilent, je ne vois plus la route…

Mes yeux se ferment malgré moi, surtout m'arrêter à la première station-service.

J'ingurgite trois cafés serrés et emporte le quatrième pour la route. Pas le temps de dormir.

4h30, personne sur le périphérique à Paris, excepté quelques travailleurs aux mines fatiguées qui rentrent chez eux ou commencent de bonne heure.

Vie de chien ! Chacun d'entre nous a droit à une vie décente, quel que soit l'emploi qu'il occupe. Mais peut-être que ces conducteurs solitaires pensent la même chose de moi, en voyant ma tête.

Dans deux heures, si tout va bien, je serai arrivé. Tout ça est peut-être idiot.

J'espère, au risque de paraître stupide, que Mathilde m'ouvrira la porte les cheveux emmêlés et les yeux encore embués de sommeil.

Je n'y crois cependant pas trop, sinon que ferais-je à rouler sur cette

autoroute sans fin ?

Péage de Fresnes-les-Montauban, sortie direction Douai.

Mathilde m'a parlé de la maison de sa sœur, je crois que j'arriverai à la repérer.

À gauche avant l'église, je roule lentement dans la rue encore sombre. Toutes les maisons se ressemblent. Mais la sienne est différente, j'en suis sûr !

C'est peut-être ici : un petit portail rouge, des fleurs, le jardin semble bien entretenu, je m'arrête. Sur la boîte aux lettres, un nom : Estelle Drapier. J'y suis.

Je sonne au niveau du portail… rien ne se passe. Après avoir traversé le jardin, je rejoins la porte d'entrée. Le doigt sur la sonnette, je prie pour que Mathilde m'ouvre et que tout se finisse bien.

Je frappe violemment à la porte, rien… pas un mouvement à l'intérieur.

La porte est fermée à clé. Merde, merde, merde !

Énième appel, j'entends le téléphone sonner inlassablement à l'intérieur. Je raccroche et le silence assourdissant revient.

Nouveau coup de fil à Favart, une ou deux sonneries de plus et le téléphone basculera à nouveau sur messagerie.

— Capitaine Favart ?

— C'est moi.

— Je vous dérange peut-être un peu tôt, mais je pense que c'est important. Je suis…

— Antoine Vergnes, n'est-ce pas ?

— Oui…

— Je viens à l'instant d'écouter votre message. Quel imbécile ! Mon portable était tombé sous le siège de ma voiture depuis hier soir, et je viens seulement de m'en apercevoir ! Ne vous inquiétez pas, je dois me rendre chez Mlle Drapier tôt ce matin, je vous donnerai des nouvelles dans moins d'une heure. J'ai votre numéro de portable, je pense sincèrement que tout va bien et…

— Je suis chez elle et personne ne répond, je l'interromps brutalement.

— Attendez-moi et ne touchez à rien ! Je serai là dans moins de dix minutes.

Il raccroche et je me retrouve à nouveau seul. Apparemment, tous les volets sont fermés, je n'ose pas faire le tour de la maison. Ces dix minutes me paraissent des heures.

Je guette chaque véhicule qui passe dans la rue.

Enfin, une voiture se gare devant la mienne. Un homme très grand et jeune en descend.

Il se précipite vers moi et se présente :

— Nathan Favart. Toujours rien ?

— Non, la porte est fermée, aucune lumière à l'intérieur.

— Nous allons faire le tour afin de voir s'il y a eu effraction. Faites attention où vous marchez. Il ne faudrait pas effacer des traces de passage.

— Bien sûr, je vous suis.

Tout est fermé à l'arrière de la maison, aucun signe d'intrusion.

— Je vais appeler chez sa mère, au cas où elle aurait finalement choisi de dormir chez elle.

Favart compose le numéro et s'arrête pour s'entretenir brièvement avec Mme Drapier.

En regardant l'expression de son visage, je comprends que Mathilde n'y est pas.

Il raccroche. Lorsqu'il lève enfin les yeux vers moi, une profonde ride d'inquiétude marque son front.

— Nous allons passer chez la mère de Mathilde, elle possède un double des clés et habite à quelques minutes d'ici. Par ailleurs, je vais joindre une de mes équipes pour qu'elle soit sur les lieux à notre retour.

— Oui, il n'y a pas une minute à perdre.

— On prend ma voiture. Montez ! Vous allez me donner plus de détails sur son dernier message.

Je m'exécute et lui donne toutes les informations dont je dispose, c'est-à-dire pas grand-chose.

— Mais pourquoi a-t-il fallu qu'elle prenne le risque de rencontrer ce type ? Il faut que je contacte le café où elle s'est rendue pour savoir si quelqu'un l'a vue et si elle a rencontré ce mec.

— Vous voulez que je m'en charge pendant que vous conduisez ?

— Je veux bien.

J'effectue la recherche sur mon portable. *Le Prévert*, je l'ai. Je compose le numéro alors qu'il se gare devant une maison aux briques rouges. Dans le quartier, toutes les maisons sont identiques mais celle-ci est entretenue avec soin.

Une femme aux traits tirés ouvre la porte. Favart semble la réconforter.

— Allô, café *Le Prévert* ? répond une voix féminine.

— … Oui, bonjour madame, excusez-moi de vous déranger si tôt mais j'ai besoin d'un petit renseignement.

— Que puis-je pour vous ?

— Hier soir, vers 18 heures, une jeune fille brune aux cheveux mi-longs est-elle venue chez vous ?

— Vous savez, il y a beaucoup de passage… Mais oui, une demoiselle d'une vingtaine d'années est bien venue hier en fin d'après-midi, elle a pris un Coca *light* et un thé.

— Était-elle seule ?

— Oui, au début. Puis un jeune monsieur, très aimable lui aussi, est arrivé à sa table. Il était trempé, le pauvre. Ils ont discuté un moment puis elle est partie.

— L'a-t-il suivie ?

— Vous posez beaucoup de questions ! Qui êtes-vous d'abord ?

— Je suis un de ses amis. Nous devions nous voir ce matin et Mathilde m'avait informé de son rendez-vous dans votre café.

— Écoutez, chacun fait ce qui lui plaît, je ne veux pas d'ennuis. Le monsieur est parti peu après la demoiselle.

— Ça ne vous ennuie pas si je passe vous voir dans la matinée ?

— Non pas du tout, mais je crois que je vous ai à peu près tout dit.

Je raccroche rapidement après l'avoir remerciée de son aide.

Le capitaine Favart est revenu s'asseoir à côté de moi, un jeu de clés en main. Je l'informe de ma conversation avec la dame du *Prévert*.

Il démarre en trombe.

De gros cernes semblent maintenant avoir envahi ses traits. Il s'en veut sans doute de ne pas avoir répondu à mon message cette nuit, et peut-être de ne pas avoir pris suffisamment au sérieux les inquiétudes de Mathilde au sujet de sa sœur.

Favart tourne la tête vers moi :

— La mère de Mathilde m'a aussi parlé de l'appel d'une collègue d'Estelle se prénommant Nassima. L'appel du soi-disant petit ami, informant l'hôpital de l'arrêt de travail d'Estelle, provenait d'un téléphone prépayé qui ne remonte à personne. Elle s'est par ailleurs rappelée d'un détail après le départ de Mathilde. Il y a environ cinq à six mois, un infirmier du Samu avait quelque peu harcelé Estelle, un certain Victor, elle ne se souvient plus de son nom de famille. Estelle avait dû lui signifier clairement qu'il ne l'intéressait pas, ce qu'il avait eu du mal à accepter. Apparemment, il a été muté dans un autre hôpital. Mme Drapier a tenté de joindre Mathilde hier soir, à partir de 20h30, pour l'informer de cet appel et ceci jusqu'à 23 heures, sans succès.

Je fixe la route qui défile devant moi, ne trouvant rien à dire. L'angoisse et la fatigue semblent paralyser mon corps. Hors de question de fléchir maintenant, Mathilde est peut-être inconsciente et blessée dans la maison de sa sœur. Elle a besoin de mon aide.

Ma tête manque de heurter le pare-brise tant l'arrêt du capitaine est brutal. Il sort à la va-vite des gants en latex du vide-poches qu'il enfile maladroitement.

Puis, nous nous précipitons vers la porte d'entrée. Il l'ouvre d'une main fébrile.

— Surtout, vous ne touchez à rien ! ordonne-t-il d'un ton ferme.

J'acquiesce d'un signe de tête avant de m'époumoner à crier le prénom de Mathilde en passant d'une pièce à l'autre au pas de course.

Le capitaine fait de même au premier étage.

Il descend lentement l'escalier ; mon regard obscurci par la peur rencontre le sien.

— Elle n'est pas là-haut. Le lit n'est pas défait. Il n'y a quasiment aucune trace de sa présence ici.

— Rien non plus au rez-de-chaussée.

Elle s'est, comme sa sœur, volatilisée. Pas de sac ni de clés, pas de signe d'effraction…

Comment est-ce possible ?

Mathilde n'avait pas de moyen de locomotion, mis à part le vélo rangé dans le garage.

Nous nous trouvons tous deux hébétés dans le hall, ne sachant par où commencer nos recherches, mais paradoxalement conscients de la nécessité d'agir vite et sans aucun droit à l'erreur.

Le bruit de véhicules s'arrêtant devant la maison nous arrache à notre inertie.

L'équipe du capitaine Favart arrive sur les lieux.

Il me laisse pour donner quelques consignes, relevés d'empreintes, vérification des ouvertures sur l'extérieur…

Deux minutes plus tard, il me fait signe de le suivre dans le bureau.

— Nous allons commencer par l'ordinateur. Mathilde a découvert beaucoup de choses sur la messagerie d'Estelle.

— Oui, en effet, elle m'en a parlé. Vous connaissez le mot de passe ? demandé-je.

— Mathilde m'a confié un document sur lequel elle a résumé ses recherches.

Favart fouille dans ses poches et en sort une feuille, pliée en quatre, couverte de l'écriture de Mathilde. Il allume l'unité centrale.

L'écran de veille apparaît.

— Il s'agit de sa sœur ? je demande, hypnotisé par l'image qui vient d'apparaître : le visage souriant de Mathilde à côté de celui d'une autre jeune femme.

— Oui, elles se ressemblent assez peu mais elles ont le même sourire.

— Lorsqu'elle vous a parlé de la disparition de sa sœur, l'avez-vous immédiatement prise au sérieux ?

— J'étais un peu sceptique au début, mais elle m'a très vite convaincu. Rien ne semblait normal dans les agissements de sa sœur.

— Bon Dieu, où est-elle ? Pourquoi la faire disparaître, elle aussi ?

— Elle a peut-être découvert quelque chose, ou c'était trop tentant pour son agresseur, une sorte de nouveau défi personnel.

— Voyons le mot de passe. « Cendrillon », c'est ça ?

— Pourquoi ce mot de passe ?

— Apparemment, Estelle est une inconditionnelle du groupe

Téléphone, comme moi. Sans doute une histoire de génération…

— J'aime aussi beaucoup Téléphone, ajouté-je.

Il clique sur la messagerie, boîte de réception. Le dernier message reçu est celui de Mathieu, l'ancien petit ami de sa sœur, qui ne va apparemment pas tarder à se pointer ici. Puis vient le message de Max fixant le dernier rendez-vous de Mathilde. Il y a aussi de nombreux autres messages dont Mathilde a déjà parlé au capitaine.

— Il faudra remonter très loin dans les *mails*. Notre malade a dû passer beaucoup de temps à préparer son plan. D'autre part, il ne faudra pas négliger la piste récente de notre infirmier.

— Ni le fameux Max. Est-il possible d'avoir des informations sur lui ?

— Ça va être très compliqué.

On frappe à la porte du bureau. Un agent en civil d'une vingtaine d'années portant une veste de cuir marron, cheveux clairs et taches de rousseur sur le nez, entrebâille la porte. Il porte, lui aussi, des gants en latex.

— Oui, entrez.

— Excusez-moi de vous déranger capitaine, dit-il en posant sur moi un regard surpris qu'il s'empresse de dissimuler, mais nous voudrions vous faire part de quelques découvertes.

— Oui, je vous écoute.

— Aucune trace d'effraction, chef. Le type avait les clés ou on l'a invité à entrer.

— Ça ne fait pas de doute.

— La salle de bains a été occupée dans la soirée, la serviette de bain ainsi que le tapis sont encore humides. Et le rideau de douche est arraché au niveau de deux anneaux.

— Regardez s'il y a des traces d'empreintes sur le rideau.

— On s'en occupe tout de suite, capitaine.

Favart sort de sa poche un petit calepin en cuir noir qui s'ouvre vers le haut et me regarde.

— Nous allons lister toutes les personnes qu'il faut voir aujourd'hui, les endroits où je dois me rendre. Voyons, aller à l'hôpital pour interroger la collègue d'Estelle à propos de son dernier coup de fil.

— Il faudra d'abord vérifier qu'elle est bien de service ce matin. Je peux m'en occuper.

— Comment n'ai-je pas vu que mon téléphone était tombé dans la voiture ? J'aurais pu agir dès votre premier coup de fil et tout serait peut-être différent aujourd'hui…

— Ou peut-être pas. Il faudra aussi remonter quelques mois en arrière dans sa boîte de réception pour voir s'il y a des messages de ce fameux Victor, son ancien collègue.

— Il faut aussi éplucher tous les messages de Max et de l'ex-petit

ami d'Estelle, ainsi que tous ses autres contacts potentiels. Mais pourquoi s'en prendre à Mathilde ? s'interroge-t-il, passant nerveusement la main dans ses cheveux. Dire que nous devions nous voir ce matin pour interroger une dame du village qui semblait être, d'après Mathilde, la dernière personne à avoir vu Estelle. Mathilde était persuadée qu'Estelle n'était jamais revenue de son *footing* du jeudi. Nous devions étudier chaque point d'accès du parcours. Mais un certain nombre de faits ne collent pas, ses effets personnels disparaissent comme si elle était partie en voyage, la voisine dit l'avoir vue partir en voiture le vendredi soir… Je suis intimement persuadé que si on trouve Estelle, on retrouve Mathilde et inversement.

— Et si c'était son agresseur qui était venu chez Estelle pour prendre ses effets personnels et ainsi faire croire à un départ en vacances *incognito* ? Il a bien pris le risque de téléphoner à l'hôpital pour dire qu'elle était souffrante.

— Comment serait-il entré ? objecte Favart.

— Avec la clé. Lorsque vous allez courir, vous emmenez une clé sur vous. Il n'a eu qu'à la récupérer sur Estelle.

— Ce qui expliquerait le choix peu judicieux des vêtements dans l'armoire de la chambre. Et il serait revenu hier soir avec cette même clé pour enlever Mathilde. C'est pourquoi il n'y a aucune trace d'effraction ni pour Estelle ni pour Mathilde.

— Il était comme chez lui, et c'est sans doute lui qui est reparti vendredi soir au volant de la voiture d'Estelle. Je ne sais pas quels sont ses plans mais il faut le retrouver avant qu'il ne soit trop tard.

— S'il a pris la peine de faire tout ça, c'est qu'il a besoin de temps pour agir.

Un nouveau coup frappé à la porte nous interrompt de nouveau.

Le même agent passe discrètement sa tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Il y a du nouveau, chef. Nous avons trouvé de nombreuses traces sur le rideau de douche, mais apparemment toutes issues de la même personne, qui semble s'y être agrippée de toutes ses forces.

— J'ai un relevé d'empreintes d'Estelle et de Mathilde Drapier au bureau, il faudra les comparer à celles que vous avez trouvées sur le rideau de douche.

— Bien, je m'en occupe tout de suite. Nous avons aussi trouvé autre chose. Lambert a repéré une trace de bottes de jardinage devant la maison, au niveau de la fenêtre se situant à gauche de la porte d'entrée.

— Nous allons voir cela tout de suite.

Favart se précipite vers la porte d'entrée. Je le suis à l'extérieur.

Le lieutenant Lambert, un grand gars baraqué d'une centaine de kilos, l'attend devant la fenêtre. Un périmètre de rubalise entoure déjà

la trace.

Le capitaine se retourne vers moi et son regard glisse vers mes Converses en toile beige. Je ne porte pas de bottes. Puis il se détourne et inspecte la trace de plus près.

— Grands pieds, n'est-ce pas ?

— Oui capitaine, j'ai mesuré du 45 ou du 46, confirme Lambert.

— Cette trace ne peut appartenir ni à Estelle ni à Mathilde. Ce sont des bottes… de jardinage ou de chasse.

— Oui, à coup sûr. Ce coin est très réputé pour la chasse aux faisans, mais la chasse n'ouvre que dans deux jours.

Le capitaine se dirige vers la porte d'entrée et se baisse.

— Regardez ici !

Lambert et moi nous baissons à notre tour.

— Vous voyez, il y a des traces de boue à côté de la porte. Il a ôté ses bottes pour ne pas salir la maison, ou pour ne pas laisser de traces.

Il ouvre la porte en prenant soin de ne pas toucher les traces de boue.

— Aucune trace de terre à l'intérieur, on ne trouvera pas d'empreintes, ce type est méthodique, reprend le capitaine alors qu'il scrute le sol.

— Il a quand même laissé l'empreinte de sa botte, dis-je.

— Oui c'est vrai, il a commis sa première erreur. Maintenant, il faut en trouver d'autres pour avancer. Vous allez m'analyser cette trace et voir s'il n'y en a pas d'autres dans le jardin.

— Pas de problème, répond Lambert.

— Il n'y a pas de doute, quelqu'un est venu rendre visite à votre amie Mathilde hier soir. Et je crois qu'il est entré sans y être invité. Je briffe mon équipe puis on ira faire ce qui était prévu avec Mathilde ce matin.

Il entre donner ses instructions. En l'attendant à l'extérieur, je mesure l'étendue de notre tâche, qui me semble démesurée. Pas l'ombre d'une piste sérieuse et le temps s'écoule irrémédiablement.

Chapitre 5

Mathilde

Le froid me transperce, aucun bruit, la neige enserre tout mon corps, je suffoque. Je vais me noyer ! Dans un ultime effort pour survivre, j'ouvre les yeux.

Noir absolu, une odeur immonde, de moisissure et d'autre chose, me prend à la gorge.

La réalité me revient à la face avec une violence extrême.

Je suis attachée à une sorte d'anneau fixé au mur comme ceux qui servaient à nouer les longes des chevaux ou des ânes au début du siècle.

Prisonnière à mon tour. Estelle est près de moi. J'en ai la certitude, je ressens sa présence.

Je l'appelle d'abord doucement, puis de plus en plus fort. Rien, aucun bruit. Pourtant, je suis sûre qu'elle est ici…

Le *chatterton* qui enserre mes poignets rentre dans ma chair et mon épaule droite me fait atrocement mal.

J'appelle de nouveau. Un bruit imperceptible de frottement assez loin sur ma droite, puis plus rien. Je tends l'oreille, j'écarquille les yeux mais je ne vois qu'une impénétrable obscurité.

— Estelle, tu es là ?

Quelqu'un ou quelque chose bouge, j'en suis sûre, maintenant. Un rat, une souris, non, ma sœur. Elle est là, je le sais.

— Estelle, c'est moi, Mathilde.

Silence.

Nouveau bruissement, une odeur de poussière remuée arrive jusqu'à moi.

— Non, il n'a pas fait ça…

C'est elle, mais sa voix semble si lointaine, si faible.

— Estelle, je suis là ! C'est moi, Mathilde.

— Je voudrais tant que tu n'y sois pas.

— Pourquoi ? Je t'ai retrouvée. Je suis tellement heureuse d'entendre le son de ta voix, de te savoir en vie.

— Oui, mais pour combien de temps… Je l'ai pourtant supplié de ne pas s'en prendre à toi, murmure-t-elle, la voix voilée par l'émotion.

— Maintenant qu'on est ensemble, on va trouver le moyen de nous sortir d'ici.

— C'est impossible, son plan est infaillible.

— Ne dis pas ça !

— Je sais ce que je dis, il me donne juste de quoi survivre pour parvenir à son but ultime.

— Il t'a fait mal ?

— Non, il m'endort régulièrement, me donne un peu d'eau. Je préférerais qu'il m'achève une fois pour toutes.

— Tu sais qui il est ?

— Non, il a le visage masqué par une sorte de collant gris et je ne connais pas sa voix.

Je ferme les yeux, Estelle a raison, nous sommes maintenant deux à être prises au piège. Personne ne nous trouvera ici. Mais pour elle, je me refuse à abdiquer.

— Tu savais qu'il allait m'amener ici ?

— Je croyais qu'il disait cela pour me terroriser un peu plus. J'espérais tellement que tu sois à Bordeaux, intouchable…

— Je suis revenue dès que j'ai vu que tu ne répondais plus ni au téléphone ni à mes *mails*. J'ai essayé de joindre tes collègues, tes amis pour te retrouver. Ce monstre est venu chez toi et a fait en sorte que tout le monde croit que tu étais partie en vacances sans prévenir. Mais je n'y ai pas cru une seconde. Je te connais trop bien.

— Comment a-t-il fait pour s'en prendre à toi ?

— Je crois que je lui ai facilité la tâche. J'avais décidé de m'installer chez toi, afin de simplifier mes recherches. Il n'a eu qu'à ouvrir la porte et entrer.

— Tu l'as vu ?

Je marque une pause pour rassembler de façon précise mes souvenirs sur la soirée d'hier.

— Non, je n'ai rien senti venir. Je prenais ma douche, il y a eu comme un courant d'air. Alors que je tentais d'entrouvrir le rideau, j'ai ressenti un coup violent dans le dos puis plus rien. Et me voilà, je n'ai rien vu, même pas son ombre !

— Il a procédé à peu près de la même manière avec moi.

— J'étais pourtant persuadée qu'il t'avait attaquée pendant ton *footing*.

— Comment le sais-tu ? demande Estelle, interloquée.

— Je te cherche sans relâche depuis deux jours, je n'attends pas bêtement que tu réapparaisses ta valise à la main en disant : « Désolée, je ne pouvais pas vous prévenir… »

— Je courais effectivement sur mon parcours habituel, explique-t-elle, marquant une pause pour reprendre sa respiration. J'ai cru avoir trébuché sur une racine ; au moment où je tentai de me relever, il m'a asséné un violent coup sur la nuque, puis le noir complet. Comme toi, je n'ai rien vu venir.

— Sais-tu ce qu'il attend de nous ?

— Tout ce que j'ai compris c'est qu'il me prépare pour une chasse un peu spéciale, il me fait maigrir pour être au mieux de ma forme et m'a dit que je serais bientôt prête…

— Il veut te chasser comme du gibier ? Oh, non, c'est pas vrai ! La chasse ouvre dans deux jours, je crois…

— C'est un monstre, il m'a fait comprendre qu'il n'en était pas à sa première victime.

Je reste sans voix, accablée par ce qu'elle vient de m'apprendre.

— Je serai une proie facile, je n'ai plus aucune force.

— Non, ne dis pas ça !

— Malheureusement c'est…

Elle s'interrompt, un petit grincement me parvient de la gauche, à une dizaine de mètres.

Malgré l'obscurité, j'ai la désagréable impression d'être épiée. Je voudrais disparaître.

Tout mon corps se hérisse, je suis terrorisée. Même si Estelle ne fait plus aucun bruit, je ressens sa peur à travers la mienne.

Fermer les yeux, feindre de dormir pour que ce monstre ne puisse pas nous atteindre.

Les minutes s'écoulent lentement, telles des heures.

Dire que je n'ai laissé aucune trace, le capitaine Favart devait passer me chercher ce matin. Personne ne répondra aux coups de sonnette. S'en inquiétera-t-il ? Et même s'il trouve bizarre que je sois absente alors que nous avions rendez-vous, il ne trouvera rien qui puisse le conduire jusqu'ici puisque je ne sais moi-même rien de notre geôlier.

Il faut que je taise ces affreuses pensées, Estelle ne le supportera pas, elle est déjà si faible, résignée au pire.

Ne pas me montrer trop tôt. Elles se sont tues lorsque j'ai ouvert l'œilleton afin de mieux les entendre, il m'avait pourtant semblé ne faire aucun bruit. Elles sont aux aguets, petites créatures terrorisées, mon plaisir n'en est que plus grand. J'ai tellement envie de ressentir leur frayeur de plus près !

Non ! Je dois attendre encore un peu. Ont-elles la même manière de courir ? Je connais bien la première mais pas suffisamment la seconde pour en juger. Je pourrai bientôt mesurer leurs performances, il ne fait aucun doute pour moi que ni l'une ni l'autre ne me décevra…

Après des heures, ou peut-être n'étaient-ce que des minutes, je perçois un nouveau grincement identique au premier, puis le calme absolu.

Quelques instants plus tard, Estelle rompt le silence :

— Il est parti.

— Comment le sais-tu ?

— Il se comporte toujours de la même manière : il commence par ouvrir cette trappe dans la porte et il m'écoute de longues minutes, parfois il entre et s'approche. Il semble avoir résisté cette fois-ci, mais il le fera bientôt. Lorsqu'il entrera en communication avec nous, ce

sera pour notre dernière ligne droite.

Comment lui redonner l'espoir, si infime soit-il, d'une issue positive au calvaire intolérable qu'elle vit depuis déjà trop longtemps ?

Ma qualité principale est la franchise, je ne sais absolument pas mentir. Il me faut tout au moins réussir à taire mes craintes.

— Il ne nous aura pas, Estelle ! Il ne sait pas qu'à deux, nous sommes très fortes. C'est sa première erreur. Nous avons toujours su surmonter les pires difficultés ensemble.

— C'est un malade Mathilde, un putain de psychopathe ! Il nous a prises au piège et il le sait.

— Nous pouvons peut-être déjouer ses plans.

— Je n'en ai malheureusement plus la force, tu devras te battre sans moi, cette fois.

Meurtrie, affamée, droguée, avilie par les jours passés au fond ce trou fétide, ma sœur n'est plus qu'une créature attendant la mort des mains de son bourreau.

Je dois tenter de rallumer chez elle ne serait-ce qu'une petite étincelle de vie en espérant que le feu s'embrase et que son envie de vivre redevienne la plus forte, comme avant.

Trouver les bons mots. Je ne peux entrevoir l'état dans lequel se trouve Estelle, je n'ai que ses mots et ses silences comme points de repère.

Je la connais pourtant tellement bien que je peux deviner ses pensées rien qu'en observant l'inclinaison que prennent ses sourcils ou les commissures de ses lèvres. J'adore jouer avec elle au jeu de « Qui pense quoi ? », je gagne huit fois sur dix. Estelle ne peut cacher ses sentiments. Petits copains, mauvaises notes, frustrations, peines… Je devine presque tout.

Cette fois, une chape noire nous sépare, mais nous pouvons encore parler. C'est notre seule chance de salut.

— Nous ne sommes pas seules, Estelle, un capitaine mène l'enquête depuis ta disparition, je l'ai aidé comme je pouvais. Nous avions des pistes. Je suis sûre qu'elles vont aboutir et qu'il va nous retrouver.

— Tu lui as laissé l'adresse et le numéro de téléphone de ce cinglé ? ironise-t-elle. Et il va arriver sur son beau cheval blanc ? Nous ne sommes pas dans un conte de fées, Mat. Il est trop tard.

— Je l'imagine pourtant très bien en collants et tunique chatoyante.

Elle laisse échapper un petit filet de son rire cristallin. Première victoire, j'ai réussi à la faire sourire.

— Je me suis connectée sur ta boîte *mail*, j'ai même rencontré, hier soir, le fameux Max que tu fuyais comme la peste.

— Et maintenant, te voilà prisonnière de ce fou furieux, beau travail ! Mais au fait, comment as-tu réussi à entrer dans ma messagerie ?

— Je suis ta petite sœur, ne l'oublie pas. Et je te connais peut-être plus que tu ne le crois. Après quelques essais infructueux, j'ai fini par trouver ton mot de passe. J'ai transmis toutes ces données au capitaine Favart, il va nous retrouver.

— Tu penses que c'est Max qui nous séquestre ? Je n'ai jamais voulu rencontrer ce type, je l'avais classé dans la catégorie « trop bizarre ».

— Je ne sais pas, il ne paraissait pas spécialement tordu. Il m'a plutôt semblé être une personne ayant beaucoup de mal à tisser des liens sociaux avec les autres, par timidité mais aussi par manque d'opportunités.

— C'est quand même une sacrée coïncidence, tu le rencontres et tu me rejoins le lendemain. Décris-le-moi.

— Assez grand, plus de 1,80 m, mince, un début de calvitie, les cheveux bruns et les yeux marron.

— Ça pourrait correspondre, tout au moins pour la corpulence et la taille. Pour le reste, je n'ai jamais vu son visage. Et sa voix ?

— Il a une voix posée, assez grave.

— Oui… mais une voix peut se modifier. Mon type a une voix de malade. C'est peut-être notre homme.

Estelle a sans doute raison. Pourtant, je n'ai à aucun moment réussi à percer ce Max à jour lors de notre discussion au Prévert. Il m'a paru assez franc et honnête.

Les chances de nous retrouver semblent s'amenuiser telle une peau de chagrin.

Je ferme les yeux, il me faut tout mettre en œuvre pour nous sortir de là.

*

Antoine

Le capitaine Favart sort en enfilant sa veste, il a donné des instructions à son équipe, il fallait agir au plus vite. Nos regards se croisent, je pense qu'il décèle dans le mien toute l'angoisse que je tais. Quant à moi, je ne vois dans le sien qu'urgence et détermination. Il ne lâchera rien, ce qui me redonne un peu d'espoir. Je ne serai pas seul.

— Je vais faire le parcours qu'empruntait Estelle lors de ses *footings*. Il faut que je me rende en voiture jusqu'au sentier qui démarre à l'extrémité nord du village. Peut-être trouverai-je quelques indices ?

— Puis-je vous accompagner ?

Il me fixe d'un œil impénétrable.

— OK, mais faites-vous discret.

Alors que nous venons de refermer le portail derrière nous, une Renault Kangoo vient se garer juste derrière le véhicule de Nathan Favart. Un homme grand, d'une trentaine d'années, en descend. Il se

dirige vers le portail et sonne.

Favart referme la portière qu'il vient juste d'entrouvrir et se dirige vers celui que je crois être un de ses collègues. Je le suis à distance.

Le jeune homme se retourne vers lui, surpris.

À son regard, je comprends qu'il n'est pas de la police.

— Bonjour, pourriez-vous m'indiquer ce que vous venez faire chez Mlle Drapier ?

— C'est plutôt à vous de me dire ce vous faites chez ma petite amie, lance-t-il, agressif.

— Vous êtes Mathieu Darras, n'est-ce pas ? demande calmement Favart.

— Oui c'est bien ça, nous nous connaissons ?

— Non, je ne crois pas. Capitaine Favart, commissariat de police de Douai.

— Que faites-vous ici ?

— Nous enquêtons sur la disparition de votre ex-petite amie, Estelle Drapier.

— Elle a vraiment disparu ! Mathilde m'a demandé de passer ce matin à ce propos. On va l'appeler, elle vous le confirmera.

Il se remet à sonner frénétiquement. La tension est palpable dans tout son corps.

Favart lui signifie qu'elle non plus n'est pas là.

— Mais pourquoi, elle m'avait donné rendez-vous ce matin !

Le capitaine se tourne vers moi.

— Je vous présente Antoine Vergnes, un ami de Mathilde. Mathilde n'est pas ici parce qu'elle a aussi disparu cette nuit.

La sueur perle à présent au front de l'ex d'Estelle. Il est difficile de savoir si cette manifestation physiologique anormale provient de son inquiétude pour ses amies ou de la peur que le capitaine Favart lui inspire.

Le regard de Mathieu se perd quelque part derrière nous, absent tout à coup, puis il revient à la vie. Il me fixe soudain, impénétrable.

— Mais c'est impossible, j'ai eu un message de Mathilde hier après-midi. Elles ne peuvent avoir disparu toutes les deux, il doit y avoir une explication logique à tout ça.

— Pour l'instant, nous n'avons rien trouvé qui soit « logique » mais nous cherchons, soyez-en sûr, monsieur Darras. J'aurai d'ailleurs quelques questions à vous poser pour éclaircir certains points de mon enquête.

— Je suis un peu pressé. Je dois être sur un chantier dans une demi-heure. Mais je suis à votre entière disposition, il faut les retrouver au plus vite. Je vais vous laisser ma carte, n'hésitez pas à me contacter.

Il sort une carte de sa poche intérieure de veste et la tend à Favart, puis fait mine de se diriger vers son véhicule en nous saluant au

préalable.

— Juste une petite minute, si vous le voulez bien ! Quand avez-vous vu ou joint pour la dernière fois Estelle ?

— Je ne sais plus très bien… mardi ou mercredi dernier, je crois.

— Vous l'avez contactée de quelle manière ?

— Par *mail*, je pense. Je devais reprendre des effets personnels chez moi samedi dernier. C'était ce que nous avions convenu ensemble. Lorsque je suis passé samedi matin, il n'y avait personne. J'ai d'abord pensé qu'Estelle s'était absentée pour quelques minutes. Je l'ai appelée à diverses reprises au téléphone dans la journée de samedi, toujours sans réponse. J'ai même appelé chez sa mère au cas où elle serait passée chez elle. Ensuite, je me suis dit qu'elle était partie en *week-end* avec un nouveau mec.

Il pivote brusquement vers moi et me détaille à nouveau avec insistance.

— Et qui est ce type ? Mathilde ne m'a jamais parlé d'un quelconque Antoine et je la connais très bien !

Favart se tourne lui aussi vers moi, il attend une réponse de ma part.

— Nous nous connaissons depuis seulement quelques semaines, je pense que vous n'êtes plus en contact avec Mathilde depuis quelques mois. Elle m'a parlé de votre rupture avec sa sœur. J'étudie à Bordeaux comme elle, je pense que vous êtes suffisamment informé, maintenant.

— Que faites-vous ici alors que vous la connaissez depuis si peu de temps ?

— Je suis venu pour l'aider et parce que je m'inquiétais pour elle.

S'interposant entre Darras et moi, Favart met fin à l'interrogatoire.

— Revenons à votre emploi du temps, monsieur Darras. Où étiez-vous jeudi 13 septembre, en fin d'après-midi ?

— Je suis allé contrôler l'avancement d'un chantier à Hénin-Beaumont, puis je suis rentré chez moi vers 18 heures.

— Vous n'êtes pas ressorti ?

— Non.

Le capitaine prend quelques notes dans un calepin qu'il a sorti discrètement de sa veste. Il relève ensuite la tête vers son interlocuteur, qui dissimule avec beaucoup de mal son impatience.

— Je vous convoquerai pour un entretien plus poussé au commissariat.

— Pas de problème, je suis à votre entière disposition.

Darras nous salue d'un bref signe de tête et s'éloigne, le regard rivé au sol. Il démarre et quitte les lieux sur les chapeaux de roues.

Alors que je regarde encore le véhicule s'éloigner à vive allure, Favart se dirige déjà vers sa voiture et m'ouvre la portière de

l'intérieur.

— Ce garçon n'est pas net, il me paraît extrêmement nerveux pour quelqu'un qui n'a rien à se reprocher.

— Il est peut-être juste très inquiet pour Estelle et Mathilde. Ou encore, il n'est pas très à l'aise avec les forces de police.

— Dans ce cas, il n'est pas non plus très zen avec les étudiants de Sciences Po, riposte-t-il, amusé.

— C'est un jaloux maladif qui n'arrive pas à accepter d'avoir été éconduit par sa petite amie.

— Hypothèse intéressante, il faudra tout de même que je le cuisine un peu, et rapidement. Il ne nous faut rien négliger, nous n'en avons ni le droit ni le temps.

Nous sommes déjà arrivés à la sortie du village, Favart s'engage dans un chemin de terre sur notre gauche, puis il se gare. Une rambarde de bois bloque l'accès du sentier aux véhicules.

— Nous allons continuer à pied, je vais essayer de me rappeler l'itinéraire de course à pied que m'avait brièvement décrit votre amie.

— Je ne pourrai pas vous aider sur ce point, je ne connais absolument pas la région.

Nous nous engageons dans un sentier plat qui longe la route sur un bon kilomètre, une longue ligne droite bordée de champs à perte de vue. Sur la droite se dressent des montagnes insolites, deux terrils aux formes coniques, traces de l'exploitation minière dans la région. La lecture de *Germinal* a marqué mon adolescence, plaçant Zola au panthéon des écrivains.

Au bout du chemin, nous pouvons bifurquer à droite et rejoindre la route ou partir vers la gauche où une petite montée nous amène vers un sous-bois.

Favart choisit de tourner à gauche, direction que j'aurais également sélectionnée, mais uniquement par conviction politique.

Il me fait remarquer que le chemin qui ramène vers la route n'est pas, comme celui où nous nous sommes garés, fermé à la circulation des véhicules. C'est sans doute un point d'accès aux champs pour les tracteurs.

Favart me questionne de nouveau sur mes relations avec Mathilde.

Mon comportement doit paraître bien incongru, j'en suis conscient.

— La colocataire de Mathilde, Camille, est une amie de mon meilleur copain à Sciences Po, nous nous sommes rencontrés et nous avons sympathisé. Vous devez penser que c'est un peu court pour faire plus de huit cents kilomètres en pleine nuit, n'est-ce pas ?

— Non, pas vraiment, je pense que vous avez eu raison de faire le voyage. Pour moi, il ne fait aucun doute que Mathilde est en danger.

— Je pense la même chose que vous. Elle a choisi de m'informer de ses recherches parce qu'elle me faisait confiance. C'était aussi peut-être un appel à l'aide de sa part. Je tiens à elle et je veux la retrouver avant qu'il ne soit trop tard.

Le capitaine Favart lève vers moi son visage soucieux. Il doit avoir

huit ou dix ans de plus que moi et quelques centimètres de plus. Il m'inspire, j'en suis sûr, la même confiance qu'à Mathilde. Je suis persuadé qu'une relation amicale peut s'établir entre nous, ce qui n'est pas évident vu mon passé de manifestant fondamentalement anti-flics.

Le sentier est devenu assez gras en haut de la montée, deux ornières se sont creusées sur le côté. Le capitaine pointe un doigt sur l'une d'elles.

— Regardez ici, on remarque une large trace de pneus.

— Un tracteur, sans doute ?

— Non, dit-il en pointant cette fois le doigt vers l'ornière centrale, ça c'est une trace de pneu de tracteur, elle est beaucoup large que la première. Je vois plutôt ici une trace de 4×4. Je vais demander qu'on fasse un relevé d'empreintes. Cela nous permettra peut-être d'identifier le modèle, voire l'année du véhicule.

— Votre adjoint a signalé tout à l'heure que ce village est un territoire de chasse important. Il n'est donc pas surprenant que des véhicules de ce type s'y déplacent.

— Oui c'est sûr, mais la chasse n'ouvre que samedi ; cependant certains agriculteurs possèdent aussi ce type de véhicules. Autre point à vérifier.

Nous sommes arrivés dans le sous-bois, le sol y est plus sec. Aucune trace de passage n'est visible à cet endroit.

En m'attardant plus précisément sur les alentours, je m'aperçois que le bois est essentiellement formé de bouleaux et de buissons de ronciers. Le sentier se rétrécit un peu et s'incline vers la gauche. L'arrière d'un manoir en briques rouges se profile à environ cent mètres à travers les arbres, un autre chemin doit permettre d'y accéder.

Je montre l'édifice à Favart.

— On va voir de ce côté ?

— On va essayer, mais il y a énormément de ronces.

Je trouve un petit passage sur la droite, Favart m'y suit. Quelques minutes plus tard, nous contournons le bâtiment. Un pan de mur est sur le point de s'effondrer, un grillage sans doute installé par les employés municipaux empêche de s'en approcher, le toit est en partie détruit et tous les autres accès sont condamnés ou envahis par les ronces. Aucune trace de présence récente n'est décelable. Quant au chemin d'accès au manoir, les herbes hautes qui le recouvrent excluent tout passage récent de véhicule.

En rebroussant chemin pour retrouver le sentier que nous avons laissé derrière nous, le lacet de mes Converses s'accroche dans les broussailles. Je m'abaisse pour libérer mon pied entravé et tire vigoureusement.

— Capitaine, venez voir ici, il y a quelque chose de bizarre !

Favart est à côté de moi en deux enjambées. Je lui montre le fil accroché à mon lacet.

Il s'abaisse et l'inspecte de plus près.

— C'est du gros fil de pêche.

— Il n'y a pas de cours d'eau dans les environs ?

— Non, je ne pense pas.

— Alors qu'est-ce que ça fait en plein bois ?

— Certains déchets se retrouvent parfois très loin de l'endroit où l'on est censé les trouver. Une mouette pourrait transporter sans le vouloir ce type de fil. Mais vérifions tout de même quelque chose…

S'accroupissant au bord du chemin, il ne tarde pas à en repérer un autre morceau et remonte lentement le long du fil. Il est attaché à un jeune bouleau, à environ vingt centimètres du sol.

Je me dirige instinctivement de l'autre côté du sentier et trouve rapidement ce que je cherche.

— Il y a un bout de fil identique attaché ici de la même manière et à peu près à la même hauteur.

— Je crois que nous avons trouvé quelque chose. Si Estelle n'est jamais rentrée de son *footing*, ce que pensait Mathilde, c'est peut-être ici qu'on lui a tendu un piège. Un fil de pêche est quasiment invisible et peut représenter une arme très efficace pour faire tomber quelqu'un qui court, par exemple.

Le terrain est pierreux et en dévers, c'est le lieu idéal pour faire trébucher un coureur. De plus, il est facile de se mettre à couvert dans ce sous-bois isolé du village et de la route.

Je suis persuadé qu'il s'est attaqué à Estelle ici même. Un frisson d'effroi court le long de ma colonne vertébrale.

— Les traces du 4×4 ne se trouvent qu'à une centaine de mètres. Il a pu agir *incognito* si ces deux éléments sont liés.

— C'est pour l'instant un peu mince comme preuve d'agression mais ça me paraît possible. Je vais appeler mon équipe sur les lieux.

Il sort son téléphone portable et contacte Lambert en lui recommandant de laisser son véhicule à l'entrée du sentier pour n'effacer aucune trace.

Nous poursuivons notre chemin sur environ deux cents mètres. Le sentier redescend maintenant complètement à découvert vers le village que l'on aperçoit nettement en contrebas. La possibilité d'agresser quelqu'un en plein jour sans être vu devient beaucoup plus faible. Nous faisons demi-tour.

En retournant dans le sous-bois, Favart reprend la parole :

— Vous ne connaissez personne dans la région ?

— Non, pourquoi ?

— Que comptez-vous faire ce soir ?

— Je trouverai un hôtel, j'ai vu qu'il y en avait quelques-uns dans le

coin.

Favart fait quelques pas, l'air préoccupé, et finit par reprendre la parole :

— Je vous invite chez moi, ça reste entre nous. J'ai un *boxer* qui bave beaucoup, si ça ne vous gêne pas trop ?

— Vous êtes sûr ? Je ne voudrais pas vous causer de problème.

— Oui, sûr.

— Alors merci, j'accepte. J'adore les animaux. Nous avons aussi un chien à la maison, dis-je intrigué et reconnaissant à la fois.

La proposition du capitaine Favart me surprend un peu. Il ne doit pas être dans les habitudes d'un flic de faire une telle proposition.

En sortant du sous-bois, nous apercevons le lieutenant Lambert qui monte la côte avec son collègue aux taches de rousseur. Lorsque nous les rejoignons, Lambert nous salue d'un signe de tête. Il a le souffle court, la vingtaine de kilos en trop et la montée ont eu raison de lui. Il respire longuement avant de s'adresser à nous.

— Il va vraiment falloir que je me remette au sport et que j'arrête la bière. Du nouveau par ici, chef ?

— Je voudrais que vous me releviez des empreintes de pneus, sans doute un 4×4.

Nous remontons la côte sur une vingtaine de mètres, Favart indique la zone sur laquelle ils vont travailler.

— C'est comme si c'était fait, mon capitaine. Autre chose ?

— Un prélèvement de fil, un peu plus haut dans le sous-bois.

— Tu t'en occupes ? dit Lambert en se tournant vers son coéquipier.

Lambert ouvre une grosse mallette, en sort des gants, une pince et un sac plastique qu'il tend au jeune homme.

Je reste avec Lambert tandis que Favart remonte en direction du sous-bois avec son collègue.

Accroupi près de la trace de pneus, il commence par prendre de nombreuses photos sous différents angles, puis il passe au relevé d'empreintes. Je m'écarte un peu, de manière à ne pas le gêner dans son travail minutieux.

Mathilde me manque, notre histoire n'a pas vraiment eu le temps de commencer, pourtant j'ai l'impression qu'une partie de moi-même est figée, comme une gelure qui ne se réchauffe pas. Si on ne la retrouve pas, jamais je ne m'en remettrai.

Notre journée au Pilat a été exceptionnelle. Les autres filles ne m'ont jamais fait cet effet. En l'écoutant parler, en la regardant sourire, j'étais déjà convaincu qu'elle était la seule personne avec laquelle j'avais envie de tout partager. Ses yeux verts si lumineux, son timbre de voix doux et grave à la fois me bouleversent ; ses centres d'intérêt et ses préoccupations sont devenus miens…

Lambert me tire de mes pensées.

— Il semble bien que ce soit des traces de 4×4, plutôt un petit modèle d'après la largeur. Je pense que nous trouverons assez rapidement la marque des pneumatiques et pourquoi pas le modèle, ce qui pourrait être très intéressant…

Je me rapproche de lui afin de mieux voir les traces.

— Vous pouvez obtenir autant de renseignements à partir de simples traces boueuses ?

— Eh oui, c'est mon job et j'adore ça. Je pense que Julien est bien parti, lui aussi.

— Julien ?

— Oui, mon mousse, Julien Hornez. Je crois qu'il a la flamme lui aussi, enfin la passion du métier, si vous préférez.

— Vous exercez une profession captivante.

— Toutes nos enquêtes ne le sont pas.

— J'espère que vous allez vite découvrir quelque chose de décisif, dis-je en me relevant.

Favart réapparaît seul, quelques instants plus tard. Il descend la côte à grandes enjambées.

Lambert lui fait part de l'avancée de ses recherches.

— Je vous laisse terminer ici, les gars. Monsieur Vergnes et moi allons poursuivre les recherches au village. Nous nous retrouverons plus tard au domicile d'Estelle Drapier pour faire un bilan.

— Pas de problème, on s'occupe de tout capitaine.

En descendant les cent derniers mètres de la montée, je tente d'accorder mon pas sur celui de Nathan Favart. Il semble préoccupé, je n'ose l'interrompre dans ses réflexions.

Son regard quitte soudain les ornières du chemin pour se fixer sur l'horizon, un tracteur remonte lentement le chemin dans notre direction.

Son pas s'accélère encore.

Le tracteur quitte le sentier pour s'engager sur la gauche dans le champ qui le borde.

Le capitaine fait de grands signes en direction du chauffeur, qui le remarque enfin et s'arrête.

En approchant de lui, nos semelles s'enfoncent irrémédiablement dans les mottes de terre fraîchement labourées.

Il lâche dans notre direction :

— Un problème, vous êtes en panne ?

— Non, pas vraiment.

Favart sort sa carte de police. L'agriculteur, méfiant, recule d'un pas. A-t-il enfreint une règle quelconque ? Il vaut mieux être prudent, et le repli est la première des stratégies.

— Excusez-moi de vous déranger dans votre travail mais j'enquête sur la disparition d'une jeune femme du village.

La curiosité soudain en éveil et le soulagement de ne pas être responsable de quelque infraction amènent le vieil homme à faire deux pas dans notre direction.

— J'ai bien peur de ne pas vous être d'une grande aide.

— Connaissez-vous Estelle Drapier ?

— Non, j'crains qu'non. J'habite le village d'Quiéry, juste à côté. J'connais quelques personnes au village, mais c'sont des agriculteurs, comme moi.

— Cette jeune femme court plusieurs fois par semaine et elle emprunte souvent ce parcours à travers champs. Vous l'avez peut-être déjà vue ?

— Il y a quelques coureurs et des cyclistes qui passent régulièrement par ici. Oui, je vois de temps en temps une petite demoiselle. Elle court le soir.

Nathan Favart sort de sa poche intérieure une photo qu'il montre au vieil homme.

— Oui, c'est bien ça, c'est elle, dit-il en hochant la tête.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— Vous savez, j'fais pas trop attention aux gens qui s'baladent. J'ai du travail, moi.

— C'est très important, la vie de deux jeunes femmes en dépend, l'interromps-je.

— Attendez, j'crois que c'était mercredi dernier ou ben jeudi, je l'ai croisée à l'intersection, là-bas. J'me dirigeai vers mon champ de maïs, précise-t-il en montrant du doigt le carrefour où nous avons tourné à gauche pour monter vers le sous-bois.

— Elle était seule ? demande Favart.

— Oui, et elle est partie vers l'vieux manoir.

Nathan Favart me jette un bref regard. Nous avons enfin quelque chose de concret, et cette information concorde avec les recherches de Mathilde. Elle était sur la bonne voie. Peut-être est-elle allée trop loin ?

Favart se tourne de nouveau vers l'agriculteur :

— Avez-vous aperçu un véhicule garé par ici ce jour-là ?

— Oh là, vous me posez une colle. Mon cerveau n'est plus d'première jeunesse.

Le nez et les joues couperosés de notre interlocuteur attestent d'une dure vie de labeur au grand air. Les cheveux clairsemés qu'il cachait en arrivant sous une casquette râpée et poisseuse sont d'un blanc immaculé. Le vieil homme doit avoir dépassé l'âge de la retraite depuis bien longtemps. Il continue pourtant, la terre est sans doute toute sa vie.

— Essayez de repenser à jeudi dernier, reprend Favart, vous avez peut-être suivi du regard Estelle Drapier lorsqu'elle se dirigeait vers le

sous-bois ? Y avait-il une voiture garée par là ?

— Pt'êt'ben, il y a de temps en temps des gens qui se retrouvent ici, mais souvent avec deux voitures, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je vois, mais revenons à jeudi, réfléchissez-y.

— Je crois qu'il y en avait une en haut de la montée.

— De quel genre ? demandé-je.

— Oh là, vous m'en demandez beaucoup, jeune homme ! dit-il en se grattant le crâne avant d'y repositionner sa casquette, un 4×4, je pense ben.

— Vous sauriez identifier le modèle et la couleur ? enchaîne Favart.

— J'suis pas un expert en marques de voiture, j'ai juste un p'tit Express, et ma vue a ben baissé depuis quelque temps. C'était un t'chiot modèle, ça c'est sûr, et une couleur foncée mais l'quelle ?

— Si je vous amène des photos de 4×4, vous sauriez identifier la marque de la voiture ?

— Pt'êt'ben que oui.

— Pourriez-vous nous laisser vos coordonnées ? demande Favart. Nous passerons vous voir dès que possible.

— Pas de problème. Alphonse Potevin, ferme des Bouleaux à Quiéry, mon numéro de téléphone est le 03 27 85 28 45. J'vis chez mon fils avec sa petite famille depuis que j'sus veuf.

Le capitaine a sorti son calepin et note consciencieusement toutes les informations transmises par l'agriculteur à la manière d'un Columbo nouvelle mouture, le regard divergeant qui vous sonde jusqu'à la moelle en moins.

Mes heures perdues le soir devant la télévision me rattrapent, Nathan Favart ne ressemble en rien au héros de ce vieux feuilleton télévisé, et il n'a pas encore parlé de sa femme…

En a-t-il une ?

Favart referme son carnet et remercie M. Potevin pour son aide. En prenant congé, il lui confirme son passage dans les prochains jours.

— À vot' disposition, capitaine, j'vous ferai goûter une p'tite prunelle maison.

L'agriculteur nous salue de la main et réintègre son tracteur d'un pas alerte, compte tenu de son âge.

À grandes enjambées, nous regagnons le chemin où se trouve le véhicule du capitaine Favart.

De retour au village, nous arrivons dans la petite rue dont m'avait parlé Mathilde. J'identifie la maison sans aucun problème, il n'y en a aucune autre qui lui ressemble. Elle croule sous une multitude de fleurs aux couleurs éclatantes. Tout ceci doit nécessiter une attention de chaque instant.

Je montre du doigt le portail au capitaine Favart.

— C'est ici, j'en suis sûr !

Favart doit se garer plus loin, là où la route s'élargit un peu.

Nous remontons silencieusement les quelques mètres nous séparant du jardin.

Curieusement, il n'y a personne à l'extérieur. Une petite cloche pend à côté du portail, je la secoue brièvement.

Aussitôt, une silhouette sort comme par magie du mur sur la gauche. En étudiant un peu mieux les lieux, j'aperçois la porte d'une remise dissimulée derrière les rosiers grimpants et les roses trémières.

La vieille dame à chapeau de paille avance vers nous d'un pas hésitant, le dos courbé. Son grand tablier d'un vert passé cache un petit corps fragile, mais l'œil pétille de curiosité. Une rencontre insolite et inattendue… Je me lance.

— Bonjour madame, pourriez-vous nous accorder quelques instants ?

— Si c'est pour me vendre quelque chose, vous pouvez faire demi-tour, je n'ai besoin de rien !

— Non pas du tout, nous sommes des amis de Mathilde Drapier, je crois que vous lui avez parlé hier…

— Oui, en effet, et vous êtes ?

— Antoine Vergnes, et voici le capitaine Favart qui enquête sur la disparition de la sœur de Mathilde.

Elle nous scrute de ses petits yeux inquisiteurs et décide que nous sommes sincères.

— Mais où est Mathilde ? C'est une bien gentille personne.

Nous échangeons un regard inquiet, il ne faut pas l'affoler.

— Elle n'est pas là pour le moment, mais elle devrait revenir dans le courant de la journée.

— Que voulez-vous savoir ?

— Apparemment, enchaîne Favart, vous avez vu la sœur de Mathilde juste avant sa disparition ?

— Oui, en effet, une bien gentille personne, elle aussi. Nous discutons de temps en temps, elle aime beaucoup les fleurs, alors je lui donne de petits conseils pour entretenir ses parterres. C'est toujours un plaisir de la voir, je ne vois pas beaucoup de monde, vous savez. Les gens sont toujours pressés, ils ont trop de travail pour s'intéresser à une vieille femme comme moi, mais j'ai mes fleurs…

— Mathilde m'a dit que vous avez vu Estelle jeudi dernier pour la dernière fois.

— Oui, c'est bien ça.

— Vous avez discuté ? demande Favart.

— Non, elle m'a juste dit bonjour, puis elle a poursuivi son chemin, elle court beaucoup vous savez, c'est une athlète. Moi aussi dans mon jeune temps j'aimais le sport, mais j'ai dû arrêter après le certificat d'études, j'ai même appris à nager toute seule à la rivière, mes parents

ne l'ont jamais su sinon ils m'auraient traitée de dévergondée.

— Oui, c'était une autre époque, reprend le capitaine. Avez-vous vu repasser Estelle à la fin de son *footing* ?

— Non, je l'ai d'ailleurs attendue car je lui avais préparé des boutures de géraniums pour ses balconnières. Vous le direz à Mathilde, je n'y avais pas repensé en discutant avec elle hier.

— Donc, personne au retour ?

— Non, pourtant je suis restée très tard dans le jardin, je rentre quelquefois dans la remise pour prendre un outil mais je n'y reste jamais longtemps et je l'aurais entendue, son petit galop sur le pavé, je le reconnais entre mille. Elle s'arrête toujours à la fin de sa course, avant de rentrer chez elle, mais pas plus de quelques minutes sinon elle se refroidit.

— Mathilde courait aussi hier, lorsqu'elle s'est arrêtée chez vous ?

— Oui, elles ont la même allure toutes les deux, des gazelles. Je les avais déjà vues courir ensemble, je crois que c'était cet été.

— Avez-vous déjà vu Estelle courir avec une autre personne que sa sœur ?

La vieille dame se tourne vers moi, comme surprise par ma présence. Elle m'étudie de son regard perçant et répond :

— Non jamais, elle est plutôt solitaire.

— Nous vous remercions pour votre aide. Nous repasserons peut-être plus tard, termine Favart.

Après avoir serré la frêle main de la vieille dame, nous prenons congé et retournons à la voiture.

Estelle a disparu quelque part sur le parcours qu'elle avait l'habitude d'emprunter, sans doute dans le sous-bois. Son agresseur avait longuement mûri son plan, j'en suis sûr. Il a pris le temps de l'observer et n'a rien laissé au hasard.

Et Mathilde a fait l'erreur de marcher sur les traces de sa sœur, elle s'est mise en danger en se mettant à la portée de ce dingue alors qu'il était toujours là, aux aguets.

Dans quelle direction faut-il chercher ? Même si quelques pistes s'ouvrent, l'étendue des recherches me paraît insurmontable, pourtant il faut continuer. Je lève les yeux et les fixe sur le profil de Nathan Favart : visage fermé, regard fixé sur la route, il est silencieux.

— Pensez-vous que nous avons une chance de les retrouver vivantes ?

— Il faut faire vite et ne pas se tromper

Il ne m'a pas regardé et semble maintenant froid et distant. Je me fais discret, craignant qu'il ne me demande de lâcher l'affaire.

Chapitre 6

Estelle

Il fait tellement noir, je ne supporte plus l'obscurité. Je ne retrouverai jamais la lumière du jour et ma sœur, assoupie pour quelques heures, est elle aussi prisonnière de ce monstre. Pourquoi ?

Mes forces s'amenuisent d'heure en heure, il m'abattra sans aucune difficulté, je ne suis plus rien.

Mais Mathilde, je dois la protéger, quitte à me sacrifier à sa place. Elle a un avenir tout tracé devant elle, beaucoup de bonheur à venir.

Je me dois d'être forte pour elle, maman ne survivrait pas si elle nous perdait toutes les deux. Elle n'a plus que nous. Je l'ai parfois déçue mais Mathilde jamais. Faisant toujours preuve d'une grande maturité, même lorsqu'elle était toute petite. Un vrai petit soldat qui sortait victorieux de toutes les épreuves.

Elle venait régulièrement à mon secours comme ce jour en montagne où j'avais fait une chute idiote, elle avait gardé son sang-froid, réagissant avec calme et maîtrise.

Toujours première en classe, en tête de tous les concours, elle était l'admiration de nos parents.

Ma vie, elle, est un vrai fiasco, j'ai sans doute attiré ce cinglé. Mathilde n'est ici que par ma faute, elle me cherchait.

S'il décide de nous relâcher toutes les deux, il faudra que j'attire ce taré vers moi, qu'elle parte dans la direction opposée et que je tienne le plus longtemps possible pour lui laisser le temps de s'enfuir.

Si j'arrivais à savoir qui est ce type, je serais peut-être en mesure de le déstabiliser.

Par le biais de l'application de rencontres, j'ai été en relation avec quelques personnes mais aucune ne semble correspondre à ce dingue. Il fait peut-être partie de la longue liste de ceux que j'ai refoulés dès les premiers contacts, le dernier en date étant Max. Il semblait s'accrocher un peu trop, celui-là. Mathilde s'est mise en danger en lui donnant rendez-vous… Il y en a d'autres dont je ne me souviens plus. Tout cela paraissait tellement facile, rejeter tous les profils qui ne me convenaient pas : trop petit, trop gros, trop con, pervers, moche, marié… Je n'avais qu'à cliquer pour m'échapper et chercher ailleurs. Comme j'ai été idiote de laisser ces interlocuteurs virtuels s'immiscer dans ma vie !

Un mouvement sur ma droite, un bruissement qui s'approche de mes jambes. Je balaie le sol avec mon pied droit, un petit couinement m'arrache un cri ! Un rat, je frappe violemment le sol, il s'est enfui dans un recoin de la cave.

Un mouvement à gauche, j'ai réveillé Mathilde avec mes peurs de gamine. Je me fige, je donnerais tout, en cet instant, pour la laisser encore quelques instants hors de cette misérable prison, dans l'oubli d'un rêve agréable.

J'ai rêvé, mais si peu depuis que je suis enfermée dans ce tombeau. La terrible réalité refait toujours surface, et la douleur est chaque fois plus intense.

— Estelle, tu es là ? Ça va ?

— Je m'en veux terriblement de t'avoir réveillée.

— Je t'ai entendue crier. Qu'est-ce qui se passe ?

— Oh, c'était juste un rat, j'ai toujours eu une peur viscérale des rongeurs de toutes sortes.

— Ça je le sais, je ne les aime pas beaucoup non plus si tu veux tout savoir.

— Pourtant tu parais toujours tellement maîtresse de toi-même à leur vue !

— C'était juste pour t'épater, me grandir à tes yeux. Les rats, les souris et même les araignées me terrorisent… Dans quelle direction est-il parti ?

— Sur la droite, ne t'inquiète pas, il doit être encore plus effrayé que nous.

— C'est dingue d'avoir peur d'une pauvre bête inoffensive alors qu'un danger bien plus grand nous guette.

— Tu as raison. Quel jour sommes-nous ?

— Je pense qu'on doit être dans l'après-midi de mercredi. Il s'en est pris à moi dans la nuit de mardi à mercredi.

— Ça veut dire qu'il ne nous reste plus beaucoup de temps à vivre, la chasse ouvre samedi. Il n'attendra pas un jour de plus pour mettre son plan à exécution et nous lâcher comme de vulgaires faisans pour assouvir son désir sadique de nous traquer.

— Nous allons nous battre, Estelle, il ne nous aura pas !

— Mathilde, je voulais te dire une chose importante. S'il fait le choix de nous libérer en même temps, je l'attirerai vers moi. Il te faudra utiliser toute ton énergie pour fuir le plus loin possible.

— Il est hors de question que je te laisse, jamais je ne t'abandonnerai entre les mains de ce fou !

— Il le faudra bien ou nous mourrons toutes les deux.

Mathilde reste sans voix quelques instants, elle n'a sans doute pas envisagé les choses sous cet angle.

— Pourquoi tu te sacrifierais ? On va le combattre ensemble !

— Je n'ai aucune chance de m'en sortir, il m'affame depuis des jours. Je ne sais même pas si je suis capable de me tenir debout !

Je marque une pause, même parler est devenu une épreuve au-dessus de mes forces, Mathilde ne veut pas le comprendre mais il me

faut la convaincre.

— Tu dois me croire et faire ce que je te demande, j'essaierai de lui résister le plus longtemps possible pour que tu aies suffisamment de temps pour t'enfuir et te cacher.

— Je refuse ! À deux, nous serons plus fortes.

Je suis soudain lasse et à court d'arguments, il faut cependant qu'elle accepte mon plan. Mes lèvres boursouflées me font mal, je me contorsionne pour boire un peu d'eau fétide, mon corps n'est plus qu'une immense plaie. Je ferme les yeux et rassemble toute l'énergie dont je dispose pour que ma déclaration soit implacable.

— Tu dois survivre et c'est à moi de te protéger pour une fois !

Mathilde se tait, mais je perçois les sanglots qu'elle tente de dissimuler.

Ce petit cri perçant m'a attiré vers l'œilleton de la porte. Estelle a donc peur des rats comme beaucoup. La conversation des deux sœurs est très intéressante, Estelle a encore suffisamment de forces pour échafauder un plan. Je vais pouvoir jouer au chat et à la souris avec elles jusqu'à leur dernier soupir.

Mon exaltation enfle au fil des jours mais mon angoisse augmente de concert, je ne dois rien laisser au hasard et terminer ce chapitre de ma vie – sans doute le plus abouti – en apothéose. Il faut être prudent et méticuleux, mes proies sont entraînées, intelligentes et rusées. Elles se sont tues à nouveau. Dommage…

*

Mathilde

Je ne peux ne serait-ce qu'envisager de suivre le plan d'Estelle. Son jugement est forcément altéré par l'état de faiblesse dans lequel ce monstre l'a mise. Je n'ai pas fait tout ce chemin vers elle pour la laisser se sacrifier pour moi. Nos chances sont minces mais il nous faudra saisir l'opportunité, si infime soit-elle, de nous en sortir. Je décide de me taire pour ne pas la fatiguer davantage et ferme les yeux. Ils ne me servent à rien dans cette prison sans fond.

*

Antoine

L'après-midi s'est écoulée à une vitesse faramineuse. Je suis passé au café *Le Prévert* avec le capitaine Favart, la patronne nous a fait une description assez détaillée du jeune homme qui a rencontré Mathilde la veille au soir : environ 1,80 m, mince, les cheveux bruns et dégarnis sur le sommet du crâne, les yeux sombres, pas de signe particulier. Un portrait-robot a été établi, elle le juge très ressemblant à l'original.

Alors que j'attendais Favart chez Estelle, Émilie, une de ses amies,

est passée. Elle avait rendez-vous avec Mathilde et ma présence l'a ébranlée. Elle ne comprend pas ce qui a pu arriver à Estelle et encore moins à Mathilde. Elle devait retrouver Estelle pour un resto-ciné jeudi dernier à Douai, mais son amie n'est pas venue. Depuis, elle est sans nouvelles. Elle repart, affolée par ce qu'elle vient d'apprendre.

Je suis assis depuis quelques minutes dans la cuisine de Favart. Il n'y a visiblement pas de femme à l'horizon, juste Hercule, son boxer qui a la tête posée sur mon genou et me regarde d'un œil intéressé. Mon jean est déjà trempé, je le caresse entre les yeux. Il émet un petit jappement appréciateur et remonte son museau un peu plus haut sur ma cuisse.

Le capitaine habite une maison de ville, le long d'un canal à la périphérie de Douai. Les maisons, identiques dans toute la rue, sont faites de briques rouges et occupent trois étages. La cuisine donne sur un petit jardin fermé par de hauts murs.

Les murs peints de blanc accrochent la lumière qui entre par l'unique fenêtre de la pièce. L'aménagement, constitué de meubles en pin, paraît sobre et fonctionnel à la fois.

Favart me tourne le dos. Une omelette patiente sur la plaque chauffante pendant qu'il prépare l'assaisonnement d'une salade, tête baissée pour éviter d'entrer en collision avec la hotte aspirante.

Il paraît fatigué et préoccupé.

— Vous vivez seul capitaine ?

— Oui. Tu peux m'appeler Nathan, ça m'évitera de me croire encore au travail. Je partage cette grande maison avec Hercule. Mon épouse et moi avons divorcé il y a deux ans. Elle ne supportait plus la vie de femme d'officier de police. Nous projetions de fonder une famille, elle a aujourd'hui un petit garçon d'un an et s'est remariée. J'ai gardé la maison et Hercule. Il peut passer des heures à faire le tour du jardin en courant. Il est souvent seul et passe beaucoup de temps dehors à guetter le chat du voisin, qui vient le narguer en haut du mur qui sépare nos maisons. Sacrée vie de chien…

— Pensez-vous que l'ancien petit ami d'Estelle pourrait l'avoir enlevée ?

— Peu probable, il n'a pas de 4×4 et Estelle a été agressée en dehors de chez elle. Pourquoi se compliquer la vie alors qu'il aurait pu garder une clé de la maison et agir sans risquer d'être vu ? D'autre part, il chausse à mon avis un petit 44, un peu juste non ? Il n'avait apparemment aucune raison de s'en prendre à Mathilde, à moins qu'elle ait découvert quelque chose de compromettant le concernant. Mais tu as raison, je le convoquerai au commissariat dès demain. Max me semble cependant être un client plus plausible.

Nathan pose les yeux sur le portrait-robot établi grâce à la patronne

du café *Le Prévert*.

— Il nous faut rapidement mettre un nom et une adresse sur ce visage.

— Il a davantage la tête d'un timide refoulé que celle d'un violeur pervers.

— Il ne faut pas se fier aux apparences, les malades de ce genre ne ressemblent pas tous à des brutes sanguinaires, ils ont souvent un physique tout à fait anodin, objecte-t-il en se tournant vers moi.

Hercule nous rappelle sa présence par un énorme bâillement, puis il se dirige lentement vers son écuelle et la pousse du museau.

— Aucun doute n'est permis, c'est l'heure du repas ! Mon chien, j'aimerais parfois qu'on échange nos vies, tous les deux !

— Un peu ennuyeux quelquefois.

— Oui, mais tellement plus simple.

— Ah, c'est sûr, mes parents ont un labrador qui va de son écuelle à son panier, et de son panier au portail de la maison à une allure d'alpiniste au sommet de l'Everest ! Mais pour sa défense, il a 15 ans et pourrait figurer dans le livre des records pour sa longévité et sa gentillesse.

Le capitaine Favart s'est installé face à moi. Son omelette est parfaite, relevée d'une pointe d'oseille, une recette de sa grand-mère. Je réalise que j'ai faim après une journée complète sans manger. Je regrette aussitôt cette pensée. Mathilde est, sans aucun doute possible, prisonnière dans un endroit abominable et je prends bêtement plaisir à manger. Quel idiot !

— Et ce type, l'infirmier des urgences, il pourrait faire partie de la liste des suspects potentiels ? dis-je, entre deux bouchées.

— Oui, il faut retrouver sa trace au plus vite, ainsi que celle de tous les contacts d'Estelle. On s'en occupera dès demain.

Nous bavardons longuement autour d'une Goudale, bière locale très rafraîchissante. Notre conversation revient souvent à notre préoccupation principale, la disparition d'Estelle et Mathilde. Mais nous abordons également des sujets dérisoires vu les circonstances. Mes études, le métier d'officier de police, et même des sujets très clivants sur le plan politique. Mes idées ancrées très à gauche ne sont pas très éloignées des siennes. Est-il possible d'exercer cette fonction en ayant une sensibilité de gauche ?

Lorsque j'évoque la peur qui me tenaille de ne pas retrouver Estelle et Mathilde à temps, il se ferme et m'indique brièvement où se trouvent la chambre d'amis et la salle de bains. Puis il disparaît sans un mot.

Allongé sur le dos après avoir pris une douche éclair, je ne trouve pas le sommeil. Les yeux au plafond, je contemple les zébrures que produit l'éclairage de la rue en passant à travers les rideaux.

Mathilde est en danger, et je suis là, impuissant, dans cette ville étrangère. Quant au capitaine Favart, il adopte parfois un comportement étrange et déstabilisant. Pourquoi ? Regrette-t-il de m'avoir invité chez lui ?

J'ouvre la fenêtre, et consulte ma montre : 2 heures du matin. L'air est doux et frais, le ciel d'un noir d'encre, quelques péniches sont arrêtées à quai, pas un bruit. Une voiture passe parfois sur le pont situé cent mètres plus haut. J'aperçois au loin les lumières de deux églises ainsi que celles du beffroi, monument majestueux dont m'a parlé le capitaine lorsque nous sommes passés par le centre-ville pour nous rendre au café *Le Prévert*. Favart m'a expliqué qu'il servait autrefois à protéger Douai contre les pillards potentiels, la ville s'étant considérablement enrichie grâce au commerce du drap, le nom de Mathilde trouve sans doute ici son origine. Il permettait également de juguler au plus vite les risques d'incendie grâce au guetteur placé en haut de cet édifice, la vue sur les alentours étant imprenable. La ville a été par ailleurs fortifiée par Vauban. Seules quelques portes subsistent pour en témoigner.

Mathilde doit me faire découvrir un jour sa région, sa famille, ses amis. Je suis là, seul ; cette attente interminable me rend dingue.

Un véhicule se gare en contrebas, je reconnais la haute silhouette de Favart qui se glisse sans bruit dans la maison. Quand est-il sorti ? Ne m'avait-il pas dit vouloir dormir ?

Laissant la fenêtre grande ouverte, je retourne m'allonger et tente à nouveau de fermer l'œil malgré toutes les questions qui tournent en boucle dans ma tête. Presque 4 heures. La fatigue finit par avoir raison de moi et je sombre dans un rêve agité où je lutte pour tirer Mathilde d'un marécage dans lequel elle s'enfonce inexorablement. Je me réveille en sursaut, des pigeons roucoulent sur le toit. 6h05. J'ai dormi deux heures, la nuit touche à sa fin.

*

Ma quête ultime approche. Cela fait presque un an que j'ai choisi de faire d'Estelle ma proie. C'était lors de la course sur route de Marchiennes. Tous ces joggers *passaient, insignifiants. Puis, elle m'était apparue, si belle et intouchable. Ce fut une vraie révélation, il fallait qu'elle soit mienne.*

J'ai pris beaucoup de plaisir à resserrer mon étreinte autour de cette femme exceptionnelle sans qu'elle s'en aperçoive. J'ai aimé cette longue attente. Être attentif à chaque détail, ne rien laisser au hasard. Elle a été si fascinante à étudier ! La garder près de moi, ces quelques jours, a encore accentué mon ravissement. Je peux maintenant avoir un pouvoir infini sur elle, l'endormir, lui donner à boire, l'écouter, la toucher, lui faire adopter le régime adéquat pour l'épreuve qui l'attend…

La chasse va me procurer un intense bonheur et l'examen minutieux de

son corps prolongera ma jouissance.

Nous habitions la ville depuis ma naissance. Mon père, ouvrier dans une fonderie à Denain, revenait chaque soir fourbu et souvent imbibé d'alcool. Boire l'aidait à supporter la tâche qui, chaque jour, le détruisait un peu plus.

Les usines fermaient les unes après les autres, l'industrie métallurgique était sur le déclin.

En écumant les comptoirs, mon père retrouva un de ses camarades de jeunesse de Marchiennes, sa terre natale.

Celui-ci vivait toujours au village et l'invita à venir chasser avec lui comme au bon vieux temps.

Mon père partit donc un dimanche de septembre, sous l'œil désapprobateur de ma mère, un fusil flambant neuf sur l'épaule. Ils s'étaient saignés aux quatre veines pour l'acheter.

Ce soir-là, mon père rentra de la chasse avec un gros lièvre et l'éventra sous mon regard attentif ; il vida ses viscères avec une dextérité incroyable et lui ôta la peau comme s'il enlevait une simple chaussette. Il m'avait dit, me voyant fasciné : « C'est comme le vélo, ça ne s'oublie pas. » J'étais subjugué et admiratif.

Je lui demandai de m'emmener avec lui la prochaine fois mais ma mère refusa, invoquant mon jeune âge. Il ne voulut pas la brusquer et me promit de m'initier, l'année suivante, au plaisir de la chasse. J'aurais 8 ans et serais bien assez grand.

Chaque dimanche, je l'attendais toute la journée, et m'asseyais juste en face de lui, les yeux grands ouverts, quand il rentrait enfin pour apprendre comment préparer chaque gibier : faisan, lapin, grive(s)…

L'hiver qui suivit, l'usine de mon père ferma, après des jours d'occupation.

Mon père ne sortait plus et restait en pyjama toute la journée.

Un soir de mars, en rentrant de l'école, je l'ai trouvé dans la cuisine sombre, assis, sa tête reposant sur la table en formica. Il s'était tiré une balle dans la tempe, son sang éclaboussait toute la pièce.

Ma mère me retrouva assis en face de lui, comme lorsqu'il rentrait de la chasse, fasciné.

Elle jeta le fusil et m'interdit d'en avoir un lorsque je serai grand.

J'ai essayé de la rendre heureuse sans y parvenir vraiment, de lui obéir longtemps, beaucoup trop longtemps…

Je dois lui cacher beaucoup de choses. Elle ne comprendrait pas.

En ce qui concerne Mathilde, j'ai dû agir dans l'urgence, ce qui ne me ressemble pas. Le lien étroit qui la lie à Estelle est très intéressant à étudier. C'est la première fois que j'ai deux proies sous ma botte. Il ne faut surtout pas faire d'erreur et tout ira bien, très bien…

*

Mathilde

Mon corps est endolori par le froid et la position inconfortable dans laquelle je me trouve : coudes fléchis, bras relevés, croisés dans le dos et fermement attachés par les poignets à un anneau fixé dans le mur humide.

Ce fou a pris le temps de m'habiller, vraisemblablement de la tenue de course à pied que j'avais abandonnée dans la salle de bains après mon *footing* et j'ai les vieilles baskets d'Estelle aux pieds : un peu léger pour dormir dans une cave.

Je n'entends pas Estelle, elle me semble de plus en plus faible.

Je pensais pouvoir l'aider, la sauver en partant à sa recherche. En réalité, je me suis jetée droit dans les bras de ce cinglé. Quelle conne !

J'aurais dû suivre les recommandations du capitaine Favart, je n'étais pas de taille à jouer la partie en solo.

Commettre l'erreur de m'installer dans la maison de ma sœur sans au minimum faire changer les serrures. Je pensais ne pas avoir été repérée. Qui savait que je m'étais installée chez Estelle ? Ma mère : hors compétition dans la course au suspect. Mathieu a des raisons de s'en prendre à ma sœur, mais à moi, apparemment aucune.

Reste Max : je l'ai rencontré, je connais son visage, il est le candidat tout désigné, pourtant il m'a paru assez inoffensif. Ma fuite à travers la ville n'était pas fondamentalement liée à son comportement lors de notre entrevue. Elle était plutôt l'expression d'une peur panique engendrée par la crainte irrépressible d'être démasquée à force de m'empêtrer de mensonge en mensonge. Il ne semblait pas m'avoir suivie, mais peut-être n'en avait-il pas besoin, connaissant déjà les lieux.

Autre possibilité, le ravisseur n'est aucun d'entre eux. Il s'est senti menacé par mes recherches, alors que je n'avais pas l'ombre d'une piste sur lui. Dans ce cas, personne ne nous trouvera avant que nous ne pourrissions six pieds sous terre.

Il faut réfléchir, son plan a forcément des failles. Il nous faudra utiliser toutes les opportunités qui se présenteront à nous, si infimes soient-elles.

La faim commence à tirailler mon estomac, la soif craquelle mes lèvres, rend ma gorge brûlante, pourtant je ne suis retenue ici que depuis vingt-quatre heures.

Estelle m'a parlé de l'écuelle d'eau qui lui a permis de survivre jusqu'à maintenant. Je tente de trouer l'obscurité. Rien. Je remue les jambes comme elle me l'a indiqué, en balayant l'espace de gauche à droite. Je finis par localiser quelque chose sur ma gauche. Je me contorsionne, mes épaules prêtes à rompre et lape tel un animal ce breuvage infâme.

Ce monstre sait comment détruire psychologiquement un être humain. Assez simple finalement de réduire une femme à l'état de bête prise au piège. Il semble prendre plaisir à torturer sans violence directe. Cette situation ne durera pas éternellement, il va bientôt passer au stade supérieur. Nous devons garder un maximum de vigilance pour tenter de nous sortir d'ici vivantes.

J'ai tellement mal aux bras. Je remue les poignets pour faire passer un peu de chaleur vers mes avant-bras ; l'anneau semble bouger imperceptiblement. Le mur est très humide. J'ai maintenant un objectif. Même s'il me faut des heures ou des jours entiers, je réussirai à déloger cet anneau du mur.

Concentrée sur ce travail de titan, je retrouve un peu de l'énergie qui m'a désertée, et lentement je m'applique à tirer sur mes poignets à gauche puis à droite, encore et encore, inlassablement, jusqu'à l'épuisement…

Chapitre 7

Antoine

Le jour se lève à peine. Après m'être rapidement habillé et débarbouillé, je retrouve le capitaine Favart à la cuisine. Déjà prêt, comme moi, il prépare le café et fait griller des tranches de pain. Il a disposé deux bols sur la table, deux verres de jus d'orange ainsi que de la confiture et du beurre. L'odeur alléchante finit de me réveiller.

Hercule vient à ma rencontre dès qu'il me repère, bien décidé à recevoir une petite preuve d'affection, sa minuscule queue bat l'air tel un métronome.

Favart se tourne vers moi et m'invite à m'asseoir. Je cherche dans son regard des réponses à mes interrogations.

— Café ?

— Oui, merci.

— Bien dormi ?

— Oui, j'ai réussi à m'assoupir de 4 à 6 heures du matin, cela m'a fait du bien.

— Un peu court, non ?

— Je n'ai pas réussi à m'endormir avant. Vous avez une jolie vue sur la ville de là-haut.

— Oui, j'aime bien cette maison même si elle est trop grande pour moi. C'était celle de mes grands-parents, je n'ai jamais pu me résoudre à la vendre.

— Vous avez raison, c'est important de garder ses racines.

— Oui, je le pense aussi, mais j'ai peut-être tort. Nous avons beaucoup à faire aujourd'hui. Il faut retrouver Estelle et Mathilde au plus vite et le temps joue contre nous. J'ai convoqué Mathieu Darras au commissariat ce matin, on va voir ce qu'il a dans le ventre. Et j'attends par ailleurs des nouvelles de Lambert pour les empreintes de pas et de pneus, j'espère que ça nous aidera. Dernière chose, l'équipe qui a travaillé hier chez Estelle vient de me contacter. Les empreintes sur le rideau de douche sont pour la plupart celles de Mathilde. Elle s'est probablement agrippée au rideau en se débattant. Il y a également quelques empreintes provenant d'Estelle mais aucune du ravisseur qui avait probablement des gants.

— Ce n'est pas un amateur.

— Ils ont également retrouvé un ongle cassé dans le bac de douche provenant vraisemblablement du majeur d'une des mains de Mathilde, il est coupé en biseau et un petit lambeau de chair y est accroché. Quelques cheveux bruns et courts ont été retrouvés sur le carrelage de la salle de bains. On va effectuer une analyse ADN, les résultats

prendront quelques jours et peuvent nous apporter assez peu d'informations.

— Nous ne pouvons nous permettre d'attendre si longtemps ou nous les retrouverons trop tard ! Ma voix s'étrangle sur ces derniers mots.

Favart, conscient de mon angoisse, enchaîne aussitôt.

— Nous faisons le maximum.

Je baisse les yeux, feignant de m'occuper d'Hercule pour ne pas montrer l'étendue de mon désarroi. Favart n'a pas parlé de sa sortie nocturne.

— Nous allons tout d'abord passer voir M. Potevin. Les agriculteurs sont des lève-tôt, j'espère que certains détails lui seront revenus en mémoire.

— Oui, bonne idée, dis-je en reprenant contenance. Il faudrait aussi travailler sur la messagerie d'Estelle et trouver l'identité de Max ainsi que celle de ses autres contacts.

— J'ai deux personnes qui s'en occupent déjà sans relâche.

Malgré la douche de la veille, je me sens sale et fatigué dans les vêtements que je porte depuis deux jours. Nathan Favart s'est rasé, douché et changé. Jean et chemise marron. Il semble prêt à agir au mieux. Seuls quelques cernes sous les yeux et une ombre dans son regard trahissent sa fatigue, alors qu'il n'a quasiment pas dormi de la nuit. Que me cache-t-il ? Puis-je lui accorder toute ma confiance ?

La ferme des Bouleaux se situe à l'entrée du village sur la droite, un petit chemin herbeux et défoncé nous y amène. Un chien noir nous accueille dans la cour par des aboiements fournis.

La porte d'entrée s'ouvre, un homme grand et maigre d'une cinquantaine d'années vient à notre rencontre.

— Je peux vous aider ? demande-t-il, quelque peu inquiet de cette intrusion matinale.

— Bonjour monsieur, capitaine Favart, nous souhaiterions parler à M. Potevin.

— Je suis Étienne Potevin. Que puis-je pour vous ?

— Nous avons rencontré votre père hier, il nous a proposé de passer le voir, enchaîne le capitaine.

— Il habite la dépendance juste à côté, sur votre gauche. Je pense qu'il est en train de se préparer pour aller aux champs. Frappez au carreau, il n'y a pas de sonnette.

— Merci de votre aide.

— Y a pas de quoi, c'est normal.

Alphonse Potevin nous ouvre la porte avant même que Nathan n'ait le temps de frapper à la fenêtre. Je comprends alors ce que signifie le mot « carreau ».

— Bien le bonjour, messieurs, vous vous êtes levés avec les poules !

— Je crois bien, en effet. Nous passions, à tout hasard, afin de savoir si d'autres détails vous étaient revenus en mémoire depuis notre entrevue.

— Je vous attendais après le dîner, avec une petite prunelle.

— Nous n'avons malheureusement pas pu passer hier soir.

— Alors une petite goutte du matin ? Ça débouche les artères !

— Non, merci bien, peut-être une autre fois.

— Alors un café à l'chicorée, il est encore tout chaud.

— Va pour un café, merci bien.

— Avec ça vous allez démarrer la journée sur les chapeaux de roues, croyez-moi !

Il nous fait asseoir autour de la table en formica et sort deux tasses. Le café attend sur une antique cuisinière à charbon. Les mines ont fermé depuis longtemps mais le vieil homme utilise toujours ce mode de chauffage.

Il remplit largement nos tasses, se ressert dans le bol à déjeuner resté sur la table et nous fait passer le sucre. Le goût du breuvage brûlant est fort avec une pointe d'amertume. Nul doute, je pourrai passer deux jours supplémentaires sans dormir.

— J'ai bien repensé à votre histoire, pauvre fille, quand même. J'ai pas grand-chose de nouveau à vous apprendre. J'ai bien vu un 4×4 foncé là-haut et c'était pas la première fois mais les aut' fois, il l'garait plus haut dans le sous-bois.

Une idée s'impose à moi et j'interromps M. Potevin.

— A-t-il plu ces derniers jours ?

— Nous avons essuyé deux gros orages en que'ques jours. Quand l'temps est trop lourd, c'est ce qui arrive chez nous !

— Quand ont-ils eu lieu exactement dans votre secteur ? enchaîne Nathan Favart qui veut aller à l'essentiel.

— Alors attendez que j'm'y r'trouve… Le dernier, c'était hier, non avant-hier, il est tombé que'ques gouttes en début d'après-midi, puis le soleil a repris l'dessus mais ça n'a pas duré longtemps, l'orage s'est abattu en fin d'après-midi, ça a fait du bien aux cultures. J'crois bien que l'été touche à s'fin.

— Donc, mardi vers 18 heures. Oui, c'est ça, j'étais sur l'autoroute de Lille, un vrai déluge.

— Ensuite ?

— Le deuxième, c'était jeudi dernier en fin de matinée, une sauce, j'sus rentré trempé jusqu'aux os. Et deux heures plus tard, grand soleil !

— Le 4×4 a dû patiner un peu dans la montée, il s'est vraisemblablement arrêté pour laisser un minimum de traces.

— Bon raisonnement, Antoine, une carrière dans la police pourrait vous convenir.

— Je me destine plutôt à la magistrature, mais pourquoi pas.

— Vous nous aidez beaucoup, monsieur Potevin. Avez-vous déjà aperçu le conducteur du véhicule ?

— Non, j'n'l'ai jamais vu. Vous savez, mi j'y connais pas grand-chose dans ces affaires-là. La terre, ça oui, c'est mon domaine.

Il nous parle alors de sa ferme, qui lui vient de son père et de son grand-père. Aîné d'une famille de quatre enfants, la ferme lui est automatiquement revenue, ses deux sœurs se sont mariées au village, et son jeune frère s'est engagé dans l'armée. Il n'est jamais revenu d'Algérie. Une photo encadrée de lui trône sous le téléviseur, à côté d'un jeune couple posant le jour de son mariage, sourire aux lèvres : Alphonse et Germaine Potevin.

Il a travaillé la terre toute sa vie comme on exerce un sacerdoce, et continuera à en prendre soin jusqu'à sa mort.

Nous le quittons en promettant de venir goûter prochainement sa prunelle lorsque nous amènerons des photos de modèles de 4×4. Il comprend que le temps est compté, nous raccompagne à la porte et fait taire son chien qui vient s'asseoir à ses pieds.

Au moment où j'ouvre ma portière, mon téléphone mobile se met à vibrer. Je l'ôte maladroitement de ma poche de jean avec l'espoir d'entendre Mathilde me dire qu'elle s'est simplement absentée et qu'elle était dans l'impossibilité de me contacter.

Il s'agit de Camille. En route pour Sciences Po, elle cherche à savoir si j'ai des nouvelles de son amie. Elle a appris par Paul que je ne suis pas allé en cours mercredi.

— Oui, Camille, je suis monté dans le Nord car je m'inquiète moi aussi pour Mathilde.

— Tu rigoles là, tu n'es pas à Bordeaux en ce moment ? Paul m'a dit que tu avais un faible pour Mathilde, mais à ce point-là !

— Non, je suis sérieux.

— Et elle va bien ? Elle n'a répondu à aucun de mes *mails* et ne m'a posé aucune question concernant les cours. J'ai déjà tenté de la joindre deux fois sur le téléphone fixe de sa sœur, elle n'a jamais décroché. Elle m'avait promis de rentrer mercredi au plus tard et toujours rien. Nous devons présenter un exposé en italien sur le développement économique de la Vénétie.

J'hésite sur la conduite à tenir, tout lui dire ou la ménager. Je choisis la première solution, Camille est sa meilleure amie, elle a le droit de savoir et m'en voudra si je lui tais la vérité.

— Je suis arrivé à Douai hier matin, Mathilde n'était pas chez elle. Elle a disparu depuis mardi soir.

— Mardi soir ! Mais ça fait deux jours ! Sa mère n'a pas de nouvelles ?

— Non, pas plus que nous.

— C'est qui, ce nous ?

— À mon arrivée, j'ai pris contact avec la police, Mathilde les avait alertés au sujet de la disparition de sa sœur et un policier l'a prise au sérieux. Je l'accompagne dans ses recherches et il m'a hébergé pour la nuit.

— Mais où est-elle ?

— Nous pensons que quelqu'un s'est introduit chez Estelle, s'en est pris à Mathilde et l'a emmenée de force.

— Tu ne veux quand même pas dire qu'elle a été enlevée ?

— Si, probablement.

Il y a un grand silence, Camille est assommée par mes déclarations. Le capitaine Favart conduit, l'air pensif.

Elle reprend mais sa voix n'est plus qu'un filet à peine audible :

— Et… vous pensez que… la même personne peut avoir agressé Mathilde et sa sœur ?

— C'est possible, on cherche des explications à tout ça.

— C'est horrible ! Dépêchez-vous de les retrouver. Mathilde est ma seule amie, je ne supporterai pas que quelqu'un lui fasse du mal.

— Nous y arriverons, ne t'inquiète pas. Il va falloir que je raccroche, je te donne des nouvelles dès que j'en ai.

— Oui…, rappelle-moi vite !

— Je te promets de le faire dès que possible. À bientôt.

L'inquiétude de Camille m'a renvoyé en pleine face la gravité de la situation dans laquelle se trouvent Mathilde et sa sœur.

Je lève vers Nathan Favart un regard désemparé.

Ma vieille Golf est toujours garée devant la maison d'Estelle. Une petite Twingo rouge la précède.

Lorsque nous poussons le portail, la mère de Mathilde fait les cent pas devant la porte. Elle nous a donné les dernières clés qui lui restaient et ne peut entrer.

— Bonjour, je suis passée pour avoir des nouvelles. Je n'ai pas dormi de la nuit, je suis tellement inquiète.

Favart nous présente. Elle me sourit brièvement, me serre la main puis se tourne à nouveau vers lui.

— Pour l'instant, nous n'avons rien de plus, mais les recherches se poursuivent.

— Vous voulez dire que Mathilde n'a pas donné signe de vie ?

— Effectivement, oui. Quelqu'un est venu ici et elle a vraisemblablement suivi cette personne de force. Mais c'est peut-être moins grave qu'il n'y paraît.

— Dire que je n'ai pas cru Mathilde quand elle me soutenait que sa sœur avait disparu et qu'il fallait absolument prévenir la police.

Maintenant, elles ne sont plus là ni l'une ni l'autre. Si vous saviez comme je m'en veux.

— Il ne faut pas dire cela, madame, vous avez déjà beaucoup fait pour elles.

— Mes filles, il faut que vous me les retrouviez ! Il ne faut pas laisser un sale psychopathe s'en prendre à elles !

— Nous faisons absolument tout ce qui est possible pour faire avancer l'enquête, la rassure calmement Favart. Je vous conseille de rentrer chez vous au cas où elle chercherait à vous contacter.

— Très bien, je rentre chez moi, mais l'attente est insupportable.

— Demandez à une amie de vous tenir compagnie, ce sera moins difficile pour vous.

— Je vais dire à ma voisine Yvette de passer à la maison, mais j'aimerais tellement faire plus !

— Vous faites déjà le maximum, je vous assure. Voulez-vous qu'Antoine vous raccompagne ?

— Non, je suis venue en voiture. Mais surtout vous m'appelez ou vous venez me voir dès que vous avez des nouvelles. Quant à moi, je vous contacte si Estelle ou Mathilde m'appellent. Je compte sur vous ! N'est-ce pas Antoine ?

— Vous pouvez, madame, je vous tiendrai au courant, ne vous faites pas de souci.

Elle s'éloigne, petite silhouette frêle, accablée par les évènements de ces derniers jours.

La maison est calme, après l'agitation qui y a régné la veille. Une odeur de tabac froid embaume l'air. Quelques mégots de cigarettes traînent dans un cendrier oublié sur la table de cuisine. Je le saisis et le vide à la poubelle. La pièce est affreusement déserte. Il suffirait que Mathilde et Estelle y entrent pour qu'elle redevienne un endroit chaud et agréable où l'on prend plaisir à bavarder autour d'un petit déjeuner copieux.

Je m'approche de la porte-fenêtre qui donne sur le jardin, la pelouse d'un vert lumineux et les massifs de fleurs sont bien entretenus. J'imagine très bien la propriétaire se déplaçant lentement d'un rosier à l'autre pour enlever les fleurs fanées. Les dahlias ajoutent des touches de couleurs vives, jaunes, rouges ou orange un peu partout. Le ciel est dégagé, une belle journée semble s'annoncer.

Je prie intérieurement pour que Mathilde et sa sœur soient encore vivantes, moi l'athée farouchement convaincu. Je sais pourtant que les chances de survie sont inversement proportionnelles au temps qui passe.

La voix de Favart prononçant mon prénom me parvient, lointaine, comme si elle avait parcouru une vallée entière avant de m'atteindre.

Je me détourne de la porte-fenêtre et rejoins le couloir menant au bureau.

Lambert se tient à côté du capitaine Favart, je ne l'ai pas vu arriver.

— Nous avons du nouveau : les empreintes de véhicule pourraient correspondre à un vieux modèle de pneu Michelin utilisé notamment pour un 4×4 ancien de type Lada Niva. Il ne doit pas y en avoir énormément en circulation dans la région.

— Je vais consulter le registre des immatriculations dans le Nord-Pas-de-Calais en partant sur ce type de modèle. Il faudra ensuite vérifier l'identité des propriétaires, voir si aucun vol n'a été constaté ces derniers mois.

Sur ces propos, Lambert quitte la pièce d'un pas décidé.

Nathan se lève du siège de bureau, après avoir jeté un dernier regard sur l'écran d'ordinateur, et m'invite à prendre sa place.

— Je dois passer à l'hôtel de police, Darras doit déjà m'attendre. Ensuite, il me faudra coordonner les recherches. Vous pouvez peut-être, pendant ce temps, retourner sur la messagerie d'Estelle et passer en revue ses anciens *e-mails* pour vérifier que rien ne nous a échappé.

— Pas de problème, je m'y mets tout de suite.

Le capitaine sort, je tourne la tête vers l'écran de l'ordinateur et remarque à quel point Mathilde et Estelle se ressemblent : même regard intense et une fossette semblable sur la joue. Différentes et tellement proches.

J'entre le mot de passe et ouvre sa messagerie.

Je fais le choix de remonter cinq mois en arrière. J'ai de la chance, tout y est, Estelle ne doit pas souvent faire le ménage dans sa boîte *mail*.

Elle reçoit une trentaine de *mails* par semaine, ce qui représente environ six cents à examiner.

Je décide de ne pas ouvrir les *mails* d'ordre publicitaire (La Redoute, eBay, Télérama, etc.), une dizaine par semaine, ce qui baisse ma liste à quatre cents.

Je commence à les lister à partir du 20 avril.

Estelle échange régulièrement avec Émilie, que j'ai rencontrée hier.

Elles se donnent fréquemment des rendez-vous : ciné, restaurants, *week-ends* et *shopping*.

Ensuite, les *mails* les plus fréquents proviennent de Mathilde. Je ressens la complicité qu'elles partagent, elles se comprennent très vite sans avoir à entrer dans les détails.

Je me fais l'effet d'être un intrus en entrant ainsi dans la correspondance journalière d'Estelle. Je ne connaissais Mathilde que de vue, à cette époque. J'ai maintenant l'impression de la connaître un peu mieux à chaque nouveau message.

Nassima, la collègue de travail d'Estelle, revient également souvent

dans ses messages. Elles échangent parfois des services, des recettes et des diaporamas plus ou moins humoristiques.

Il y a aussi des *mails* de confirmation, comme celui concernant un voyage en Grèce.

Mathilde se fait une joie de repartir dans ce pays avec sa sœur, du 21 juillet au 4 août, pour un circuit historique. Leur séjour à Santorin, deux étés plus tôt, ne lui a laissé que de merveilleux souvenirs.

Mathieu envoie aussi régulièrement des *mails* auxquels Estelle ne répond pas souvent.

Il cherche visiblement à recoller les morceaux et regrette probablement de l'avoir trahie. Il a craqué pour une stagiaire au travail et s'en veut d'être allé aussi loin.

Estelle ne l'entend pas de cette oreille et a, semble-t-il, définitivement rompu avec lui. Elle ne pourra apparemment jamais lui pardonner.

Elle est catégorique lorsqu'elle lui répond mais il insiste inlassablement.

Je suis arrivé fin avril lorsqu'un *mail* attire mon attention, il provient de Nassima. Elle informe Estelle qu'elle a mis en garde Victor en lui disant de laisser tomber, qu'il ne l'intéresse pas, qu'il doit la laisser tranquille.

Je consulte la réponse d'Estelle. Elle remercie son amie de son aide, précisant que ce type est à la fois collant et inquiétant et qu'elle lui a enlevé une sacrée épine du pied.

Estelle n'a pas parlé de son problème à sa sœur, sans doute pour ne pas l'inquiéter inutilement, mais elle en a touché un mot à son amie Émilie qui le surnomme Victor « le vélociraptor ».

Il faut que je me rende à l'hôpital pour rencontrer Nassima et que je joigne Émilie à ce propos.

En juin, les allusions à Victor se sont progressivement taries. Il ne semble plus poser de problème à Estelle.

La sœur de Mathilde donne l'impression d'être une personne dynamique et sûre d'elle, elle ne se laisse pas abattre facilement. Elle confie cependant parfois à sa sœur son sentiment de solitude et l'impression qu'elle a de rater sa vie.

En juillet, il n'y a quasiment aucun message intéressant, les dates correspondent au départ en vacances d'Estelle et Mathilde.

En août, Estelle et Émilie ont programmé quelques *week-ends* sur la côte, cette dernière a une maison à Stella-Plage.

Début septembre, avec la reprise des cours, les messages ont recommencé entre Mathilde et sa sœur. Nassima a transmis l'adresse du site de rencontres à Estelle. Elle s'y est inscrite dans la foulée.

Les messages de Max apparaissent, presque journaliers, ainsi que ceux de quelques autres interlocuteurs, essentiellement un certain Phil

et deux *mails* provenant d'un dénommé Bertrand.

Il n'y a jamais de nom de famille, on ne saurait être trop prudent.

Je lis et relis les derniers *mails*, rien de nouveau.

Lorsque j'émerge enfin de mes recherches, il est 11h30.

Je renonce à informer le capitaine Favart de ma décision de me rendre à l'hôpital pour rencontrer la collègue d'Estelle, Nassima Benhamar. Il ne me dit pas tout. Il faut que j'agisse par moi-même.

Ma vieille Golf m'attend, impatiente de m'emmener où bon me semble. Je démarre, la voisine d'en face écarte son rideau pour me regarder partir.

Chapitre 8

Je sors du congélateur une des nombreuses soupes que me prépare ma mère chaque semaine. C'est sa manière à elle d'exprimer sa sollicitude à mon égard.

Après la mort de mon père, elle ne m'a plus jamais pris dans ses bras de la même manière, une certaine distance s'est installée entre nous.

Elle vivait dans une routine qui la réconfortait : son travail au magasin, quelques travaux de couture pour les clientes, faire la cuisine pour nous deux pendant que je faisais mes devoirs qu'elle contrôlait d'un œil.

Nous ne nous rendions jamais plus dans la famille de mon père et restions tout le dimanche devant la télévision.

Notre vie s'étirait, monotone, le petit jardin derrière la maison était le seul espace de liberté dont je disposais.

Je n'avais pas de copains et je n'en désirais pas. Les garçons et les filles de mon école me trouvaient taciturne et bizarre. Ils échangeaient à voix basse lorsque je passais devant eux, j'étais le fils du suicidé.

Les études m'intéressaient et je me passionnais pour les sciences, notamment les sciences naturelles.

Ma mère trouvait que je passais trop de temps à lire mais elle disait pourtant être fière de mon travail.

Un jour, elle trouva la boîte à expériences que je dissimulais sous mes pulls. Elle jeta tout à la poubelle, disant qu'elle ne voulait plus rien voir de tel dans sa maison.

Je trouvai une cachette plus discrète au fond du jardin, ma mère crut que mon goût pour la dissection des insectes s'était estompé et en fut soulagée. Je devenais enfin un adulte.

La fin de mes études et mon premier emploi représentèrent pour moi la liberté que j'attendais depuis si longtemps : comme une cage qui s'ouvre et vous laisse entrevoir tous les bonheurs à venir.

Dès que j'ai gagné assez d'argent, j'ai passé mon permis de conduire et me suis acheté une voiture d'occasion. Le fusil fut mon deuxième achat, je le cachais près de ma roue de secours sous le tapis de mon véhicule.

J'ai commencé à chasser, mais seul car je n'aimais pas la compagnie des autres chasseurs. Seules les proies m'intéressaient.

Quand ma mère me questionnait sur mes sorties, je lui parlais de cinéma et de filles dont j'inventais complètement l'existence afin de la rassurer : son fils était un garçon comme les autres.

La première fille qui m'avait vraiment intrigué courait dans le bois de Marchiennes où je chassais assez souvent, elle était solitaire comme moi.

La soupe est maintenant assez chaude. Je la verse dans un bol. Estelle paraît très affaiblie depuis l'arrivée de sa sœur. Il faut qu'elle reprenne un peu de forces avant demain soir. Si la chasse est trop facile, elle perdra tout

son intérêt. Je prends un peu de pain pour accompagner le liquide épais et une deuxième assiette pour Mathilde, même si elle n'en a pas besoin pour l'instant.

J'allume le plafonnier et descends doucement les escaliers. Je pose les deux assiettes sur la table à côté de la porte, ouvre l'œilleton et scrute l'obscurité. Pas un bruit. Elles ont perdu la notion du temps. 12h30. Il est temps de manger un peu, après ces quelques jours de diète.

*

Mathilde

Une mélodie me berce, nous nous réchauffons autour d'un feu, Estelle est là, elle sourit. Il y a aussi mes amis : Camille, Paul, Rémi, Alexandre, Marine, Chloé et même Aurore, ma copine des années lycée. Antoine joue de la guitare, je suis bien. J'aimerais que le temps s'arrête là.

Un cliquetis sur ma gauche perturbe ce joli moment, je tente de le retenir mais il s'estompe inexorablement. Mes amis s'éloignent, je voudrais tant les rejoindre mais quelque chose m'en empêche. Mes poignets me font mal, je ne peux pas les bouger ni me lever. Mais pourquoi ? Ils sont loin maintenant, je les appelle, ils ne se retournent pas. Pour seule réponse, le cliquetis s'intensifie.

Lentement, la réalité refait surface.

Je tente d'ouvrir les yeux mais une lumière aveuglante m'éblouit. Une masse grise se déplace vers la droite.

Mes yeux s'habituent enfin à la lumière qui provient de l'extérieur de la pièce, finalement assez ténue mais tellement gênante après toutes ces heures passées dans l'obscurité de cette cave. J'aperçois les dernières marches d'un escalier et une lampe dénudée, en haut de l'ouverture de porte.

Mon regard pivote vers Estelle, masse sombre recroquevillée au sol.

L'homme s'accroupit devant elle et tente de la réveiller. Tout de gris vêtu, il semble irréel.

Je ferme les yeux et me concentre pour distinguer quelque chose de concret de lui.

Il porte un masque gris lui aussi avec juste une ouverture pour la bouche, même ses mains sont gantées de gris.

Estelle, barbouillée de terre et de poussière, est à peine reconnaissable, sa tenue de *jogging* la couvre à peine, son visage est creusé par la fatigue et la souffrance endurées ces derniers jours.

Quand elle ouvre enfin les yeux, son premier regard est pour moi, j'y décèle la résignation et la tristesse de me voir partager son sort.

Il tourne son visage pour qu'elle le regarde :

— *Ta petite sœur est là. Ça te fait plaisir, n'est-ce pas ?*

Estelle le foudroie du regard, elle semble rassembler toute son énergie pour lui répondre :

— Pauvre fou, elle est bien trop forte pour vous ! Relâchez-la et vous ferez ce que vous voudrez de moi.

— *Mais vous êtes déjà à ma merci, Estelle*.

— Libérez ma sœur, elle ne dira rien, et achevez-moi, je me laisserai faire !

— *J'espère bien que non, sinon où serait le plaisir de chasser ? Il faut toujours se sentir dans l'incertitude. Va-t-on réussir à toucher la proie que l'on a choisi de suivre ? Ensuite, on peut l'abattre pour abréger son calvaire ou la regarder s'éteindre lentement dans d'atroces souffrances. Je n'ai pas encore choisi pour vous quelle sera la manière de mourir la plus intéressante.*

Je tire sur l'anneau qui me scie les poignets, il tient manifestement encore très bien. Je ne peux plus retenir mes paroles.

— Ma sœur est une vraie athlète. Vous ne réussirez pas à l'atteindre !

— *Mais je le sais bien, ma petite Mathilde, sinon pourquoi croyez-vous que je l'aurais choisie ? Elle est parfaite et je gage que vous le serez tout autant qu'elle, ou je serai âprement déçu.*

— On va nous retrouver, les gens vont s'inquiéter de notre disparition.

— *Quelle disparition ? Vous avez pris quelques jours de vacances, c'est tout.*

— Pour Estelle, c'était plausible mais pas pour moi !

— *Taisez-vous ! Je m'occuperai de vous plus tard.*

— Je me tairai lorsque je le déciderai !

Il se relève, tourne lentement les talons et sort sans refermer la porte.

Ma sœur se tourne vers moi.

— Reste calme Mathilde, il pourrait devenir violent, je ne veux pas qu'il te fasse de mal.

— Je ne peux pas l'entendre te dire toutes ces choses horribles. Il faut te battre, tu m'entends ? Il doit perdre !

Son ombre se découpe dans l'embrasure de la porte, il nous a entendues.

— *Bien sûr que votre sœur doit se battre. Enfin un bon conseil, Mathilde. Maintenant, j'ai besoin d'un peu de calme…*

Il sort de sa poche un rouleau de *chatterton* et coupe deux grosses bandes dont il me couvre la bouche sans difficulté.

Il se dirige de nouveau vers la porte et revient avec une assiette, une cuillère et du pain qu'il place à côté d'Estelle.

— *Tu dois manger pour retrouver des forces avant ta dernière épreuve.*

Il approche une cuillère pleine de soupe de la bouche d'Estelle,

qu'elle tient fermée.

— *Ouvre la bouche, allez*.

— Je n'ai pas faim, répond-elle, bien décidée à ne pas lui céder.

Il profite de ces quelques mots pour lui enfourner une cuillerée dans la bouche, qu'elle recrache aussitôt.

Je remue pour attirer son attention, je la foudroie du regard puisque je n'ai plus la parole pour exprimer mes sentiments. Il faut qu'elle mange un peu si elle veut avoir une chance de s'en sortir. Je lui fais un signe d'assentiment.

Elle baisse les yeux et capitule.

Elle boit la soupe lentement, cuillerée après cuillerée, sans un mot.

Il alterne la mixture avec un peu de pain qu'elle mâche avec difficulté.

Quand l'assiette est terminée, il lui caresse la joue et descend jusqu'à son genou. Je la sens tressaillir comme s'il la brûlait.

— *Tu es raisonnable et je t'en remercie. Quant à toi, Mathilde, j'avais aussi prévu une assiette pour toi, mais comme tu es trop bavarde, il te faudra attendre encore un peu avant de manger*.

Il sort sans un mot et l'obscurité se referme lentement sur nous.

*

Antoine

L'hôpital a été reconstruit sur site depuis peu. Les anciennes infrastructures de briques orange dénotent devant le nouveau bâtiment noir miroitant au soleil de midi.

Le service pédiatrique n'a pas été déménagé et se situe encore dans les anciens locaux. Une secrétaire m'indique l'étage à l'accueil.

Je prends par les escaliers, un peu d'exercice ne me fera pas de mal, je monte les marches deux à deux jusqu'à la porte battante du troisième étage.

Le couloir, peint dans les tons d'orangés pour égayer les lieux, est quelque peu défraîchi.

Je croise une infirmière à qui je demande si Nassima Benhamar est de service aujourd'hui et s'il m'est possible de lui parler quelques minutes.

Elle me fait signe de la suivre et entre dans le bureau du service pédiatrie où plusieurs infirmières sont en grande discussion autour d'un café. Elle s'adresse à l'une d'elles, petite femme aux yeux bruns en amande qui se dirige vers moi. Elle doit avoir une quarantaine d'années, son visage est doux et avenant.

— Oui, bonjour monsieur ?

— Excusez-moi de vous déranger. Je me nomme Antoine Vergnes, je suis un ami de Mathilde Drapier, la sœur de votre collègue Estelle. Si

je n'abuse pas trop de votre temps, je voudrais vous poser quelques questions sur Estelle et son entourage professionnel.

— Non pas de problème, mais Mathilde est déjà passée me voir et je lui ai dit tout ce que je savais. J'ai même rappelé le numéro qu'elle m'avait donné, celui de sa mère je crois, pour lui donner quelques précisions.

— Sa maman m'a informé de votre appel, c'est d'ailleurs à ce propos que j'aimerais que vous me donniez des informations complémentaires.

— Mais Mathilde pouvait m'appeler, je lui avais laissé mes coordonnées.

Je lui explique alors en quelques mots la situation dans laquelle je me trouve et mon inquiétude quant à la disparition de Mathilde et de sa sœur. Elle blêmit au fur et à mesure de mon explication.

Lorsque j'ai terminé, elle me demande ce qu'elle peut faire pour m'aider.

— Vous avez appelé au sujet d'un infirmier urgentiste nommé Victor qui avait importuné Estelle il y a quelques mois, je voudrais que vous m'en disiez un peu plus sur lui.

— Il est arrivé dans le service au mois de janvier, je crois. Un grand type assez discret, ne cherchant pas particulièrement à lier conversation avec nous. Il transférait les dossiers des patients enregistrés aux urgences qui relevaient de notre service. Il ne gênait personne, réservé et efficace.

— Vous pouvez me le décrire ? Sa physionomie, son attitude vis-à-vis d'Estelle ?

— Grand, mais je l'ai déjà dit, mince, les cheveux sombres et courts et des yeux marron foncé, il me semble. Pas de signe particulier.

— OK. Quand il a commencé à importuner Estelle, il l'a fait de quelle manière ?

— Il n'a pas tenté comme beaucoup d'autres de lui soutirer un rendez-vous, vous voyez ce que je veux dire ?

— Oui, je vois.

— Ça a été plus insidieux. Il la suivait du regard dès qu'il la voyait, on en riait au début. Il était pas mal de sa personne et Estelle venait de vivre une séparation houleuse avec Mathieu… Mais elle se sentait mal à l'aise en sa présence. Puis il a commencé à la suivre dans les couloirs, dans le *parking* sans jamais lui parler. Il lui foutait les jetons. Un jour, elle a fait demi-tour pour lui dire de la laisser tranquille ; il n'a rien répondu, l'a regardée jusqu'à lui glacer le sang puis il est reparti dans l'autre sens. Elle pensait être débarrassée de lui, mais il a recommencé le jour suivant. Elle n'osait plus sortir seule quand elle le savait de service. Je voyais qu'elle se faisait du souci. Il s'est présenté un jour, alors qu'elle était de repos, au secrétariat du service. Je ne l'ai

pas loupé, je lui ai dit tout ce qu'on pensait de lui devant toutes les personnes présentes. Il n'a rien répondu et s'est presque enfui. Les jours suivants, il s'est rendu de nouveau invisible. Estelle était soulagée. À la fin du mois de juin, il a été muté ailleurs et nous n'avons plus eu de nouvelles de lui. Vous croyez qu'il pourrait être responsable de tout ça ? Il avait plutôt l'air d'un timide mal dans sa peau.

— Peut-être bien, nous sommes sur plusieurs pistes. Estelle avait aussi quelques contacts avec des types sur Internet, nous cherchons aussi de ce côté-là.

— Dire que c'est moi, pauvre folle, qui lui ai donné l'adresse de ce site. Ma belle-sœur a rencontré son mari comme ça, et tout va très bien entre eux, ils ont une petite fille mignonne à croquer.

— Sauriez-vous me renseigner sur la marque du véhicule de ce Victor ?

— Non pas du tout, je ne l'ai jamais vu dans le *parking*, contrairement à Estelle. Vous voulez que je pose la question à mes collègues ?

— Oui, si ça ne vous dérange pas trop.

Elle se dirige vers le bureau et réapparaît quelques instants plus tard.

— Elles ne se souviennent plus de la marque de sa voiture mais c'était un petit modèle assez ancien, genre Renault 5 ou peut-être Peugeot 106 ou 205, de couleur rouge ou bordeaux.

— Autre chose, y a-t-il moyen de savoir où il a été muté après son départ ?

— Je pense qu'il n'y a pas de problème pour ça, mais il faut que je passe un coup de fil au service administratif. Entrez ici, on va se renseigner.

Elle me fait entrer dans un petit bureau adjacent à celui du service, me prie de m'asseoir et décroche son téléphone.

— Allô, Valérie. Nassima du service pédiatrie à l'appareil, j'ai besoin d'un renseignement sur un type qui a travaillé en tant qu'infirmier urgentiste chez nous de janvier à juin. Son nom ? Oui, bien sûr. Le problème, c'est que je ne me souviens que de son prénom… Victor. OK, j'attends.

— Elle cherche dans ses dossiers, dit-elle en levant les yeux vers moi.

…Oui, Desreumeaux, D.E.S.R.E.U.M.E.A.U.X… Non, pas de E après le M. Peux-tu me dire où il a été muté ?… À l'hôpital de Lens, merci beaucoup… Oui merci, bonne journée.

Elle raccroche et me fait face :

— Il n'a pas été muté très loin. Voulez-vous que j'appelle l'hôpital de Lens ?

— Oui, mais de façon discrète. Si on pouvait avoir son adresse, ce serait parfait.

— Valérie aurait peut-être pu me donner ce renseignement. Si on fait chou blanc, je la rappellerai.

— OK.

— Allez, on y va. Allô ? Bonjour, madame. Ici le secrétariat administratif de l'hôpital de Dechy. M. Victor Desreumaux travaille-t-il toujours aux urgences chez vous ? Oui, il est en congé… Bien. Pourriez-vous me transmettre son adresse et son numéro de téléphone actuel ? Nous devons lui envoyer sa fiche de paye de juin… 4, avenue du Maréchal-Leclercq à Hornaing. Vous n'avez pas le numéro de téléphone ?…Ce n'est pas grave… Merci beaucoup. Au revoir, madame.

Elle raccroche et me tend la feuille sur laquelle elle a noté toutes les informations qu'elle a recueillies.

— J'espère que ça va vous aider à les retrouver.

— Je l'espère aussi…

— Allez-y, ne perdez pas de temps.

— Merci pour votre aide, je vous tiendrai informée.

— Oui, merci.

Je me précipite vers la porte et dévale les escaliers jusqu'au *parking*. Je joins Favart sur son portable : il quitte à l'instant le commissariat et a, lui aussi, du nouveau. Il me propose de nous rejoindre chez Estelle pour m'en dire plus et pour que je lui explique en détail ce qu'a donné mon entretien avec Nassima Benhamar.

Je conduis vite, les yeux rivés à la route que je connais mal.

Je n'ai jamais ressenti une telle inquiétude avant aujourd'hui. Depuis mon enfance, mes parents m'ont donné, ainsi qu'à mon jeune frère, tout le temps dont ils disposent pour faire de nous des hommes responsables et heureux. Mon frère, Arthur, en terminale ES comme moi avant lui, passera son bac à la fin de l'année. Je n'ai jamais été confronté à l'échec quel qu'il soit ou à la douleur de perdre un des miens. Mathilde connaît déjà cette sensation horrible de manque et d'abandon quand l'autre n'est plus là. Pourquoi faut-il que le sort s'acharne ainsi sur elle et ses proches ?

L'angoisse de la perdre ou de passer à côté de la piste qui me mènera à elle embrouille mon esprit. Rien ne colle : ce type n'a pas de 4×4, pourtant il faisait un beau suspect, bien que du temps ait passé depuis le mois de juin. Mathieu peut aussi avoir enlevé Estelle dans un dernier accès de jalousie. Quant à Max, Mathilde a disparu dans les heures qui ont suivi leur rendez-vous, ce qui fait de lui le suspect numéro un.

Lorsque j'arrive enfin chez Estelle, Favart m'attend, assis sur le

perron, l'air agacé.

J'ai emmené les clés, il ne peut donc entrer sans moi.

J'ouvre rapidement et nous nous asseyons dans le salon. Il me prie de commencer. Je lui relate tout ce que j'ai découvert grâce à l'aide de Nassima Benhamar. Favart m'écoute avec attention jusqu'à ce que je me taise.

— L'enquête est en cours, vous ne pouvez prendre de telles initiatives !

— Désolé, j'ai cru pouvoir vous aider.

— Je n'ai pas besoin d'aide.

— Ce type représente une piste sérieuse. Le problème est qu'il ne s'est pas manifesté depuis plusieurs mois.

— Je sais tout ça et je vais même essayer de rencontrer ce monsieur, mais n'agissez plus sans me prévenir.

— OK. Et vous, les recherches ont abouti à quelque chose ?

— L'interrogatoire de Mathieu Darras n'a pas été très fructueux. Il a passé la soirée seul chez lui le soir de la disparition d'Estelle, mais personne ne peut l'attester, donc pas d'alibi. Par contre, il était en déplacement à Dunkerque, pour rencontrer un client, le soir de la disparition de Mathilde. Le collègue qui l'accompagnait a confirmé sa présence toute la soirée. Ils ont quitté le restaurant dans lequel ils dînaient à plus de minuit. Mathieu Darras l'a déposé à son domicile à 1h30 du matin. Il aurait pu agir après, mais je vois mal Mathilde prendre une douche en pleine nuit, ça ne colle pas. Maintenant, on peut aussi partir du principe que les deux enlèvements n'ont pas été perpétrés par la même personne, mais là encore, c'est peu probable.

— Oui, en effet. Rien d'autre ?

— Mon équipe a par ailleurs réussi à retrouver la trace des trois correspondants avec lesquels Estelle a été en contact. Par le biais de l'identifiant personnel, mes hommes ont obtenu leurs noms auprès de leurs fournisseurs d'accès. Le premier à l'avoir contactée, Philippe Guibert, 45 ans, est divorcé, un enfant, inspecteur des impôts à Douai, jamais eu de problème particulier, il conduit une Renault Captur. Le second, Bertrand Mercier, 38 ans, marié, deux enfants, est commercial pour une société d'alarmes. Il n'est apparemment pas séparé de sa femme mais se trouve régulièrement en déplacement. Voilà comment il passe les longues soirées durant lesquelles il n'est pas à Courrières ! Il a une voiture de fonction, une Citroën C5. Enfin, notre plus gros poisson : Max, Maxime Dybrowski, est ingénieur informatique dans une société de films d'animation. Il vit à Lille et n'a pas de véhicule. Il est célibataire, 30 ans. Aucune infraction le concernant. Je pense que je vais laisser les deux premiers à mon équipe et m'occuper personnellement de Max et de Victor.

— Bien que je me sois conduit comme un imbécile, acceptez-vous

que je continue à vous accompagner ? Je me sens vraiment inutile ici.

Favart, le visage fermé, réfléchit longuement avant de me répondre :

— Laisse ta voiture ici, je commence par aller interroger Maxime Dybrowski sur son lieu de travail à Lille et je passerai ensuite voir si Victor passe de bonnes vacances à Lens, Hornaing ou ailleurs.

Le paysage défile, grandes étendues plates à perte de vue. Ma région ressemble un peu au Nord, les vignes en plus. Un avion de ligne décolle sur ma droite. Nathan me précise qu'il s'agit de l'aéroport de Lesquin.

Je suis impressionné par le trafic continu de camions à l'entrée comme à la sortie de cette métropole. Beaucoup de poids lourds transitent par le nord de la France pour se rendre en Belgique, Hollande et dans l'ensemble des pays du nord de l'Europe, ce qui fait de Lille la plaque tournante de nombreux échanges commerciaux.

Après nous être arrêtés dans une station-service pour prendre un *sandwich* sous vide et un café, nous prenons la direction de Villeneuve-d'Ascq. La société dans laquelle travaille Maxime Dybrowski se situe à quelques pas de la faculté des lettres. Le GPS installé dans la voiture nous amène tout droit à l'adresse recherchée. Une petite pancarte au nom de « Lille Pixels Création » signale l'entreprise, une flèche indique qu'il faut emprunter l'escalier métallique situé à droite du bâtiment pour se rendre à l'accueil.

Une secrétaire nous reçoit tout sourire. Favart se présente et demande s'il nous est possible de rencontrer Maxime Dybrowski.

La secrétaire, intriguée, décroche son téléphone et nous propose de patienter dans le salon situé à sa gauche. Des fauteuils rouges en forme de haricots géants nous y attendent. Nathan les teste, ils paraissent moelleux à souhait. Je préfère rester debout et me dirige vers la grande baie vitrée qui occupe tout un pan de mur et surplombe une cour intérieure. Les murs sont décorés d'affiches publicitaires et de photos de films d'animation, sans doute un panel représentatif des activités de la société permettant à tout client potentiel de s'occuper les yeux de manière constructive.

Une porte battante située près de l'accueil s'ouvre à la volée.

Notre interlocuteur nous rejoint à grandes enjambées. Grand et mince, il est vêtu d'un polo kaki et d'un jean bleu clair, les cheveux bruns, courts et dégarnis sur le sommet de la tête. Il nous tend la main et nous demande ce qu'il peut faire pour nous rendre service.

Le capitaine Favart nous présente et lui demande s'il lui est possible de nous recevoir dans son bureau.

— Nous ne possédons pas de bureau personnel ici car nous travaillons tous en étroite collaboration, mais je peux vous recevoir dans la salle de réunion. Maryse, nous allons occuper quelques

minutes l'espace *brainstorming*.

— Très bien, monsieur.

Cette jolie blonde, la quarantaine, nous accompagne des yeux jusqu'à ce que nous entrions dans la salle par la porte située au fond du salon.

Grand espace vitré, la salle de réunion est contiguë à la salle d'attente et décorée dans un style dépouillé minimaliste. Une longue table en métal noir et plateau de verre trône au milieu de la pièce, entourée d'une vingtaine de chaises assorties à haut dossier étroit. Les murs sont blancs et juste décorés d'œuvres en métal coloré aux formes plus ou moins géométriques. Ici, ni photo, ni affiche, l'espace est vierge afin que rien ne parasite la recherche ou le développement des idées nouvelles.

Maxime Dybrowski nous invite à nous asseoir, il prend place en face de nous.

— Que puis-je pour vous ?

— Monsieur Dybrowski, vous avez bien rencontré Mlle Drapier au café *Le Prévert* mardi soir vers 18 heures ?

— J'ai rencontré une jeune femme à cet horaire, mais elle ne m'a pas donné ce nom de famille.

— Ah oui, et quel nom vous a-t-elle donné ?

— Estelle Lefebvre, ce n'est sans doute pas la même personne.

— *A priori*, c'est bien elle. Comment avez-vous convenu de ce rendez-vous ?

— Par le biais d'un site de rencontres, mais vous devez déjà le savoir. Le profil d'Estelle, je suppose qu'il s'agit de la demoiselle dont vous me parlez, me plaisait et j'ai donc demandé à la rencontrer. Elle a mis un certain temps à me répondre positivement, mais elle l'a fait mardi en fin de matinée. Je consulte régulièrement mes *mails* pendant mes temps de pause au travail et j'ai donc proposé qu'on se rencontre le soir même. C'est elle qui m'a donné rendez-vous au café *Le Prévert*.

— Comment s'est passée votre entrevue ?

— Très bien, nous avons lié connaissance et convenu de nous revoir la semaine suivante.

— Vous êtes lillois, me semble-t-il ?

— Oui, en effet, j'habite le quartier de Wazemmes.

— Vous avez pris votre véhicule pour vous rendre à Douai ?

— Je n'ai pas de voiture. Ici, je n'en vois pas la nécessité, je prends le métro. J'ai loué un véhicule pour la soirée afin de me rendre sur les lieux Mais pourquoi toutes ces questions ?

— Mlle Drapier a disparu juste après votre rendez-vous. Nous rencontrons toutes les personnes qui sont entrées en contact avec elle. Or, il se trouve que vous êtes le dernier à l'avoir vue mardi soir.

— Je ne comprends pas, elle m'a pourtant quitté en me disant qu'elle était attendue chez sa mère pour le repas. Je ne suis donc pas

la dernière personne à l'avoir rencontrée.

— Elle n'avait pas prévu de manger chez sa mère ce soir-là. C'était sans doute une manière de s'éclipser sans encombre.

— Oui, peut-être… Elle ne m'a pas donné son numéro de téléphone.

La porte s'entrouvre délicatement, la secrétaire s'excuse de nous interrompre :

— Monsieur Dybrowski, un appel urgent pour vous…

— Bien Maryse, je prends l'appel à mon poste de travail. Faites-le patienter.

Il se tourne vers nous, un peu gêné :

— Excusez-moi, j'attendais effectivement l'appel d'un client important cet après-midi. Je n'en ai que pour quelques minutes.

Il sort rapidement, les épaules voûtées, le regard vissé au sol.

Je me tourne vers Nathan, l'œil interrogateur :

— Vous pensez qu'il croit avoir rencontré Estelle ?

— Oui, ou alors c'est un sacré comédien. Mathilde a dû se faire passer pour sa sœur pendant toute la durée de leur rendez-vous. Il faut le laisser dans l'ignorance feinte ou non pour le moment.

Il nous interrompt dans nos considérations par son retour.

— Voilà, c'est réglé. Que puis-je faire de plus pour vous ?

— Juste une dernière question. Quel était le modèle de votre véhicule de location ?

— Une Clio blanche, je ne me souviens pas du numéro d'immatriculation, mais je l'ai louée à l'agence Hertz de Villeneuve-d'Ascq. Vous pouvez les contacter, si vous le désirez.

— Autre chose, savez-vous comment Estelle vous a rejoint au café ?

— Je crois qu'elle était à pied, je l'ai juste vue tourner le coin de la rue.

— Pourriez-vous nous laisser vos coordonnées au cas où d'autres éclaircissements seraient nécessaires ?

— Oui, pas de problème.

Il note son adresse et son numéro de portable sur un bloc-notes posé sur la table de réunion, et y ajoute son adresse *mail*. Puis il lève vers nous ses petits yeux impénétrables et sombres. Il semble pourtant soucieux de nous aider à retrouver cette femme qu'il n'a rencontrée qu'une seule fois.

Il tend à Nathan Favart le feuillet qu'il vient de détacher fébrilement du bloc-notes.

— Vous pouvez me joindre à tout moment, je suis à votre disposition.

— Merci de votre collaboration.

Nous sortons tous les deux après lui avoir serré la main, sous l'œil intrigué de Maryse qui aurait sans nul doute voulu en savoir plus, alors que Maxime Dybrowski repart à grands pas vers l'*open space,*

sans un regard pour la secrétaire.

De retour à son véhicule, Favart décroche son téléphone pour demander qu'on vérifie chez Hertz les locations de véhicules et il fait mettre en place une équipe pour filer notre homme à la sortie du travail. Il donne de Maxime Dybrowski une description précise et succincte, afin que ses collègues ne le manquent pas à sa sortie.

Il démarre puis se tourne dans ma direction :

— À surveiller, ce type n'a pas l'air net. Qu'en penses-tu ?

— J'ai du mal à le cerner, en effet. Il semblait disposé à nous aider mais je pense que vous avez raison de le mettre sous surveillance. Serait-il possible d'accéder au disque dur de son ordinateur personnel et à celui de son poste de travail ?

— C'est un peu compliqué, il nous faudra obtenir une commission rogatoire pour son ordinateur personnel ; pour celui de la société, c'est quasiment impossible, ils doivent avoir un régime de protection de leurs données très efficace.

— Maintenant, direction Hornaing. Espérons que notre autre suspect sera chez lui.

Nathan prend la direction de Valenciennes, il m'explique qu'Hornaing se situe aux alentours de Denain, ancienne grande cité sidérurgique, mais qu'aujourd'hui, toutes les usines sont en friche ou en cours de démantèlement.

Une question me vient à l'esprit : le lieu de travail de Victor Desreumaux n'est-il pas un peu loin de son lieu de résidence ?

Nathan me renseigne sur ce point, une cinquantaine de kilomètres sépare les deux villes mais la portion d'autoroute est importante et gratuite, quoique souvent surchargée aux heures de pointe.

Les villes et villages défilent, on quitte enfin l'autoroute à la sortie indiquée. Le GPS nous conduit sans encombrement dans la rue du Maréchal-Leclerc. Des petites maisons de briques rouges s'y succèdent, entourées de petits jardinets plantés de rosiers, ou de potagers.

Nous nous arrêtons devant le numéro 4.

Les rosiers foisonnent, leur parfum nous accompagne jusqu'à la porte d'entrée.

Une sonnerie discrète retentit lorsque Nathan l'actionne. Je me tiens en retrait, ma place ici ne se justifie en aucun cas. Je me dois d'être discret afin de n'importuner personne, ainsi que le ferait un des subalternes du capitaine.

Une petite silhouette fine se dessine à travers la vitre granitée de la porte qui s'entrouvre à peine. Une femme sans âge passe sa tête dans l'entrebâillement.

Elle a les cheveux gris tirés en chignon, son visage est très pale et ses yeux bleus translucides semblent regarder à travers nous.

— Oui ? Sa voix est fluette et chevrotante.

— Madame Desreumaux ?

— Oui, elle-même.

— Vous avez un fils qui se nomme Victor Desreumaux ? commence Favart.

— Oui, c'est bien ça.

— Pourriez-vous l'appeler ? Nous souhaiterions lui poser quelques questions.

— À quel sujet ? Si c'est pour nous vendre quoi que ce soit, nous n'avons besoin de rien.

— Non, ne vous inquiétez pas. Je suis le capitaine Favart, Police nationale. Une de ses anciennes collègues de travail de l'hôpital de Dechy a de petits ennuis et il pourrait peut-être nous aider s'il accepte de s'entretenir quelques secondes avec nous.

Lorsque Nathan évoque la raison de notre visite, un petit frémissement passe sur le visage impassible de cette dame et la porte se referme imperceptiblement sur elle.

— Mon fils n'est pas là pour le moment, il a pris quelques jours de vacances bien méritées. Il travaille très dur.

— Accepteriez-vous de nous accorder quelques instants ? Ça peut nous rendre un grand service !

Elle ouvre la porte à contrecœur et nous précède dans le couloir étroit, tapissé de fleurs marron on ne peut plus ternes. Je ferme la porte discrètement et emboîte le pas de Favart.

La porte du fond donne sur une petite cuisine au papier peint sans âge, un décor de cafetières et tasses, aux tons passés de bleu et de rose, recouvre les murs. Rien ne traîne dans le petit espace où chaque chose a une place bien précise.

Elle s'assoit à la table recouverte d'une nappe en plastique aux motifs floraux, et nous fait signe de faire de même. Elle attend sans bruit que nous posions nos questions.

— Madame, votre fils est bien infirmier urgentiste à l'hôpital de Lens ?

— Oui.

— Jusqu'au mois de juin dernier, il occupait la même fonction à l'hôpital de Dechy. Quel a été le motif de son départ ?

— Il m'a dit qu'il était jeune et voulait découvrir d'autres services, d'autres manières de travailler.

— Quel âge a votre fils ?

— 32 ans.

— Vous n'avez qu'un seul enfant ?

— Oui, son papa est décédé alors qu'il était encore petit, j'ai travaillé dur pour qu'il ne manque de rien et fasse de bonnes études.

— Votre fils vit encore chez vous ?

— Oh vous savez, il aura toujours sa chambre à la maison, même

s'il s'installe un jour ailleurs. Mais pourquoi me posez-vous toutes ces questions ?

— Ne vous inquiétez pas, nous interrogeons tout le personnel de l'hôpital de Dechy car Estelle Drapier, une de leurs infirmières, a disparu depuis quelques jours. Nous la recherchons.

— Pourriez-vous nous communiquer son numéro de portable ou son adresse de vacances ?

— Il n'a pas de téléphone portable, il dit que ça produit des ondes néfastes pour la santé et qu'à l'hôpital il faut toujours l'éteindre, ce qui n'est pas pratique pour lui.

— Avez-vous son adresse de vacances ?

— Aurélie et lui ont dit qu'ils allaient sillonner la Normandie en camping.

Nathan Favart lève vers Mme Desreumaux un œil intrigué.

— Votre fils a une petite amie ?

— Oui, depuis cet été, je suis contente car il était très renfermé. C'est la première fille dont il me parle vraiment.

— Il ne vous a jamais parlé de collègues de travail avant ça ?

— Non, jamais. Tenez, regardez, il a pris Aurélie en photo au Tréport devant les bateaux de pêche au mois d'août, pendant un de leurs *week-ends* en amoureux.

Ses yeux s'illuminent soudain en évoquant le bonheur tout neuf de son fils. La photo du couple trône sur le buffet en chêne de la cuisine.

Une jeune femme élancée, brune aux yeux clairs, sourit à l'objectif, des barques de pêcheurs colorées alignées à quai derrière elle. Elle semble insouciante et heureuse dans cette lumière radieuse. Légèrement en retrait, Victor Desreumaux fixe l'objectif de son regard sombre. Nous pouvons enfin mettre un visage sur ce nom : notre homme a les cheveux foncés et le teint plutôt mat, il domine la jeune femme d'une bonne tête. Il y a comme une dissonance dans ce cliché.

— Il vous a présenté sa petite amie ?

— Non, pas encore mais c'est pour bientôt, il va la demander en fiançailles pendant les vacances. Ensuite, lorsque ce sera vraiment sérieux, il l'amènera à la maison. Elle est infirmière comme lui, c'est un beau métier.

— Où l'a-t-il rencontrée ?

— À l'hôpital de Lens, je suis contente qu'il ait demandé sa mutation, rien que pour ça.

— Il vit donc toujours chez vous ?

— Oui, il dort encore ici mais il passe aussi du temps chez elle, vous savez c'est comme ça maintenant.

— Vous a-t-il dit où habite cette jeune demoiselle ?

— À Lens, je crois, mais je ne connais pas son adresse. Il ne faut pas poser trop de questions aujourd'hui.

— Vous n'avez donc pas de moyen de le contacter ? reprend Favart en prenant des notes.

— Non, mais c'est un bon fils, il m'a appelée lorsqu'ils sont arrivés à Fécamp et depuis il me donne des nouvelles tous les deux jours.

— Quand est-il parti en vacances ?

— Il a pris ses congés samedi dernier, mais il m'a repeint les volets avant de partir. Il a fait ses bagages mardi soir, pour prendre la route mercredi de bonne heure.

— Quand rentre-t-il ? Nous aimerions le rencontrer.

— Ils sont partis pour deux semaines, Victor pourra donc vous voir la semaine prochaine. Il devrait m'appeler demain, je lui parlerai de votre passage, je peux essayer de lui demander le numéro du camping où il se trouve, pour que vous puissiez le joindre.

— On ne va pas l'embêter avec ça, laissez-le profiter de ses vacances. Il a pris sa voiture pour partir ?

— Non, elle est trop petite et n'est plus très fiable, il l'a laissé devant la maison. Aurélie a une grande voiture plus neuve et plus spacieuse. Il m'a dit vouloir acheter la même.

— Vous avez une idée du modèle ?

— Non, pas la moindre.

— Nous vous remercions pour votre accueil, nous allons essayer de joindre d'autres collègues de Mlle Drapier. Ils pourront sans nul doute nous renseigner.

— Comme vous voulez, mais vous savez qu'il sera de retour dimanche soir prochain.

Le teint de la vieille dame, tout à l'heure blafard, s'est rosi. Parler avec quelqu'un lui a redonné un peu de vivacité. La solitude est pour elle le pire des poisons.

Je remarque la 205 rouge stationnée devant le garage qui jouxte la maison. Le pare-brise a accumulé quelques feuilles du marronnier voisin et le toit est couvert de poussière. Le véhicule n'a pas bougé de là depuis un certain temps.

J'expose mon point de vue à Favart, qui hoche la tête en signe d'approbation. Par ailleurs, il trouve aussi la photo étrange.

Avant de s'asseoir au volant, il jette un regard circulaire sur les lieux.

— Ce type semble avoir un alibi en béton : une petite amie avec laquelle il est parti en vacances la veille de la disparition d'Estelle. Mais d'autres éléments me troublent. Pourquoi ne l'a-t-il pas présentée à sa mère qui n'attend que ça ?

— Oui, je suis d'accord avec vous et l'argument des fiançailles me semble tout droit sorti des années cinquante.

— C'est juste, mais il est peut-être un peu « vieille France », sa mère l'a vraisemblablement beaucoup couvé. Enfin, le gros véhicule est

aussi un élément à ne pas négliger. Tout le problème est d'arriver à le choper, à part sa mère nous n'avons rien et nous n'allons certainement pas attendre la semaine prochaine pour l'interroger.

— Pourquoi n'avez-vous pas voulu qu'elle parle de notre visite à son fils ?

— Il ne faut surtout pas le faire paniquer, je veux retrouver Estelle et Mathilde vivantes.

— Elle lui en parlera sans doute quand même.

— Oui, c'est probable, mais comme d'une enquête de routine et elle n'osera pas lui dire qu'elle a longuement discuté avec nous. Je vais essayer de demander une mise sur écoute de sa ligne téléphonique.

— Oui, vous avez raison. On va où, maintenant ?

— Il faut que je retourne à l'hôtel de police pour voir où en sont les recherches et la mise en place de la filature de Maxime Dybrowski ainsi que la demande de commission rogatoire, mais nous n'avons pas grand-chose sur quoi nous appuyer, mis à part qu'il a été la dernière personne à voir Mathilde vivante. Je te dépose chez Estelle et on se retrouve un peu plus tard.

— M'autorisez-vous à téléphoner à l'hôpital de Lens pour prendre des renseignements supplémentaires sur Victor Desreumaux et sa petite amie ?

— Je vais envoyer une de mes équipes…

— Je me sens inutile, cela me permettrait d'avoir le sentiment de faire quelque chose de concret pour retrouver Mathilde.

— D'accord, mais discret. Et vous me prévenez dès que vous avez des éléments nouveaux.

Il me dépose devant le portail, j'ai déjà les clés de la maison en main. Je me fais l'effet d'être un intrus en entrant seul au domicile de la sœur de Mathilde. Ma Golf me fixe de ses petits yeux ronds tristes, je range les clés d'Estelle dans ma poche et sors celles de ma voiture, agrémentées d'un porte-clés en forme de surf. Mon cerveau me fait l'effet d'être dans le même état que mon corps après avoir subi le roulis d'une grosse vague : je ne sais plus où donner de la tête, je n'ai plus aucun repère.

Je ne connais pas la région mais j'arriverai bien à trouver l'hôpital de Lens. Favart ne me le pardonnera pas. Tant pis.

Avec mon appli téléphonique, j'entre l'adresse de l'hôpital. Il me faut prendre la route d'Hénin-Beaumont pour ensuite rejoindre l'autoroute de Lens. Je tourne à droite à l'église, puis m'engage sur une nationale, à travers champs. L'horloge de la voiture indique déjà 15h45.

Chapitre 9

Mathilde avait raison, ils sont sur mes traces. Je dois maintenant être encore plus prudent. Ils n'ont cependant pas l'ombre d'une preuve contre moi. Je ne dois surtout pas m'affoler, c'est ce qu'ils attendent. Comme tout bon chasseur, cet inspecteur veut me faire sortir de ma tanière. Mais il ne sait rien de l'endroit où je cache mon gibier de choix. Et il n'a aucune idée du lieu et du moment que je choisirai pour accomplir mon œuvre.

Je ne peux cependant m'occuper de mes deux petits bijoux en même temps, ce serait un véritable gâchis. Je devrai cependant passer rapidement de l'une à l'autre. Vingt-quatre heures maximum, Mathilde sera moins préparée qu'Estelle. Ce sera plus dangereux pour moi mais tellement jouissif. Je m'occuperai ensuite des deux corps, elles sont du même sang. Elles seront rassemblées, à jamais, dans la mort.

Arrête de rêver ! La fin approche, et tu as encore beaucoup de détails à régler pour que tout soit grandiose.

*

Mathilde

Estelle ne fait pas un bruit. Je me suis assoupie quelques instants. J'espère seulement que ma sœur a repris un peu de forces en mangeant. Elle semble tellement affaiblie par ces journées passées seule dans le noir le plus complet.

Je secoue mes poignets, l'anneau semble un peu plus mobile dans le mur de briques. J'en viendrai à bout, mais quand ? Le temps presse.

Mes pensées montent jusqu'à mon père. Son aide serait si précieuse, il était si astucieux et patient. Il ne s'attend sûrement pas à ce que nous le rejoignions si jeunes, dans la mort. Un courant froid m'envahit, comme si papa refusait de m'entendre tenir de tels propos. Moi, sa petite « gazelle infatigable ».

Je le rassure en pensée. Nous allons livrer la plus dure bataille de notre vie. Il sait que nous ne lâcherons rien, comme lorsqu'il venait nous voir courir sur les stades.

Que ce fou aille au diable… Je lui arracherais les yeux, à l'instant même, si je le pouvais. La fureur décuple mes forces. Je viendrai à bout de cet anneau !

*

Antoine

Ma connaissance des lieux touristiques de la région est très limitée,

mais j'en suis déjà à mon deuxième hôpital. Dire que je déteste ce genre d'endroits, l'odeur qui y règne me répugne, et la couleur des murs : rien de tel pour faire une bonne petite déprime.

Aujourd'hui, tout ça m'indiffère, l'enjeu de ma visite est trop important pour que cela m'arrête. J'hésite un peu sur la conduite à tenir pour obtenir des informations. Rester discret et crédible dans mes propos.

À l'accueil, une jeune femme lève les yeux de son ordinateur pour me renseigner :

— Que puis-je faire pour vous ?

— Je suis un ancien camarade de classe d'Aurélie… qui est infirmière chez vous. Nous sommes en contact sur Facebook. Je passais voir un ami ici et je me demandais s'il me serait possible de lui adresser un petit coucou en souvenir du collège.

— Mais vous avez un accent du Sud-Ouest, si je ne m'abuse, répond la jeune I. Savine, nom inscrit en lettres majuscules sur sa veste.

— Vous avez raison, je suis originaire du Bordelais. Mes parents ont été mutés dans le Nord alors que j'entrais en quatrième.

— Vous parlez bien d'Aurélie Perrin ? De toute façon, il n'y a qu'une seule Aurélie chez nous.

— Oui, elle travaille aujourd'hui ?

— Non, c'est dommage pour vous, elle est en congé depuis la semaine dernière. Je crois qu'elle revient lundi.

— Pas de chance en effet, je ne l'ai pas vue depuis le collège. Ça fait environ huit ans, maintenant.

— Juste sur votre droite dans le couloir administratif, vous trouverez un tableau du personnel de l'hôpital accompagné de photos. Allez-y, vous verrez si elle a changé.

— Je vous remercie, c'est vraiment gentil de votre part.

Coup de bol, ce trombinoscope ! Je ne sais où donner de la tête. Le personnel est classé par service et par ordre alphabétique. Je ne sais pas dans quel service cette jeune femme travaille.

Je commence par les urgences : Victor Desreumaux y figure, la photo d'identité n'est pas très nette, cheveux bruns et drus, yeux foncés et rapprochés. C'est bien notre homme !

Pas d'Aurélie Perrin au service des urgences. Après quelques recherches, je la repère au service cardiologie. Je m'approche pour voir son visage d'un peu plus près. Cette jeune femme ne ressemble en aucun point à celle qui posait, sourire aux lèvres, devant les bateaux de pêche du Tréport. Son visage rond, ses cheveux châtain clair, ses yeux bleus. Rien ne correspond. Petite photo discrète d'Aurélie et de Desreumaux avant de retourner à l'accueil.

La réceptionniste qui m'a parlé renseigne un couple de personnes âgées qui cherche la maternité.

Elle m'adresse un petit sourire amusé lorsqu'elle voit que je suis de retour.

— Alors, vous l'avez reconnue ?

— Oui, avec un peu de mal. On change tous !

— C'est vrai, dire que j'ai passé toute ma scolarité de collège avec un appareil dentaire et des boutons sur le nez ! J'ai jeté toutes les photos de cette époque !

— Oui, l'adolescence n'est pas la meilleure période pour les *selfies*. J'ai su que son petit ami, Victor Desreumaux, travaille aussi dans cet hôpital ?

— La petite cachottière, je ne savais pas qu'elle sortait avec Victor ! J'avais bien remarqué qu'elle lui plaisait, mais il est très introverti. C'est assez difficile de communiquer avec lui. Apparemment, elle a réussi à le faire sortir de sa réserve.

— Vous ne lui direz pas que j'ai trahi son secret ? Elle m'en voudrait…

— Je serai muette comme une tombe, ne vous inquiétez pas.

— J'ai cru croiser Aurélie en ville, elle a bien un gros véhicule foncé ?

— Non, elle a une C2 grise mais Victor conduit parfois un 4×4 bleu, elle était peut-être avec lui.

— Vous avez une idée du modèle ?

— Non, pourquoi ? Je n'y connais rien en automobile.

— Je vous remercie de m'avoir aidé.

— Pas de quoi, dommage pour vous qu'elle soit en vacances. Je lui dirai que vous êtes passé la voir. Malheureusement, je ne peux pas vous donner son numéro personnel mais je peux noter votre nom et votre numéro de portable au cas où elle passerait pendant mes heures de service ?

Embarrassé par sa question, je cherche un nom courant qu'Aurélie pourrait peut-être raccrocher à un élève de son collège.

— Oui, bien sûr : Antoine Martin.

Je lui indique mon numéro de portable, cette femme sera peut-être en mesure de me communiquer des informations importantes sur Victor Desreumaux.

— Si Aurélie ne vous donne pas de nouvelles d'ici là, vous pouvez repasser en début de semaine prochaine, vous serez sûr de la trouver ici. Je vous donne aussi mon numéro de téléphone au cas où.

Et elle sort une petite carte de visite de la poche poitrine de sa veste blanche.

— Merci pour votre aide. Au revoir.

— De rien, bonne fin d'après-midi.

Je m'éloigne, heureux de mettre fin à cette conversation fructueuse. Il faut que je prévienne Nathan au plus vite. Victor Desreumaux ment

à sa mère.

Mon téléphone portable se coupe brutalement. Et merde, j'ai laissé mon chargeur chez Favart !

Je prends le chemin du retour, angoissé par le temps précieux que je fais perdre à Mathilde.

Arrivé chez Estelle, je décroche le téléphone sans prendre le temps d'ôter ma veste. Il me faut patienter, Nathan est en ligne et ne peut prendre mon appel. Cette musique commence à me taper sérieusement sur les nerfs, je fais les cent pas au rez-de-chaussée.

Après plus de cinq minutes d'attente, il décroche enfin.

— Oui, Antoine, que puis-je pour toi ?

Je suis un peu décontenancé par la froideur de son ton et ne sais plus par où commencer.

— C'est-à-dire… j'ai des infos de l'hôpital de Lens…

— Et…

— Desreumaux est effectivement en congé, et sa petite amie l'est également. Jusque-là, rien d'anormal. J'ai cependant creusé un peu plus. Ils ont un tableau des personnels dans le couloir administratif, notre homme y figure, ainsi que sa photo. La seule jeune femme se prénommant Aurélie travaille au service cardiologie, elle se nomme Aurélie Perrin, et, c'est là que ça devient intéressant : sa photo ne correspond pas du tout avec celle que nous a montrée Mme Desreumaux. Aurélie a un visage rond, des cheveux châtain clair et les yeux bleus. Rien à voir avec la photo ! Ce type ment donc à sa mère. Autre information de poids, il conduit un 4×4 bleu ! Par ailleurs, la réceptionniste de l'hôpital ne semblait pas du tout au courant de la prétendue relation de Desreumaux avec Aurélie Perrin. J'ai pris une photo d'eux avec mon téléphone portable, je vais les imprimer sur papier avec l'ordinateur d'Estelle. Voulez-vous que je vous les envoie en pièces jointes au commissariat ?

— Je croyais que tu devais simplement téléphoner à l'hôpital.

Je ne sais que répondre. Favart finit par rompre le silence pesant qui nous sépare :

— Je te donne mon adresse *e-mail* pour les photos. Je pense qu'il faut suivre les deux pistes. Mon équipe est en train de filer Dybrowski, il vient de sortir du travail par la porte de service.

— Et du côté des autres correspondants d'Estelle, du nouveau ?

— Ces types ne semblent pas entrer dans le moule du psychopathe potentiel. Guibert, le divorcé, voulait juste rencontrer quelqu'un par le biais de ce site. Il dit n'avoir jamais rencontré Estelle. Quant à Mercier, le commercial, nous l'avons joint par téléphone. Il était terrorisé à l'idée que sa femme soit au courant de son passe-temps favori lorsqu'il est loin de chez lui. Il prétend également avoir

uniquement communiqué par *mail* avec Estelle. Il dit n'avoir jamais rencontré une seule des relations qu'il établit par le biais du site. Son truc, c'est la « *cyber* séduction », il veut se prouver qu'il est toujours vivant. Il dit aimer sa femme et ne vouloir en aucun cas d'une relation extraconjugale. Il croit sans doute qu'on va gober ça. Quoi qu'il en soit, on doit tout de même garder un œil sur ces deux-là. Bon, il faut que je raccroche.

— OK. Je m'occupe de l'envoi des photos.

Un silence oppressant règne à présent dans la maison, ce qui ne fait qu'accentuer le sentiment d'urgence qui s'est emparé de moi depuis mon retour de l'hôpital. Un câble de chargement identique au mien traîne dans la cuisine, j'y branche mon appareil qui se rallume.

Favart n'a pas l'air de prendre ma piste très au sérieux. Pourquoi son attitude est-elle si imprévisible ? S'il est trop occupé, je ferai mes recherches en solo !

Je transfère les photos, retourne dans le bureau et allume l'ordinateur d'une femme que je n'ai jamais rencontrée. Son visage me saute une fois de plus à la figure. À travers son regard franc et direct, je retrouve Mathilde. Je ne connais quasiment rien d'elle et je suis là, chez sa sœur, dans cet endroit déserté par ses occupants, à me demander si je pourrai un jour la serrer dans mes bras.

Je raccorde mon téléphone portable à l'unité centrale de l'ordinateur et y ajoute les deux photos. Celle d'Aurélie Perrin m'apparaît en premier. J'espère que cette fille n'est pas, elle aussi, en danger. J'étudie ensuite le portrait de Victor Desreumaux. Il est plutôt pas mal, avec son teint mat et ses cheveux sombres, genre bel Italien ténébreux. Il doit plaire aux filles, mais son regard paraît fuyant et froid comme sur le cliché de madame Desreumaux. Dybrowski a un comportement bizarre, mais mon instinct me souffle qu'il faut chercher du côté de Desreumaux. Par où faut-il commencer ? Ce type est dans la nature et l'on n'a pas l'ombre d'une trace pour nous guider. Le temps joue contre nous.

La boîte *mail* d'Estelle ne m'apprend rien de plus, aucun nouveau message digne d'intérêt. On tourne en rond, il faut trouver une issue.

Passant d'une pièce à l'autre, je perçois des détails qui ne m'avaient pas frappé auparavant. Ici, une photo d'Estelle et de Mathilde avec leur mère sur fond de montagne. Là, la montre de Mathilde tombée au pied de la table de chevet. Je la mets à mon poignet en espérant ressentir sa présence, mais rien ne se produit.

Les restes d'un repas sont rassemblés dans l'évier de la cuisine. Devant la porte-fenêtre traîne l'écuelle d'un chat qu'Estelle devait nourrir. Je la nettoie et la remplis avec un peu de lait coupé d'eau.

Je décide ensuite d'appeler Mme Drapier pour l'informer de nos

dernières recherches. L'attente doit être insupportable pour cette femme. La disparition d'un enfant est impensable pour une mère. Sa voix, éraillée par la peur et l'insomnie, n'est plus qu'un murmure, je me résigne enfin à raccrocher, honteux de lui apporter si peu de réconfort.

Il ne me reste plus qu'à attendre le retour de Nathan. Je suis incapable de fixer mon attention plus d'une minute sur quoi que ce soit. Mes muscles sont tendus à l'extrême et une douleur sourde vrille ma nuque, signe annonciateur d'un torticolis dans les heures à venir.

Mon esprit est en ébullition. Est-il déjà trop tard ? Je refuse d'envisager cette hypothèse. Il doit forcément y avoir une faille dans le plan de ce cinglé ! Et je vais la trouver.

*

Mathilde

La respiration sifflante d'Estelle me tire de la léthargie qui prend lentement possession de mon corps.

Ma sœur a toujours été fragile des bronches. Petite, elle souffrait régulièrement de bronchites asthmatiformes. Maman la couvrait systématiquement dès l'automne d'un bonnet et d'une écharpe afin qu'elle ne prenne pas froid. Elle ôtait le bonnet dès qu'elle passait le portail de l'école primaire, quand maman était hors de vue. Elle ne pouvait supporter de se faire montrer du doigt dans la cour de récréation, et m'avait fait jurer de ne rien dire, sous peine d'être soumise à la pire des tortures : des chatouilles sous les pieds. J'avais juré sans hésiter. Maman ne comprenait pas pourquoi elle était aussi souvent malade alors qu'elle prenait tant de précautions pour la protéger du froid. Moi je savais, mais j'avais promis de me taire, et je ne pouvais trahir le secret qui nous liait ma sœur et moi. Estelle m'en voulait un peu car je n'étais quasiment jamais malade. Je trouvais cela injuste. J'aurais aimé, moi aussi, rester au lit de temps en temps, et me faire dorloter quelques jours, histoire de montrer que je n'étais pas si forte que ça.

À l'adolescence, les crises se sont estompées et la pratique de l'athlétisme l'a aidée à mieux maîtriser son souffle. Elle est devenue moins vulnérable.

L'humidité et le froid qui règnent dans cette cave sans aération ont gagné. Estelle est malade et je suis sûre qu'elle a de la fièvre.

Je redouble d'efforts pour desceller l'anneau qui m'entaille les poignets à chaque mouvement. Le sparadrap qui immobilise ma bouche m'empêche de respirer, j'ai une féroce envie de l'arracher.

Une violente toux tire Estelle de sa somnolence, vraisemblablement due à la fièvre qui ne la quitte plus. Elle esquisse quelques mots,

entrecoupés de râles :

— Mathilde… tu es là… ? Promets-moi… plus tard, tu penseras d'abord… à ta vie personnelle… Ne gâche pas tout, comme moi…

— Mhh, je grogne, seul son que je suis capable de former les lèvres scellées.

Je ne peux même plus réconforter ma sœur dignement.

— Je te… protégerai… Ce taré… ne t'aura pas… pas toi.

Et elle est prise d'une quinte de toux interminable.

Je sais ce qu'elle sous-entend par là. Je beugle mon désaccord, il faut que je me libère coûte que coûte. La mobilité de mes mains s'accentue d'heure en heure. Combien de temps nous reste-t-il ?

Estelle s'est tue, les quelques mots qu'elle a prononcés l'ont épuisée. Ses forces s'amenuisent. Qui peut être assez salaud pour mettre un être humain dans un tel état de détresse physique et morale ?

Tout est maintenant prêt, plus que vingt-quatre heures à attendre l'ouverture de la chasse. J'entraverai le règlement de quelques heures afin de ne pas être dérangé par un chasseur de petit gibier.

J'ai eu la désagréable impression d'être suivi en sortant cet après-midi, j'ai modifié mon itinéraire habituel pour me rendre finalement compte que personne n'était sur mes traces.

Occupé depuis deux heures à régler les derniers détails, je n'ai pas vu le temps passer. L'exaltation des dernières heures est le moment que je préfère.

À côté, tout est calme, à présent, Estelle tousse beaucoup, elle m'inquiète. Il ne faut surtout pas qu'elle tombe malade juste avant sa dernière course. Si elle est trop faible, le jeu sera tronqué. Je ne le veux absolument pas, tout doit être parfait.

Sa toux est rauque et sa respiration saccadée, je dois me procurer de quoi la soigner, c'est sans doute une bronchite.

Voilà, il me reste encore quelque chose d'important à faire avant notre communion finale. Estelle, concurrente hors pair, mérite que je m'occupe correctement d'elle. Je ne vais pas réduire à néant des mois de travail acharné pour réaliser mon œuvre majeure.

Il me faut donc sortir une dernière fois et trouver les médicaments qui lui conviennent.

Je guette mes spécimens à travers l'œilleton. Aucun bruit. Je peux partir tranquille.

Chapitre 10

Antoine

Il est près de 20 heures. Assis dans la pénombre du salon d'Estelle, je n'ai pas vu le jour tomber. La fatigue, accumulée ces deux derniers jours, a eu raison de moi. Epuisé, je me suis assoupi sur le canapé.

Le téléphone sonne dans le bureau, je m'y rends à l'aveuglette, cognant mon corps endolori contre les meubles et décroche :

— Allô, capitaine Favart ?

— Non, ch'é mi, Alphonse Potevin.

— Ah, c'est vous !

— Je ne vous dérange pas au moins ?

— Non, pas du tout.

— J'sais pas si c'est important mais j'ai discuté avec mon fils c'soir, il a déjà vu le 4×4, li aussi. Il dit qu'il est bleu foncé.

— Je vais immédiatement prévenir le capitaine Favart, ça va permettre d'affiner les recherches d'identification du véhicule.

— Eh, c'est pas tout ! Étienne a vu le 4×4 pas plus tard que c'soir, devant la pharmacie de Beaumont. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Il l'a vu à quelle heure ?

— Vers sept heures et demie, il rentrait des champs avec eul tracteur. Cha peut vous aider ?

— Et comment ! Votre fils a-t-il déjà vu le conducteur de la voiture ?

— Non, malheureusement, le type doit être très prudent.

— Ce n'est pas grave, vous nous aidez déjà énormément. J'appelle tout de suite le capitaine et je vous contacte dès que j'ai du nouveau.

Je raccroche fébrilement.

Alors que je viens de composer le numéro du commissariat. Le carillon de la porte d'entrée retentit. J'ouvre, téléphone en main. Favart se tient dos à moi, il est en train de parler sur son téléphone portable. Il se retourne et entre à grands pas dans le couloir, toujours en grande conversation avec son interlocuteur.

— Oui, d'accord. Mais surtout, vous ne fermez pas l'œil, il ne doit pas vous fausser compagnie maintenant. Et vous m'appelez régulièrement, même s'il ne se passe apparemment rien.

Il raccroche vivement et lève enfin les yeux vers moi. Je trépigne d'impatience, j'ai du nouveau et il faut partir tout de suite pour avoir une chance de trouver la pharmacie encore ouverte. 19 h 50. J'attrape ma veste et les clés de la maison, invitant du regard le capitaine à me suivre.

— Il faut y aller maintenant. Je vous expliquerai en chemin !

— OK ! Je te suis, mais on va où au juste ?

— À la pharmacie de Beaumont ! Vous savez où ça se trouve ?

— Pas de problème, on y est dans dix minutes. Maintenant, tu m'expliques. Tu es malade ?

Je lui expose en quelques mots la situation : l'appel de M. Potevin, le 4 × 4 dont la description correspond en tout point à celui de Victor Desreumaux, et le fait que le véhicule ait été aperçu par le fils de Potevin, devant la pharmacie de Beaumont, vingt minutes plus tôt. Je termine mon monologue, haletant.

— Bon boulot, Antoine ! admet Favart.

— Je n'ai rien fait, si ce n'est dormir.

— Peut-être, mais tu étais au bon endroit, au bon moment !

— D'accord, je jette l'éponge. J'espère seulement qu'on va arriver avant que la pharmacie ne ferme.

Il colle le pied au plancher tandis que je me cramponne à la portière, angoissé par le peu de temps dont nous disposons.

Nathan m'expose brièvement le contenu de sa conversation téléphonique. Maxime Dybrowski a tenté de lâcher les hommes qui le filaient pour rentrer chez lui après un long détour. Ensuite, il n'est plus ressorti. Ce type a assurément quelque chose à cacher. Cependant, il ne fait plus figure de favori, Desreumaux a pris la pole position.

On roule pleins phares sur la route sinueuse qui coupe à travers champs, ne croisant que quelques conducteurs affolés par notre vitesse. Il est 20 heures passées lorsque nous débouchons enfin dans le village de Beaumont. La pharmacie se tient dans la rue principale, non loin de la Poste. Les grilles sont baissées et les lumières éteintes, nous arrivons trop tard !

Le capitaine se gare à la hâte sur le trottoir, juste devant la porte, et jaillit du véhicule, tel un diable sorti de sa boîte. Il tambourine à la grille et appelle, sans succès. La pharmacie est bel et bien fermée pour la nuit.

Il se dirige ensuite vers la porte d'entrée suivante et sonne. Une boule de douleur noue ma gorge, aucun son ne peut en sortir. Spectateur muet et inefficace.

Une vieille dame entrouvre à peine sa porte, laissant la chaîne de sécurité bien en place, la mine inquiète à la vue de ces visages hagards et inconnus. Elle doit avoir entendu notre vacarme.

— Excusez-nous de vous déranger, madame, dit Favart en brandissant son badge de la police. Nous cherchons à joindre le pharmacien de Beaumont. C'est très important.

La vieille femme garde l'œil méfiant, la déranger à une heure si tardive est suspect. Elle finit par répondre :

— Elle vient de fermer, il faudra revenir demain.

— C'est très urgent, sauriez-vous comment nous pourrions la joindre ?

— Je sais qu'elle habite au bout du village. Je crois que c'est l'avant-dernière maison sur la gauche.

— De quel côté ?

— Par là.

Et elle nous indique de la main de poursuivre notre route vers la gauche.

Nathan la remercie et se précipite vers sa voiture. Je le suis.

La vieille dame, à moitié convaincue de notre identité, nous suit du regard jusqu'à ce que nous disparaissions de sa vue.

Quelque six cents mètres plus loin, nous sommes déjà à la sortie du village. Nathan se gare devant une grande propriété, maison cossue aux murs de briques dans les tons de jaune, deux tourelles alourdissant le tout. La pharmacie doit rapporter pas mal d'argent à sa propriétaire. La maison est éclairée, la nuit étant tombée.

Nous parcourons les vingt mètres qui séparent la maison de la route par une petite allée pavée.

Je reste légèrement en retrait de Favart lorsqu'il sonne. Un garçon d'une dizaine d'années en pyjama et chaussons vient nous ouvrir. Il nous regarde d'un œil interdit. Nous ne lui rappelons manifestement personne et la taille imposante du capitaine semble l'intimider.

— Est-ce que ta maman est rentrée du travail ? demande Nathan en s'inclinant légèrement vers le jeune garçon.

— Oui, pourquoi ?

— Je suis le capitaine Favart, du commissariat de Douai, et je souhaiterais m'entretenir quelques instants avec elle. Tu peux l'appeler ?

— Attendez ici, je vais lui dire que vous êtes là.

Il repousse la porte sur nous sans la fermer et monte les escaliers en courant. Nous l'entendons expliquer à sa mère que des policiers attendent à la porte d'entrée et demandent à lui parler.

Quelques secondes plus tard, une femme blonde d'une quarantaine d'années en survêtement noir entrebâille la porte. Elle paraît surprise par notre visite.

— Oui, que puis-je pour vous ?

— Capitaine Favart, police de Douai. Pourrions-nous prendre quelques minutes de votre temps ? Il se pourrait que vous soyez en mesure de nous aider dans une enquête en cours.

— Entrez.

Elle nous précède jusqu'au salon qui donne sur l'arrière de la maison. Nous avons vue sur une vaste pelouse agrémentée de massifs de fleurs réalisés sans aucun doute possible par un paysagiste. La pièce aux dimensions harmonieuses est meublée avec soin. Elle nous invite à

nous asseoir sur un canapé de cuir beige et prend place en face de nous. Notre hôte nous propose un rafraîchissement. Favart décline poliment son offre, nous ne voulons surtout pas la déranger. Il poursuit :

— Nous menons une enquête concernant la disparition d'une jeune femme. Avez-vous reçu ce soir, à la pharmacie, un homme du nom de Victor Desreumaux ?

— Ce nom ne me dit rien, mais je vois passer beaucoup de monde. De plus, c'est peut-être ma préparatrice qui l'a servi.

— Il est arrivé dans un 4 × 4 bleu foncé vers 19h30.

— De la pharmacie, je ne vois pas les véhicules qui se garent et il y a eu énormément de monde entre 19 et 20 heures.

J'ai discrètement activé mon téléphone portable. Sur le menu « photo », je sélectionne la photo et transmets l'appareil au capitaine afin qu'il montre la photo à la jeune femme. Il se tourne vers moi, l'air excédé.

— Il s'agit vraisemblablement de cet homme. Le reconnaissez-vous ?

— Oui, je l'ai effectivement vu ce soir. Il avait une ordonnance provenant de l'hôpital de Lens pour son amie.

— Vous souvenez-vous du nom de cette personne ?

— Non.

— Quelle était sa prescription ?

— Un traitement contre l'inflammation des bronches et du Doliprane pour faire chuter la fièvre.

— A-t-il utilisé une carte de mutuelle ou de sécurité sociale ?

— Non, il a payé l'intégralité des médicaments et m'a dit que sa petite amie se ferait rembourser plus tard.

— L'aviez-vous déjà vu auparavant ?

— Non, je ne crois pas, j'ai en général une bonne mémoire des visages. Je poserai tout de même la question à Valérie, ma préparatrice, si vous me laissez une copie de la photo.

— Si vous acceptez de me donner votre numéro de portable, je peux vous transférer la photo.

— Oui, pas de souci. C'est le 06 42 39 72 54.

— Voilà, c'est fait.

Le jeune garçon vient s'asseoir à côté de nous le nez sur son téléphone.

— Jules, tu veux bien nous laisser quelques instants ?

— OK, vous en avez pour longtemps ?

— Juste quelques minutes, mon loup, je t'appelle dès que nous avons terminé.

Il sort à contrecœur de la pièce.

Le portable de Nathan sonne et il s'esquive pour répondre. J'hésite quelques instants et lui montre ensuite une photo de Mathilde prise à

la plage quelques jours plus tôt, ainsi qu'une photo d'Estelle provenant de la photo encadrée dans le salon de celle-ci. Elle ne connaît ni l'une ni l'autre. Intriguée, elle me demande si je suis aussi de la police. Je lui réponds que je suis un ami de Mathilde, la première fille prise en photo, et qu'Estelle, la jeune femme sur la deuxième photo, est sa sœur.

Elle apostrophe le capitaine lorsqu'il nous rejoint :

— Il s'agit d'une ou deux disparitions, monsieur Favart ?

Il me regarde, interloqué. J'enchaîne, gêné :

— Je lui ai montré, à tout hasard, une photo de Mathilde et d'Estelle ; elle aurait pu les apercevoir ou les connaître.

— Pas de problème Antoine, me dit-il d'une voix où perce l'agacement, avant de se tourner vers la pharmacienne. Estelle a disparu depuis maintenant une semaine. Mathilde était à sa recherche, elle n'a pas donné signe de vie depuis deux jours.

— Mais c'est horrible ! Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider.

— Est-il possible que nous ayons une copie de l'ordonnance ?

— Malheureusement, c'est impossible. Comme ce monsieur a payé les médicaments, il a récupéré l'original de l'ordonnance pour se faire rembourser. Mais j'ai tout de même enregistré sur mon ordinateur les références de l'acte et notamment le nom du bénéficiaire, ainsi que celui du médecin qui l'a prescrit.

— Ça nous intéresse, déclare Nathan.

— Je prends tout de suite mes clés et une veste. Je sors ma voiture du garage et je vous rejoins sur place.

— Nous vous emmenons dans notre véhicule, si cela vous convient ?

— Parfait, je préviens juste Jules que je m'absente quelques instants.

Mme Levant, puisque tel est son nom, nous rejoint rapidement. Son mari doit rentrer d'un instant à l'autre, ses horaires de chef d'entreprise bannissant tout retour à la maison avant 20 heures.

En une minute à peine, nous sommes devant la pharmacie. Mme Levant déverrouille la porte métallique et coupe rapidement l'alarme. Elle passe derrière le comptoir et allume son ordinateur. Favart a sorti son carnet de notes.

— Voilà, on y est. Aujourd'hui, 19h35. Une ordonnance du Dr Issam Zaoui des urgences de Lens datée du jour même, jeudi 22 septembre. La patiente est Aurélie Perrin.

Nous échangeons un regard complice, ce type vit à fond sa chimère de relation avec cette infirmière de Lens ou, deuxième possibilité, elle est sa complice.

La pharmacienne éteint l'ordinateur et referme avec soin son officine. Au moment où nous la déposons devant chez elle, celle-ci propose au capitaine de le rappeler dès que sa préparatrice aura vu la

photo du suspect. Il lui laisse une carte de visite avec son numéro personnel et nous démarrons.

Je réfléchis au moyen de faire avancer les choses :

— Nathan, je crois que je peux peut-être réussir à joindre cette Aurélie Perrin, mais si elle est la complice de ce cinglé, ils vont savoir que nous sommes à leurs trousses, et il se pourrait qu'ils paniquent.

— Le temps s'écoule inexorablement, et plus il s'écoule, moins nous avons de chances de retrouver Estelle et Mathilde vivantes. Ce type est sorti de sa tanière afin de chercher des médicaments pour Aurélie Perrin, Estelle ou Mathilde. Je pencherais plutôt pour une des deux dernières. Le point positif, c'est qu'elles sont, je pense, toujours en vie. Par ailleurs, il y a de grandes chances que l'ordonnance soit un faux. Desreumaux est en congé et « son amie Aurélie » également, il a dû piquer un bloc de prescription au Dr Zaoui. Le meilleur moyen de savoir si Aurélie est complice ou non, c'est de pouvoir lui parler. Alors, si tu peux le faire, fais-le.

Je sors la carte de visite d'I. Savine de la poche intérieure de ma veste et compose le numéro. Elle décroche à la troisième sonnerie et semble enchantée que je l'appelle si vite. Mais elle déchante un peu en apprenant que je veux juste savoir si elle voudrait bien me donner le numéro de portable d'Aurélie, car j'organise une fête avec des anciens camarades de classe de quatrième demain soir. Coup de bol, c'est une de ses amies et elle accepte assez vite de me le transmettre. Un peu déçue, cependant, que je ne l'invite pas elle aussi. Je la remercie et raccroche rapidement.

Je compose cette fois le numéro d'Aurélie Perrin, craignant toutefois que le téléphone ne se mette sur messagerie. Deuxième coup de bol, elle décroche :

— Allô, oui ?

— Bonjour, je souhaiterais joindre M. Victor Desreumaux pour lui proposer un abonnement gratuit de six semaines au journal *Le Monde*.

— Comment avez-vous eu mon numéro ?

— Il était indiqué comme étant le numéro de portable de Victor Desreumaux.

— Mais c'est impossible ! Vous m'appelez sur mon portable et je ne connais pas ce Victor Desreumaux… Enfin si, c'est un vague collègue de travail, très collant d'ailleurs. Je ne comprends pas comment il a pu se procurer mon numéro de portable ! Il ne me lâchera donc jamais, celui-là !

— Cet homme a apparemment l'air de vous importuner.

— Oui, et c'est peu dire. Il me suit dans les couloirs sur mon lieu de travail, et même dans le *parking*. Il me fout les jetons.

— À ce point ? Comment en est-il arrivé là ?

— Au début, je le trouvais touchant, avec son petit air triste. Il

venait de se faire plaquer par sa petite amie, une certaine Estelle. J'avais envie de le consoler. Il était nouveau à l'hôpital, je voulais devenir son amie. Puis il est devenu très bizarre. Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout cela. Enfin bref, je lui ai demandé de me laisser tranquille. Je vais changer mon numéro de portable, ça m'angoisse trop qu'il puisse me joindre comme il le désire et utiliser mon numéro.

— C'est préoccupant, ce que vous me racontez. Je vous conseille d'aller déposer une plainte au commissariat, ce type n'a pas un comportement normal. Parlez-en aussi sur votre lieu de travail.

— Oui, vous avez raison, je le ferai.

— Bien, excusez-moi encore pour le dérangement.

— Oh, ce n'est pas grave. Au moins je sais qu'il faut que je change de numéro au plus vite. Au revoir, monsieur.

— Au revoir.

Favart pose sur moi un regard amusé :

— Eh bien dites donc, vous avez de l'imagination et si le droit ne vous branche plus vous pourrez faire fortune en psychanalyse. Cette fille vous a raconté sa vie en moins de trois minutes, je suis bluffé.

— Ça m'arrive tout le temps. Je parle à une personne et elle me déballe instantanément l'histoire de sa vie par le menu. C'est parfois très pénible, surtout quand je suis pressé. Mais trêve de plaisanterie, je pense sincèrement que cette fille n'est pas dans le coup, elle est victime de ce cinglé comme Estelle avant elle. Et tenez-vous bien, il lui a raconté que son ancienne petite amie l'avait laissé tomber, il lui a même donné le prénom d'Estelle. La même approche semble avoir été utilisée pour les deux jeunes femmes.

— Tu as eu raison de lui conseiller de se rendre au commissariat le plus proche. Je pense qu'elle aussi est en danger.

Là-dessus, il tourne à droite et prend la direction de la ferme Potevin. Lorsqu'il s'engage sur le chemin de terre, le chien est là pour nous accueillir comme lors de notre précédente visite. Chez les Potevin, pas besoin de sonnette. Alphonse sort le premier, suivi de près par Étienne, son fils. Visiblement, ils nous attendaient, trop heureux de faire avancer l'enquête.

— Content de vous revoir, Favart. J'ai bien fait d'appeler ch'tiot au plus vite quand Étienne m'a parlé du 4×4 devant l'pharmacie.

— Vous avez très bien fait, monsieur Potevin. Antoine m'a immédiatement prévenu.

— Ouais, je m'suis dit que vous deviez être trop occupé pour que j'puisse vous joindre directement, avec le p'tit c'était plus facile.

— Je passais justement pour demander à votre fils s'il ne se souvenait pas à tout hasard du numéro de plaque du véhicule. Il se tourne vers Étienne.

— C'est-à-dire… c'est après avoir parlé avec mon père que j'ai fait le rapprochement avec votre gars. J'avais déjà vu le 4×4 dans les chemins près de l'endroit où vous avez rencontré mon père. Et ça m'a fait tilt, je venais de le voir garé devant la pharmacie de Beaumont. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il est immatriculé dans le 62, et qu'il est bien bleu foncé, je pense que c'est un vieux Lada Niva.

Il baisse les yeux et fouille le sol de terre battue de la cour de la pointe de son bottillon. Étienne semble visiblement gêné de ne pouvoir nous en apprendre davantage.

Favart le rassure sur ce point, il nous permet de restreindre les recherches. De plus, le fait que notre homme se rende dans une pharmacie proche d'ici signifie qu'il ne s'est pas envolé hors de la région. Il vit vraisemblablement tapi à moins de dix kilomètres à la ronde. Et le fait qu'il achète des médicaments pour sa « petite amie » augmente les chances de retrouver Mathilde et Estelle vivantes.

Nous déclinons poliment l'invitation à boire une petite prunelle du soir chez Alphonse. Nous avons encore beaucoup à faire et la nuit risque d'être très longue.

Nathan est déjà en conversation avec un lieutenant du commissariat afin que les informations transmises par Étienne Potevin soient prises en compte dans les recherches d'identification du véhicule. Puis il me fait signe de transmettre le numéro d'Aurélie Perrin à son interlocuteur, ce que je fais après avoir fait apparaître le numéro que j'avais immédiatement mémorisé sur mon téléphone portable ; il reprend sa communication en donnant des consignes précises à son collaborateur pour apprendre un maximum de choses sur la jeune femme et ses relations avec Victor Desreumaux. Son interlocuteur s'engage à lui donner des nouvelles dans les deux heures à venir.

Il me demande ensuite d'appeler la mère de Mathilde et Estelle afin de savoir si elles ont des problèmes de santé particuliers, notamment au niveau des bronches.

Mme Drapier m'apprend que Mathilde n'a quasiment jamais été malade mais qu'Estelle était beaucoup plus fragile lorsqu'elle était petite. Elle souffrait de bronchites asthmatiformes. À l'adolescence, cependant, elle a cessé d'être malade et son métier l'a sans doute endurcie. Elle demande, la voix sourde, si nous avons du nouveau. Je jette un œil interrogateur en direction de Favart. Il me fait un signe d'assentiment qui m'autorise à parler des dernières avancées de l'enquête. Elle raccroche, vibrante d'espoir que l'on retrouve ses filles dans la nuit. Mais ce n'est pas aussi simple que cela.

Nous savons qu'Estelle est probablement malade, sans doute fragilisée par ses jours d'enfermement.

— Si on allait rendre une deuxième visite à Mme Desreumaux ? Qu'en penses-tu ? Notre ami Victor est peut-être rentré à la maison ?

Je ne supporte pas d'entendre le prénom de ce cinglé, il n'a pas le droit à un prénom. Un monstre n'a pas de prénom, juste un nom. Et encore.

— Je préférerais, si ça ne vous dérange pas, que nous l'appelions Desreumaux. Ce n'est pas mon pote !

— Tu as raison, c'était maladroit. Mais pour l'instant, ce type n'est que suspect, pas encore coupable, et il n'apparaît dans aucun fichier de la police. Blanc comme neige, même pas un petit excès de vitesse !

— Excusez-moi, je disjoncte un peu. Sans doute la fatigue et l'appréhension. Vous pouvez me ramener chez Estelle si vous le désirez, je ne voudrais surtout pas entraver votre enquête de quelque manière que ce soit et encore moins vous causer des ennuis. Je sais bien que vous vous mettez en danger en m'emmenant partout comme ça. Je ne suis pas de la police, je fais même partie de la liste des suspects potentiels.

— Vous croyez vraiment que j'aurais fait dormir chez moi un suspect potentiel et qu'en plus, je lui aurais présenté mon chien ?

Il m'arrache un semblant de sourire, ce qui a pour effet de me détendre un peu.

— Trêve de plaisanterie, je prends le risque. Tu m'as beaucoup aidé jusqu'à présent. Tant qu'il n'y a pas de risque pour toi, je te garde avec moi. À moins que tu veuilles te reposer un peu ?

Il me regarde, attendant ma réponse.

— Si vous voulez bien de moi, je reste avec vous. Merci.

Nous nous engageons sur la rocade en direction d'Hornaing. Le silence s'est installé dans l'habitacle. Seul le ballet monotone des phares des véhicules circulant en sens contraire ponctue notre progression. Nous ne distinguons plus ni champ ni village le long de la route, juste des étendues sombres et des points de lumière. Je ferme les yeux quelques instants.

Mathilde, où es-tu ? Sans doute, dans quelque lieu obscur et isolé, mais lequel ?

Chapitre 11

Mathilde

Je suis presque surprise lorsque l'anneau se détache enfin du mur. Ma lutte acharnée pour me libérer a enfin abouti. Mes jambes, endolories par une position assise inconfortable dans cette cave humide, et affaiblies par deux jours de jeûne, ont beaucoup de mal à me porter. Aucun rayon de lumière ne filtre. Je titube en longeant le mur. Mon pied bute soudain sur le corps recroquevillé d'Estelle. En m'agenouillant près d'elle, les deux bras toujours irrémédiablement attachés dans le dos, je sens sur ma joue sa peau brûlante et couverte de sueur. Je la secoue avec ma tête, aucune réaction dans un premier temps, elle finit par émerger lentement. Soudain, elle se recule, effrayée. Je m'approche à nouveau en mugissant, enrageant de ne pouvoir arracher ce maudit sparadrap qui meurtrit mes lèvres.

— Mathilde… c'est toi ?

— Meuh…

— Comment as-tu fait pour te libérer du mur ? articule-t-elle péniblement, sachant pourtant que je ne pourrai lui répondre. Approche tes poignets de ma bouche… je vais essayer d'arracher tes liens avec mes dents.

Je me tourne, m'agenouille et soulève lentement mes bras afin de les approcher de son visage sans risquer de la blesser avec l'anneau encore relié à mes mains.

Elle tire d'abord lentement sur l'adhésif, puis avec plus de vigueur. Mes mains commencent à avoir plus de mobilité, maintenant. En quelques minutes, le sparadrap est à deux tiers enlevé. Sentant que nous y sommes presque, elle s'acharne sur les derniers lambeaux d'adhésif qui entravent encore mes mains.

Estelle s'arrête brutalement. Des bruits de pas dans l'escalier. Vite ! Il me faut retourner à ma place pour ne pas éveiller les soupçons de notre tortionnaire ! Je longe de nouveau le mur aussi vite que mes jambes et l'obscurité me le permettent. Combien de pas ai-je faits pour rejoindre ma sœur ? Une dizaine, peut-être ? Moins ? Plus ? Je ne me souviens plus. Si je m'assois au mauvais endroit, il s'en apercevra immédiatement !

Au moment où il déverrouille la porte, je m'affale lourdement le long du mur.

La lumière m'aveugle, je tourne la tête vers le mur pour repérer l'emplacement initial de l'anneau. Il est à un mètre sur ma droite. En me retournant lentement, tétanisée par la peur, je m'aperçois que toute l'attention de ce cinglé est centrée sur Estelle, qui feint de

dormir. Il ne m'a même pas regardée. Je me glisse discrètement sur la droite, il ne faut surtout pas qu'il remarque quoi que ce soit. Il perçoit tout de même mon mouvement et lève vers moi son visage tendu de tissu gris. Il s'approche lentement mais demeure à quelques pas. Je devine le rictus de satisfaction qui doit marquer ses traits.

— Alors belle Mathilde, on ne dort pas ? La position est inconfortable, j'en conviens, mais c'est la seule qui me garantisse une parfaite sécurité. Tu t'habitueras, regarde ta sœur, une vraie « Belle au bois dormant *», n'est-ce pas ?*

Je ne réponds pas, n'ayant aucune envie qu'il vérifie toute l'étendue de son pouvoir sur moi. Il m'a enlevé la parole. Seuls mes yeux trahissent ma fureur.

Estelle tousse violemment, ce qui a pour effet d'attirer son attention. Il s'éloigne dans sa direction.

Mes mains sont presque libres, il faut que j'arrive à arracher le reste d'adhésif sans me faire repérer. C'est notre seule chance de nous en sortir. Je réussis à bloquer l'anneau contre le mur et en utilise la partie pointue pour percer le sparadrap, déplaçant lentement mes mains lorsque l'adhésif est troué par la pointe effilée qui entre inexorablement dans la chair de mes poignets. J'enfouis au plus profond de mon être tout signe extérieur de douleur et ne les quitte pas des yeux.

L'homme est de dos, accroupi devant Estelle qu'il me cache à moitié. Il tente de lui faire avaler quelque chose qu'elle recrache invariablement. À côté de lui, je repère un sachet de pharmacie et distingue péniblement l'adresse. Hénin-Beaumont ! Il s'est procuré ces médicaments à deux pas de chez nous ! Un infime espoir renaît en moi. Mais pourquoi ces médicaments ? Veut-il en finir avec Estelle ou bien la soigner ? Ma sœur doit être dans la même incertitude.

Il commence à perdre patience :

— Je ne vais pas passer des heures à te faire prendre ces fichus médicaments, tu es pire que ces petits vieux séniles ! Allez, avale, nom de Dieu !

Il enfourne deux comprimés dans la bouche d'Estelle, lui bouche le nez et maintient sa bouche fermée jusqu'à ce qu'elle avale les médicaments en s'étouffant. Il place un verre d'eau entre ses dents et verse le liquide dans sa gorge en une seule fois. Elle recrache la moitié de l'eau par le nez comme une noyée retournant à la vie. Il sort du sachet de médicaments un sirop pourvu d'un gobelet doseur qu'il administre de la même manière que l'eau. Ses mains gantées sont sûres et fermes à la fois.

— Voilà qui est mieux. Il faut que je te soigne pour que tu sois en forme demain soir. Ce sera ma plus belle chasse, et tu seras ma plus belle prise.

— Pourquoi ne m'achèves-tu pas tout de suite, sale taré ? Laisse ma

sœur partir et tu pourras t'occuper de moi tout de suite, pourquoi attendre plus longtemps ?

— J'ai aussi des projets pour ta jolie petite sœur, elle ne peut pas partir comme ça sans m'avoir livré tous ses secrets. Je la garde, ne t'en déplaise. Quant à toi, tu attendras demain, chaque chose en son temps.

— Sale…

Je me rue vers lui avec toute la force dont je dispose, il a juste le temps de se retourner. Je me jette en avant, l'anneau fermement serré entre les mains, pointé vers son ventre. Il hurle de douleur et s'affale dos au sol, inconscient. Il saigne abondamment. Je me rue sur Estelle pour la libérer. De mes mains maintenant libres, j'arrache maladroitement le bâillon qui m'étouffait, puis m'attaque aux kilomètres d'adhésif qui maintiennent ma sœur prisonnière. C'est plus long que prévu.

— Va chercher du secours, Mathilde, tu n'y arriveras pas !

— Pas question, je vais te sortir d'ici. On partira toutes les deux, j'y suis presque.

Je n'ai que le temps de voir le visage d'Estelle, déformé par la peur, esquisser un cri.

Il me fauche avec ses jambes. Ma tête rebondit durement sur le sol de terre battue. Il est beaucoup plus lourd et plus fort que moi. Il finit par se relever et me décoche un énorme coup de botte dans le ventre, je me recroqueville comme un ver de terre à l'agonie. Au moment où je tente de me redresser, un terrible coup de pied m'atteint en plein visage. Une douleur foudroyante envahit mon crâne. J'ai perdu la partie. Puis plus rien, tout devient sombre et froid.

*

Antoine

21h30. Le capitaine Favart se gare devant chez Mme Desreumaux. La 205 semble ne pas avoir quitté les lieux depuis notre dernière visite. Les feuilles mortes et la poussière s'accumulent toujours sur le toit et le capot avant.

J'ouvre le portillon, qui couine maladivement. Une lueur blafarde filtre par la vitre de la porte d'entrée. Je sonne puis me recule, afin de me positionner en retrait de Nathan. Il s'écoule une bonne minute avant que des pas traînants ne se fassent entendre dans le couloir.

— Je crains que ce ne soit pas notre homme.

— Qui est là ? interroge la voix fluette de la vieille dame, inquiète de cette intrusion tardive.

— Capitaine Favart du commissariat de Douai, nous nous sommes déjà rencontrés, madame Desreumaux. Pourrions-nous vous parler quelques instants ?

Elle entrouvre lentement la porte, presque à regret :

— Que puis-je pour vous ?

— Je suis vraiment désolé de vous déranger à une heure si avancée, mais nous avons un petit problème à résoudre et nous pensons que vous pouvez nous aider.

— Entrez.

Et elle s'efface derrière la porte pour nous céder le passage. Elle paraît plus petite et chétive dans la robe de chambre rose passé qui couvre ses maigres jambes. Elle referme un peu plus les bras sur son corps voûté trop tôt par le temps. Notre visite impromptue la gêne. Elle ne se juge pas présentable et a senti mon regard posé sur sa tenue. Elle nous précède, à petits pas, jusqu'à une pièce où la télévision est la seule source de lumière. Elle allume une lampe et coupe le son de l'émission de variétés qu'elle regardait avant notre arrivée. Elle nous invite à nous asseoir sur un canapé inconfortable, aux accoudoirs de bois et tissus dans les tons feuilles mortes, puis elle prend place en face de nous dans son fauteuil rehaussé de coussins de laine brodée multicolores.

Favart enchaîne aussitôt :

— Votre fils est-il rentré de vacances, madame Desreumaux ?

— Non, il ne rentrera que dimanche soir, il me semblait vous l'avoir déjà dit. Il passe d'agréables vacances avec sa petite amie et n'est pas pressé de revenir chez sa mère.

— Sa petite amie se nomme Aurélie Perrin, n'est-ce pas ?

— Aurélie, oui, mais il ne m'a pas donné son nom de famille.

— Nous nous sommes renseignés, madame, or il se trouve qu'elle est effectivement en congé, mais elle n'est pas partie en vacances avec votre fils, affirme Nathan.

— Vous êtes sûrs ? Peut-être vous êtes-vous trompés de jeune fille ? C'est un prénom courant.

— Quasiment certains, madame. Avez-vous eu, récemment, des nouvelles de votre fils ?

— Il m'a appelé en fin d'après-midi. Tout avait l'air de se passer à merveille.

— Vous a-t-il dit où il se trouvait ?

— Toujours en Normandie, ils allaient dormir à Étretat pour rejoindre Honfleur demain.

— Avez-vous obtenu le numéro de téléphone de son camping ?

— Non, ils changent d'endroit tous les jours, d'après ce qu'il m'a dit. Mais c'est un bon garçon, vous savez. Il m'appelle souvent.

— Oui, en effet. Vous nous aviez signalé lors de notre dernière entrevue que votre fils ne vivait pas toujours chez vous, poursuit Favart. Où dort-il le plus souvent lorsqu'il s'absente ?

— Depuis quelque temps, il aime passer ses soirées avec Aurélie.

C'est de son âge, il a déjà 32 ans, je ne veux pas qu'il reste vieux garçon !

— Lui arrive-t-il d'aller ailleurs ?

— Avant de connaître Aurélie, il dormait parfois dans notre ancienne maison, à Denain. Je ne l'ai jamais revendue. Lorsqu'il se mariera, il pourra y installer toute sa petite famille. La maison était bien trop grande pour y vivre seule, j'ai donc déménagé dans la maison de mes parents, à la mort de ma mère. Ici, je suis bien, c'est plus calme.

— Pourriez-vous nous donner votre adresse à Denain ?

— Oui, c'est le 137, rue de l'Égalité, c'est une petite rue à droite, juste avant d'entrer dans le centre-ville. Je pouvais aller au travail à pied. Maintenant, à la retraite, je suis bien mieux ici.

— Quelle profession exerciez-vous ?

— J'étais vendeuse dans la plus grande mercerie de Denain, elles ont toutes fermé, aujourd'hui. Plus personne ne coud, et c'est bien triste.

— Nous vous remercions de votre aide, madame Desreumaux. Nous n'allons pas vous déranger plus longtemps.

Nathan se lève déjà pour prendre congé.

— Au fait, j'allais oublier, je lui ai parlé de cette jeune collègue disparue. Il m'a dit qu'il ne la connaissait que de nom, elle n'était pas dans son service et il n'est resté que quelques mois à l'hôpital de Dechy.

— Je vous remercie pour cette précieuse information.

— Pas de quoi, si je peux vous aider dans votre enquête.

Je les coupe, une idée en tête :

— Pourrais-je vous demander un verre d'eau avant de partir, madame ?

— Allez-vous servir à la cuisine Il y a des verres au-dessus de l'évier.

Dans le couloir, je positionne discrètement mon téléphone portable sur le mode photo. En entrant dans la cuisine, je me dirige vers le buffet. Après un coup d'œil derrière moi, je prends une photo du couple au Treport. Le cliché m'a tout l'air d'être un montage… Puis, après avoir bu un verre d'eau, je rejoins à grands pas le capitaine qui discute toujours avec la vieille dame.

— Je vous laisse mon numéro, au cas où quelque chose vous reviendrait en tête.

Dans la foulée, Favart lui tend une carte de visite qu'elle prend avant de nous guider vers la sortie. Elle nous regarde sortir, impassible. A-t-elle conscience que son fils est peut-être un monstre ? Nous n'en avons aucune idée, mais elle nous cache certaines choses ; une mère se doit de protéger son enfant quoi qu'il ait fait.

Favart démarre puis m'interroge du regard. Je lui explique en

quelques mots la raison de ma soif subite. Il admet que j'ai eu une bonne idée, la photo va être transmise au plus vite au service des personnes disparues et on pourra aussi la comparer aux deux autres. La photo lui semble, tout comme moi, assez bizarre.

Puis il prend la direction de Denain. Il ne nous faut que quelques minutes pour arriver sur les lieux. Allons-nous enfin mettre la main sur ce cinglé et par la même occasion retrouver Mathilde et Estelle ?

La pharmacie de Beaumont me semble bien loin de Denain. Je confie mes doutes à Favart qui la trouve assez proche de son lieu de travail. Seul problème, il est en congé jusqu'à la semaine prochaine.

Nous sommes déjà à l'entrée de Denain, le GPS nous amène directement rue de l'Égalité. C'est une petite rue faiblement éclairée, aux maisons de crépi sombre. Elles sont mitoyennes deux par deux, et un petit jardinet les sépare d'une dizaine de mètres. Nous nous arrêtons devant le 137. La chaussée est en mauvais état ; en sortant de la voiture, je mets le pied dans une ornière boueuse. Mon apparence se dégrade d'heure en heure. Coup d'œil vers la maison, tout semble calme, une faible lueur filtre sous les volets à battants de la façade.

Favart me rejoint quelques instants plus tard. Il vient de contacter le commissariat de Douai pour informer sa direction de l'avancée de l'enquête et donner l'adresse à laquelle il se rend.

Visiblement, ses chefs ne sont pas très contents de le voir travailler en solo.

Il me fait face :

— Je n'ai pas parlé de ta présence ici, il serait donc préférable que tu restes dans la voiture. Ils veulent que j'attende des renforts mais le temps presse, je vais y aller. Toi, tu retournes à l'intérieur, tu les préviendras si ça se passe mal ou si je ne suis pas de retour dans dix minutes.

J'obtempère à contrecœur. Ce qu'il va faire est dangereux, Desreumaux est peut-être sur les lieux et je suis de peu d'utilité s'il se produit un imprévu. Favart a sorti son pistolet de service de la boîte à gants, il le glisse discrètement dans sa poche droite, sonne, puis remet les deux mains dans ses poches.

Mon cou est arrivé au point de rupture tant je l'étire pour avoir une vue correcte de la porte d'entrée depuis l'intérieur du véhicule.

Quelques instants plus tard, la porte s'ouvre sur un type d'une cinquantaine d'années, chauve et bedonnant. À l'évidence, ce n'est pas notre homme, mais il ne faut surtout pas baisser la garde. Favart lui présente son badge et discute quelques minutes avec lui, je ne peux saisir leur conversation, mais les deux hommes paraissent tout à fait calmes, ce qui me rassure un peu. Le capitaine prend quelques notes dans son calepin, remercie son interlocuteur d'un signe de tête, et fait demi-tour. La porte se referme.

Encore un coup d'épée dans l'eau, nous ne sommes vraisemblablement pas au bout de nos peines.

Favart glisse ses longues jambes derrière le volant et met la clé sur le contact. Sans me regarder, il démarre.

— La maison a été vendue. Le propriétaire a acheté cette habitation il y a environ six mois, et le vendeur n'était pas Desreumaux mais un couple de quadragénaires qui venaient d'obtenir une mutation dans le sud de la France. Ils occupaient la maison depuis un an.

— Comment a-t-il fait pour vendre la maison familiale sans en informer sa mère ?

— Je ne sais pas, peut-être lui a-t-elle légué ce bien ?

— Ce n'est pas ce qu'elle disait tout à l'heure. C'est quand même dingue, on se retrouve au point mort ! Nous n'arriverons jamais à lui mettre la main dessus !

— On va le retrouver. J'ai le nom des anciens propriétaires ainsi que le nom de l'agence immobilière qui a conclu la vente.

— Alors, que fait-on maintenant ?

— Malheureusement, pas grand-chose. Je vais communiquer les informations dont je dispose à mon équipe afin qu'elle retrouve l'adresse et le numéro de téléphone des anciens propriétaires et de l'agence immobilière. C'est tout ce qu'il est possible de faire avant demain matin, je le crains.

— Mais c'est impossible, elles sont chaque minute un peu plus en danger de mort. On doit faire quelque chose pour les retrouver !

— Je le sais bien, mais il est déjà très tard, les bureaux sont fermés et personne ne pourra plus nous aider aujourd'hui, dit-il d'un ton sec. J'ai besoin d'une bière.

— Je n'ai pas soif.

— Moi si, je suis vanné. Je vais devenir très agressif dans la demi-heure qui suit si je ne mange pas quelque chose.

Je n'ai aucun ordre à lui donner, c'est évident. Il me faut ravaler toute ma frustration due aux impasses successives auxquelles nous avons été confrontés. Une boule de la taille d'une balle de tennis m'empêche de respirer. Je ferme les yeux sur la nuit qui défile inexorablement par la fenêtre. Favart ne cherche pas à reprendre la conversation.

La sonnerie de son téléphone portable me sort de la torpeur dans laquelle je m'enfonce.

— Oui, nous avons une piste très sérieuse ici…

Oui, je sais bien… mais suivez-le discrètement. Quand un type sort de chez lui à 22h30, c'est louche.

… OK, vous me tenez au courant, quelle que soit l'heure, compris ?

…

À plus, dit-il avant de raccrocher.

— Je croyais qu'il était interdit de téléphoner en conduisant ?

— Il y a parfois des exceptions, mais uniquement pour les membres de la police. Je croyais que tu dormais.

— Impossible. Du nouveau ?

— Apparemment, Maxime Dybrowski a décidé de faire une petite virée nocturne. Mes hommes vont le suivre, ils me rappellent dès qu'il est arrivé à destination. On y va ?

Je ne me suis même pas aperçu que Favart venait de se garer en face d'un bar accueillant.

— D'accord, je capitule.

Nathan se commande une bière ambrée et une flammekueche lardons-oignons, j'opte pour une bière blanche du coin mais refuse d'avaler quoi que ce soit.

Le serveur, enjoué, passe les commandes en sifflotant. Le bar est décoré à la manière d'une brasserie centenaire, un camion de livraison trône même au centre de la pièce. Les tables sont faites avec des fûts en bois entourés de hauts tabourets sur lesquels les consommateurs sont perchés avec bonheur. Une chaude ambiance, presque irréelle, baigne le bar. La journée qui vient de s'écouler semble comme mise en suspens.

Quelques instants plus tard, le serveur ramène les deux bières ainsi qu'une flammekueche appétissante posée délicatement sur une planche. Elle est coupée en petites languettes. Favart la pose entre nous et m'invite à me servir. Je ne résiste pas longtemps, à mon grand désarroi, et croque avidement dans la pâte chaude et délicatement parfumée. L'instinct de conservation refait toujours surface.

Un silence lavé de toute rancœur s'installe entre nous.

J'observe les autres clients à la dérobée. Un groupe de jeunes de mon âge trinque à grand bruit, sans doute énervé par les nombreuses tournées. À ma gauche, un couple d'amoureux profite de l'atmosphère tamisée pour envisager une vie à deux. Un peu plus loin, deux couples de trentenaires semblent vouloir refaire le monde. Tous ces gens vont bien, eux. Ils sont très loin de nos préoccupations. Je me demande tout à coup ce qu'ils peuvent bien penser de ces deux mecs aux yeux cernés et au teint cireux assis près d'eux. Des types qui viennent de se faire larguer, sans doute, et qui cherchent un peu de réconfort en sortant de chez eux.

Alors que nous rejoignons le *parking*, le téléphone de Favart nous rappelle à la réalité. Maxime Dybrowski vient de semer l'équipe qui le filait, il est entré dans un bar de Wazemmes et est immédiatement ressorti par une porte qui donnait sur l'arrière de l'établissement. Lorsque le lieutenant de police est entré à sa suite, il avait déjà disparu. Qu'a-t-il donc à cacher, celui-là ? À peine on se désintéresse de lui qu'il se fait le malin plaisir de se rappeler à notre bon souvenir.

Ce type a un curieux comportement, mais est-il pour autant celui que nous cherchons ? Son éloignement géographique semble jouer en sa faveur. Favart demande à ses hommes de retourner planquer chez lui et leur recommande d'être plus discrets, Dybrowski les a, sans aucun doute, localisés. Ils doivent le retrouver au plus vite.

Encore une longue et stressante nuit d'attente. Allons-nous aboutir à quelque chose demain ? Je l'espère ardemment et m'accroche fébrilement à cette idée pour ne pas sombrer dans une angoisse sans fond.

Chapitre 12

Allongé sur mon lit avec le clair de lune pour seul éclairage, je savoure chaque instant de cette nuit inoubliable. Mathilde m'a surpris par sa force et sa ténacité. La lutte qui s'est engagée entre nos deux corps a été fantastique ; elle m'a fêlé une ou deux côtes et ma plaie au ventre n'est pas jolie, mais cela n'a aucune importance. Elle me donne envie de poursuivre ma quête encore un peu plus loin.

Estelle me paraît, quant à elle, un peu trop faible. Je lui ai bandé les yeux avant de la remonter dans la cuisine. Furieuse, elle se débattait comme une tigresse. Mais rapidement, la fatigue a eu raison d'elle et l'a contrainte à me suivre, résignée. Elle a de la fièvre, je l'ai obligée à prendre du paracétamol dans un peu d'eau. Puis elle a bu un peu de soupe et mangé quelques cuillerées de purée mélangée à du jambon émietté. Je lui ai fait subir un régime trop sévère, ce que je regrette amèrement. Elle pèse à peine 50 kilos et son teint est pâle à faire peur. Il faut impérativement qu'elle reprenne quelques forces avant demain soir.

Je l'ai attachée par les poignets au lit de la chambre d'amis. Sa respiration sifflante rythme mes pensées. Il m'a fallu la bâillonner pour la nuit. Il n'y a pas de voisin à moins de 200 mètres, mais je ne dois prendre aucun risque supplémentaire. Estelle ne devrait pas passer sa dernière nuit dans la chambre d'à côté. Cependant, un peu de chaleur et une couverture ne pourront que l'aider à se rétablir.

Elle remue quelques minutes, cherchant à libérer ses poignets entravés. Puis, harassée par la fièvre et l'impossibilité d'atteindre son but, elle finit par s'endormir.

Je le sais sans avoir à me rendre dans sa chambre, son souffle est devenu plus régulier et calme, comme soulagé du poids de sa colère.

Je compte quinze minutes dans ma tête et me lève doucement. M'immisçant délicatement dans l'encadrement de la porte communicante, j'aperçois la masse sombre de son corps sous la couverture. Elle m'appelle. Sans le bruit régulier de sa respiration, je pourrais la croire déjà morte. Tremblant, je regagne mon lit. Demain, je dois attendre demain. Je ramènerai ma prise, la jetterai négligemment sur la table de la cuisine avant de la vider, comme le faisait mon père. Je garderai un souvenir d'elle. Le choix a été difficile, elle est si jolie, mais ses yeux couleur mer des Caraïbes sont incomparables, j'ai donc rapidement arrêté mon choix. Puis, je l'ensevelirai dignement derrière la maison, près de moi pour toujours. Il n'y aura personne pour me déranger.

Il faut maintenant que je dorme. Quelques minutes plus tard, nos deux souffles s'entremêlent avec bonheur, comme ceux de n'importe quel couple au milieu de la nuit.

*

Antoine

J'ai les nerfs à vif, le temps s'écoule lentement, seconde après seconde, sans que je trouve le sommeil. Favart est encore sorti une demi-heure plus tôt alors qu'il était censé aller se coucher. Mon esprit embrumé divague. Cherche-t-il vraiment à retrouver Estelle et Mathilde ? Que fait-il de ses nuits ? Je tente de me raisonner et essaye vainement de fermer l'œil, alors que mes sens en alerte guettent le moindre signe de son retour.

Hercule émet un soupir d'aise, il a choisi de venir se lover contre moi pour la nuit. Caresser son pelage lisse me calme. Le bénéficiaire semble apprécier les égards dont il fait l'objet.

Mes parents ont laissé un message chargé d'inquiétude sur mon portable, ils n'arrivent pas à me joindre. Une secrétaire de Sciences Po a appelé à la maison pour prendre de mes nouvelles, ils ont menti en disant que j'étais un peu souffrant mais que je me rétablirais vite. Ils veulent savoir où je suis et si tout va bien pour moi. J'ai songé à les rappeler, mais je ne sais quoi leur dire pour les rassurer. S'ils savaient où j'étais et pourquoi, ils seraient sans doute encore plus inquiets. D'autre part, je ne vais pas les réveiller en pleine nuit, mais je me promets de les contacter demain matin à la première heure. Je ne peux pas les laisser ainsi dans l'ignorance, je ne l'ai jamais fait jusqu'à aujourd'hui.

Il y a quelques semaines, je connaissais à peine Mathilde, mais un seul regard a suffi à me convaincre qu'un avenir sans elle ne valait pas la peine d'être vécu. À partir de ce moment, j'ai tout fait pour la rencontrer. Mon pote Paul m'a bien aidé en nouant des liens avec Camille, sa meilleure amie. Elle a cependant été difficile à déloger de son bureau. Paul et Camille ont beaucoup insisté pour qu'elle accepte la virée à la dune du Pilat. J'ai passé la journée la plus agréable de ma vie. Et maintenant, je suis ici en train de lutter comme un forcené pour la retrouver en vie. Je ne lâcherai rien, avec ou sans l'aide de Favart. Ce dingue ne sait pas encore que je suis plus obstiné et féroce qu'un *pitbull* ; je n'aurai aucun scrupule à le massacrer de mes mains. Cette pensée effraie mon moi raisonnable et pacifique. Je ne me reconnais plus. La fatigue et l'inquiétude me font délirer. Je ferme les yeux, tentant de retrouver le calme ou encore l'oubli salvateur du sommeil, sachant parfaitement que je ne parviendrai ni à l'un ni à l'autre. Hercule bâille et pousse ma main du museau, j'ai interrompu mes caresses et cela ne lui convient pas du tout.

*

Mathilde

Je baigne dans une flaque froide et visqueuse. Relevant lentement la tête, j'en reconnais l'odeur âcre. C'est du sang, mon sang. Une douleur sourde me vrille les tympans, je me tourne sur le dos et tâte chaque parcelle de mon visage. Le sang s'écoule en flot continu de mon arcade sourcilière gauche. Mon nez est tuméfié, le sang y a coagulé. J'arrache dans un cri un lambeau de mon *tee-shirt*, j'ai sans nul doute quelques côtes cassées, je presse le morceau d'étoffe sur mon sourcil. Il faut que je réussisse à stopper l'hémorragie.

La sensation d'être seule dans le noir s'empare de moi. Je crie le nom d'Estelle. Seul le silence me répond, elle n'est plus là. Un hurlement de bête s'échappe de ma gorge. Mes larmes se mêlent au sang qui maculait déjà mon corps et mes vêtements. La douleur que je ressens au plus profond de moi est mille fois plus forte que toutes les blessures physiques que ce fou peut m'infliger. En tentant d'agir, j'ai probablement précipité la mort de ma sœur. Jamais je ne pourrai me le pardonner, je n'ai plus qu'à me laisser crever dans ce trou à rats. Je lâche l'étoffe imbibée de sang, et laisse le liquide s'échapper, avant de sombrer de nouveau dans l'inconscience.

*

Antoine

Installé devant une tasse de café brûlant, je tente de rassembler mes esprits. J'ai passé la nuit dans un état second et mes insomnies commencent à laisser des traces. Une brume matinale s'accroche aux branches du saule pleureur du jardin et empêche le soleil de percer.

Nathan me fait face, il a une mine à faire peur : de gros cernes sous les yeux, le teint pâle et les cheveux en bataille. Il ne s'est pas rasé. À n'en pas douter, la nuit a été très longue mais il ne me parle de rien.

— Dybrowski est enfin rentré chez lui au petit matin. Mes hommes l'ont alpagué avant qu'il ne disparaisse à nouveau. Il a eu l'air à peine surpris et a avoué avoir passé la nuit dans une boîte de *strip-tease* du Vieux-Lille, *L'Effeuilleuse*. Le lieutenant Manniez a contacté l'établissement dans la foulée, le gérant a confirmé. Apparemment, Dybrowski est un habitué des lieux. Il n'a fait aucune difficulté pour que mes hommes fassent une petite visite de son appartement. Ils n'ont rien trouvé d'anormal, hormis quelques revues salaces.

— Cela confirme que notre principal suspect est Victor Desreumaux.

— Oui, en effet, j'ai demandé à mes hommes de revenir sur le secteur. Je crois que nous allons avoir du pain sur la planche, aujourd'hui.

— Il faut juste que nous retrouvions un putain de cinglé qui se terre

on ne sait où ! Et ça ne va pas être simple !

— J'ai mis une équipe sur le coup au petit matin, ils vont éplucher toutes les agences notariales ainsi que toutes les sociétés immobilières du secteur. S'il a acheté un autre logement, nous le saurons.

— Il faut aussi chercher dans le Pas-de-Calais, son 4×4 est immatriculé dans ce département. Vous avez quelque chose de ce côté-là ? demandé-je.

— Les recherches avancent, mais il n'y a aucun Victor Desreumaux, propriétaire de 4×4, ni dans le Nord, ni dans le Pas-de-Calais. On tourne en rond mais on a quelques pistes, des propriétaires de véhicules aux caractéristiques proches et deux vols signalés dans la région. En creusant, nous allons bien finir par trouver quelque chose.

— Il faut juste que ça ne prenne pas trop de temps.

Hercule pose sa tête au regard tendre sur mon genou. Il a passé la nuit entière à mes côtés. Je le caresse entre les yeux, qu'il ferme pour mieux apprécier ma marque d'affection.

— Il ne t'a pas trop embêté, cette nuit ? Comme il n'était pas avec moi, j'ai donc supposé qu'il s'était fait bichonner par un jeune Bordelais.

Normal, tu n'étais pas là… Je me fais violence pour garder mes reproches et mes interrogations pour moi.

— Il m'a tenu compagnie toute la nuit, ça m'a beaucoup aidé à en voir la fin. Il est vraiment super, ce chien.

— Merci. Bon, je vais prendre une douche et on décolle. Fais-en autant, je pense que tu en as grand besoin.

— OK, mon odeur commence à déranger, si j'ai bien compris. Quelques minutes sous l'eau chaude et un peu de savon devraient m'aider à y voir plus clair. Mais allez-y d'abord.

Quelques minutes plus tard, il descend l'escalier à grandes enjambées et m'invite à prendre sa suite :

— Tu n'as pas besoin de vêtements de rechange ?

— Non, pas de problème. J'ai encore de quoi tenir deux jours, merci, dis-je, un peu gêné.

— Bon, alors vas-y !

Je m'exécute et prends une douche rapide mais salvatrice.

Alors que nous nous dirigeons vers la porte d'entrée, Hercule nous suit de son regard doux et triste. Il se prépare à passer une nouvelle journée seul.

En rejoignant la voiture garée au bord du canal de la Scarpe, Nathan m'expose ses projets pour la matinée. Il doit impérativement passer à l'hôtel de police de Douai pour coordonner les recherches. Ses supérieurs ne doivent pas apprendre qu'il m'emmène avec lui pendant l'enquête. Le commissaire Paludet a été tenu au courant de ma présence par l'équipe qui a travaillé dans la maison d'Estelle. S'il

apprend que Nathan m'a pris dans son véhicule depuis deux jours et qu'il m'héberge, il risque de gros ennuis car il ne respecte pas la procédure. Il me dépose donc chez Estelle, me promettant de repasser plus tard. Je me demande ce que je vais bien pouvoir faire pendant les heures à venir.

La pharmacie de Beaumont ouvre à 8 heures. Comme nous n'avons reçu aucun appel, je décide d'aller voir la préparatrice qui travaille avec Mme Levant, la pharmacienne. Peut-être me donnera-t-elle des renseignements complémentaires ?

Me donner un objectif m'aide à mieux accepter la demi-heure d'attente qui me sépare de l'ouverture de l'officine.

Je flâne de pièce en pièce, regardant toutes les photos, les traces de vie disséminées dans la maison. L'écuelle du chat est vide, je la remplis à nouveau et ajoute quelques croquettes dénichées dans un placard.

Je grimpe à l'étage, les carrelages de salle de bains sont couverts en de nombreux endroits de la poudre noire utilisée pour la recherche d'empreintes. La vue des anneaux du rideau de douche arrachés provoque en moi un irrépressible frisson. Il l'a agressée ici, dans cette pièce intime, et je n'ai rien pu faire pour l'aider. Je remarque ses boucles d'oreilles posées délicatement sur le plan de vasque, deux petits carrés rouges émaillés décorés d'un éclat d'émeraude au centre. Je m'en empare. Elles ont son odeur douce et vanillée.

Je consulte l'heure, 7h45. Il est temps d'y aller. Je démarre à faible allure et prends la route en direction de Beaumont.

Le rideau métallique de la pharmacie se lève au moment où je me gare sur le trottoir d'en face. Je serai le premier client de la journée.

J'entre, la pharmacienne est seule derrière son comptoir. Elle me sourit et me tend la main lorsqu'elle me reconnaît.

— Bonjour, monsieur Vergnes, c'est bien cela ?

— Absolument. Bonjour, madame. Votre préparatrice vous a-t-elle contactée ?

— On vient justement d'en discuter. J'allais vous appeler…

— Puis-je lui poser quelques questions, si cela ne vous dérange pas trop ?

— Mais pas du tout, elle est dans la réserve, je vais la prévenir. Vous avancez dans vos recherches ?

— Avec beaucoup de difficultés. Notre homme s'est envolé sans laisser de trace et nous devons le retrouver au plus vite.

— Je reviens tout de suite, dit-elle en s'éloignant vers le fond de la pharmacie.

Elle revient accompagnée d'une jeune femme brune aux cheveux coupés court.

— Valérie Theuriez, ma préparatrice.

Celle-ci me serre la main à son tour.

— Heureuse de vous rencontrer. Désolée de ne pas avoir répondu plus tôt à madame Levant. À la maison on a fait un pacte avec les enfants : zéro portable. Difficile à tenir pour tout le monde. Je n'ai vu la photo que ce matin, cet homme est bien venu hier soir.

Je lui montre à nouveau la photo en mode plein écran.

— C'est bien lui, il n'y a aucun doute.

— Avez-vous remarqué quelque chose de particulier chez lui ?

— Il paraissait assez mal à l'aise et transpirait. Son histoire de petite amie m'a paru un peu bizarre mais on en voit d'autres. Il semblait inquiet et se retournait à chaque fois qu'un patient entrait. Je me suis dit qu'il devait être mal garé. Sinon, ah oui, j'allais oublier : il portait des bottes de chasse bien boueuses.

— Auriez-vous une idée de la pointure de ses bottes ?

— Je ne jurerais de rien, mais vu sa taille, environ 1,85 m, il devait chausser peut-être du 45.

— Pourriez-vous me décrire sa tenue ? j'insiste, conforté dans l'idée que Victor Desreumaux est bien notre homme.

— Il avait une veste sombre et un pantalon de toile kaki rentré dans ses bottes.

— L'aviez-vous déjà vu auparavant ?

— Non, je crois qu'il venait pour la première fois.

— Avez-vous vu son véhicule ?

— Non, nous ne voyons pas la route du comptoir, désolée.

— Merci de votre collaboration, il se peut que le capitaine Favart reprenne contact avec vous dans les heures à venir.

— Si je peux vous aider dans vos recherches, ce sera avec plaisir.

Deux vieilles dames attendent derrière moi, heureuses que je leur laisse enfin la place.

Mme Levant me raccompagne jusqu'à la porte, me précisant qu'Aurélie Perrin ne fait pas partie du fichier client de la pharmacie.

Je décide de faire un crochet par la ferme Potevin. Le vieil agriculteur me fait penser à mon grand-père, le roulement de « r » du Sud-Ouest excepté. Il y a une autre différence primordiale : le couvre-chef de rigueur pour papy Raymond est le béret et non la casquette qu'arbore le fermier nordiste. L'entendre me fera du bien, même si je ne comprends pas tout ce qu'il dit. Comme tout le monde, j'ai vu *Bienvenue chez les Ch'tis*, mais là je suis dans le vif du sujet et comprendre le patois n'est pas affaire facile.

Concert d'aboiements. Pas de doute, je suis arrivé. Alphonse m'accueille à bras ouverts avec un café à la chicorée un peu fort pour moi.

Je lui expose les dernières nouvelles, conscient de transgresser certaines règles. Il m'écoute attentivement, l'œil vif et compatissant à

la fois.

— Ben dites donc, vous n'êtes pas au bout de vos peines, min tiot ! J'sus content qu'min grand Étienne ait vu ch'carette ! Si ça vous aide, ça m'fait plaisir.

Je devine à grand-peine que le mot « carette » est le terme patois pour voiture.

— Votre café est très bon.

C'est déjà mon deuxième de la matinée, je vais finir sur les nerfs.

Le poêle à charbon, situé derrière moi, me chauffe agréablement le dos. Il l'a allumé en cette saison encore chaude pour faire chauffer son café dans une antique cafetière en aluminium. Je le questionne sur son enfance. Il ne se fait pas prier pour me parler de lui. Né en 1937, il se rappelle avec précision de la Seconde Guerre mondiale : l'exode dans la charrette de son grand-père, les bombardements qui leur faisaient passer des nuits entières à la cave, les longues années d'occupation. La vie était rude à la ferme mais ils ne manquaient de rien, contrairement aux enfants des villes. Enfin, il me parle de la débâcle tant attendue et du débarquement ; son père a failli être fusillé car il avait confectionné un drapeau français et un drapeau américain avec des restes de tissus ; alors qu'il terminait son ouvrage sur la table de cuisine, les Allemands sont arrivés sans crier gare et ont fouillé la maison. Ils sont repartis sans voir les drapeaux, cachés sous la toile cirée de la table de cuisine, emportant tout ce qu'ils pouvaient de ravitaillement en poules, œufs, lait et pommes de terre. Je lui parle à mon tour de mon grand-père, et de la guerre du côté de la zone libre. Les minutes se sont écoulées sans que je m'en rende compte, le vieil homme m'a fait repousser en arrière-plan toute la tension et le désarroi qui minent mon existence depuis la disparition de Mathilde.

À 9h30, je prends congé. Les chiens reniflent mon jean avec beaucoup d'intérêt. Ils ont repéré Hercule. Est-ce un nouveau rival pour eux ? Je les laisse à leurs interrogations et salue de la main mon accueillant grand-père. Il faut que je rentre chez Estelle, Favart peut arriver d'une minute à l'autre.

En entrant chez Estelle, le silence me glace, je décide de consulter la boîte *mail* d'Estelle ainsi que celle de Mathilde. Je commence par Mathilde, il y a trois nouveaux messages de Camille, accompagnés de pièces jointes avec les cours de ces derniers jours. Elle paraît très inquiète. Je lui réponds en quelques mots que les recherches se poursuivent et que nous avons bon espoir de retrouver Mathilde et sa sœur au plus vite. Je ne sais que dire de plus. Je bascule ensuite sur la messagerie d'Estelle. Il y a quelques messages courants, un avec les résultats de la course du dimanche précédent à Marchiennes où elle n'apparaît nulle part, un avis de livraison en cours de la Fnac, et un dernier envoyé à 8h30 ce matin. L'adresse *mail* m'est inconnue mais

m'intrigue, j'ouvre le message : « voir la pièce jointe ». Je clique sur l'icône. Un petit lapin traverse l'écran à petits bonds réguliers, puis ces quelques mots écrits à l'encre rouge défilent sous mes yeux : « C'est pour ce soir, ma belle, bonne chance… » Il n'y a pas de signature. Je reviens à l'adresse : « bnbqspjfw@gmail.com ». Je la copie sur un feuillet du bloc-notes posé sur le bureau. Cela veut forcément dire quelque chose.

Je dois immédiatement contacter Nathan, il ne nous reste que quelques heures si nous voulons retrouver Estelle vivante. Je compose son numéro, me triturant déjà l'esprit sur cet enchaînement de lettres incohérent. Ce type est vraiment gonflé d'envoyer un *mail* à l'intention d'Estelle. Il a tout fait pour qu'on la croie partie en voyage et maintenant, pour je ne sais quelle raison, il laisse des traces.

On me met quelques minutes en attente, je rature fébrilement ma feuille.

— Oui, Antoine. Un problème ?

— Je viens d'ouvrir la messagerie d'Estelle, il y avait un message de notre homme avec une pièce jointe : un petit lapin traverse l'écran et ensuite les mots « C'est pour ce soir, ma belle, bonne chance… » se déroulent en caractères rouges. L'adresse est une suite illogique de lettres, je cherche une explication.

— Tu peux me donner l'adresse et m'envoyer le document sur ma boîte *mail* ?

— C'est déjà fait. Attendez, je crois que j'ai trouvé. Il faut prendre la lettre qui précède pour chaque caractère. L'adresse est : « bnbqspjfw@gmail.com ». Il faut que j'écrive… Voilà ! Ça correspond à… « amaproiev », ce qui veut dire « À ma proie » et « V » pour Victor.

— Bravo, on va essayer de retrouver ce type par son adresse *e-mail*. Excuse-moi mais je suis en pleine réunion. Merci de ton appel.

Je me fais l'effet d'une vieille chaussette oubliée sous un lit que l'on ne retrouvera pas avant des mois. Favart ne m'a rien dit de l'avancée de ses recherches. Sans doute n'est-il pas seul ? J'ai peut-être foutu un beau bordel dans les affaires de Nathan en m'immisçant dans l'enquête.

Ruminant ma déception, je vais me chercher un verre d'eau à la cuisine. Notre homme n'a pas envoyé ce message à Estelle mais à la personne qui ouvrirait sa boîte *mail*. Il veut que l'on sache qu'elle n'a pas simplement disparu et désire nous informer de l'imminence de l'exécution de son dessein, ou encore il veut revendiquer son acte. Mais dans ce cas, pourquoi écrire ce message avant de l'avoir tuée ? Il joue vraisemblablement avec nous, sûr de gagner la partie.

La description faite par Valérie Theuriez montre qu'il a tous les attributs du chasseur : bottes de chasse, pantalon kaki. Il possède un

4×4. On a trouvé des empreintes de bottes pointure 45 à côté de la porte d'entrée de la maison d'Estelle. La chasse ouvre demain, son *mail* signale qu'il va agir ce soir. Jusqu'au petit lapin qui traverse l'écran. Tout se recoupe. Ce type est forcément un chasseur et il va relâcher sa victime comme on libère une volée de faisans ou de grives pour rendre la chasse plus attrayante. Sur quel territoire va-t-il opérer ? Il est de la région de Denain-Hornaing, mais il a enlevé Estelle sur le territoire de chasse réputé de Quiéry-la-Motte.

Il faut absolument joindre la mère de Desreumaux et la cuisiner un peu sur la chasse. Je décide de prendre cette initiative. Tant pis si on me tape sur les doigts, il faut agir. Si je fais chou blanc, Nathan pourra la rappeler sous le couvert officiel du commissariat.

J'ai noté quelques informations sur Mme Desreumaux sur un morceau de papier. Je compose le numéro, me demandant encore comment présenter les choses sans éveiller les soupçons de la vieille dame. Elle décroche six sonneries plus tard.

— Allô oui ?

— Bonjour, madame, Antoine Vergnes. Je suis venu chez vous hier soir avec le capitaine Favart. Excusez-moi de vous déranger.

— Oh, vous savez, je suis levée à 6 heures chaque matin, comme lorsque je travaillais. Vous ne me dérangez pas. Que puis-je pour vous ?

— Ma question va peut-être vous paraître incongrue mais c'est l'ouverture de la chasse demain. Je suis du Sud-Ouest et je chasse dans ma région. Je me disais que votre fils est peut-être chasseur lui aussi. J'aimerais connaître les bons territoires de chasse du Nord. Il ne serait pas rentré, par hasard ?

— Non, désolée, et il ne m'a même pas appelée hier, ce n'est pas dans ses habitudes. Quant à la chasse, je n'y connais pour ma part rien du tout et les fusils me font horreur.

— Votre fils est-il chasseur ?

— Il l'a été quelque temps mais Dieu merci, ça lui est passé.

— Ma mère n'aime pas non plus que je chasse, elle ne supporte pas que l'on tue des animaux !

— Oh, pour ma part, ce n'est pas ça qui me gêne, mais nous en avons trop souffert dans la famille.

— Une personne de votre famille a été victime d'un accident de chasse ?

— Non, mais vous savez, mon mari était chasseur. Il passait tous ses dimanches, l'hiver, à chasser avec un camarade de jeunesse dans la forêt de Marchiennes. Victor et moi l'attendions toute la journée. Puis, il a perdu son emploi et a sombré dans la dépression. Un jour, sans prévenir, il s'est tiré une balle dans la tête avec son fusil de chasse, dans notre cuisine, et c'est mon pauvre Victor qui l'a trouvé en

revenant de l'école. Ça a été terrible pour notre famille. Lorsque Victor a voulu se mettre à chasser vers 18 ans, j'ai tout fait pour qu'il se détourne de cette activité. Il a arrêté au bout d'un an. Avec ses études d'infirmier, il n'avait plus le temps et c'était tant mieux.

— Ce que vous avez vécu est vraiment terrible. Quel âge avait Victor quand c'est arrivé ?

— Il allait avoir 8 ans et tannait son père chaque dimanche soir pour qu'il l'emmène avec lui. Ça a été un choc difficile à surmonter pour lui. Il n'a pas parlé pendant plusieurs mois et ne voulait plus manger, puis, lentement, il a repris des forces, et c'est même lui qui m'a aidée à surmonter mon chagrin. C'est un brave petit, vous savez !

— Excusez-moi de vous avoir remis en mémoire ces douloureux souvenirs, ce n'était pas mon intention, dis-je, un peu gêné de l'avoir amenée si loin dans la confidence.

— Ne soyez pas confus, j'ai appris à vivre avec mes souvenirs, si tristes soient-ils. Mon mari m'a quittée depuis de nombreuses années maintenant. C'est simplement dommage qu'il n'ait pas vu grandir son fils, il serait fier de lui aujourd'hui. Je ne peux malheureusement vous en dire plus sur la chasse.

— Oh, ce n'est pas grave, madame Desreumaux. Je me renseignerai auprès du capitaine Favart, je pense qu'il pourra m'informer sur les zones de chasse dans la région. Encore toutes mes excuses de vous avoir dérangée.

Je raccroche, accablé par ce que je viens d'apprendre. Victor Desreumaux n'a pas surmonté la mort de son père aussi bien que sa mère le croit. Comment peut-on sortir indemne d'une telle épreuve ? Le suicide de son père a sans doute eu des répercussions énormes sur le psychisme du jeune garçon. Ce terrible incident a sans doute façonné le psychopathe qu'il semble être devenu aujourd'hui.

Je note rapidement toutes les informations données par cette pauvre femme, n'omettant pas de noter la ville de Marchiennes dans les zones de recherches possibles pour ce soir. Inutile de rappeler Nathan, je le mettrai au courant de ma découverte à son retour.

Bientôt 11 heures, que puis-je faire de plus sans empiéter sur l'enquête de Nathan ?

La brume matinale commence à se dissiper et quelques rayons de soleil encore discrets tentent de percer la couche duveteuse. Sortir un peu me ferait le plus grand bien. De toute façon, je suis bloqué ici jusqu'à l'arrivée de Nathan.

À l'arrière de la maison, les vaches du pré voisin m'accompagnent lentement dans ma progression à travers le jardin. Depuis mon arrivée ici, je n'ai encore jamais eu le temps d'explorer les lieux. La sœur de Mathilde aime les fleurs, mais vers le fond du jardin, il y a aussi des arbres fruitiers : un cerisier, un pommier aux fruits rougissants, et un

fouillis coloré de mûriers, framboisiers et groseilliers. Les fruits rouges n'ont pas été ramassés depuis pas mal de temps. Je me sers et picore avec bonheur les baies au goût acidulé. La maison n'est pas isolée des autres, mais Estelle a su élaborer un jardin où l'on se sent seul au monde. Je contourne la maison pour me retrouver à côté de la porte d'entrée. Le ruban de protection, posé par l'équipe de Favart, vole au vent. L'homme a regardé par la fenêtre avant d'entrer et de s'en prendre à Mathilde. Réfléchissant, j'étudie les lieux avec attention. Ce cinglé a dû attendre le moment propice pour agir. Où a-t-il pu se poster pour patienter et observer ? L'avant de la maison donne sur la route, et il y a des maisons de toutes parts. Exclu, comme poste d'observation. À l'arrière, par contre, un petit sentier longe le pâturage par la gauche. C'est un peu loin, mais avec des jumelles, c'est sans nul doute l'endroit idéal pour guetter sans être vu. Je longe lentement la route jusqu'à trouver l'accès au sentier. Je l'aperçois à peine, tant il est étroit ; il sépare d'à peine cinquante centimètres deux grandes propriétés. J'avance maladroitement dans les herbes hautes et les orties, mes Converses sont trempées par la rosée. La terre meuble s'enfonce sous mes pas. Je chemine jusqu'à avoir un point de vue satisfaisant sur la maison. Le jardin m'apparaît enfin clairement. Un peu plus loin, après un buisson d'églantines, l'herbe semble avoir été piétinée et les orties sont couchées sur le sol. Je m'approche du barbelé qui jouxte le pré.

Je tente d'imaginer la situation. Il fait probablement nuit. D'ici, on voit distinctement les trois fenêtres donnant sur l'arrière de la maison et l'une d'elles est celle de la salle de bains. Quand il a vu la lumière s'allumer, il a dû se dire que c'était le moment idéal pour entrer sans être dérangé.

Je constate que le barbelé est suffisamment écarté pour laisser le passage à un homme ; je décide de me glisser lentement par l'ouverture. Il a traversé le pâturage et longé deux terrains entourés de hautes haies de thuyas. Personne ne pouvait l'apercevoir, surtout la nuit, les vaches exceptées. Arrivant au jardin d'Estelle, je longe le grillage bas et trouve l'endroit par lequel il est passé : le grillage y est légèrement affaissé. L'espace est suffisamment dégagé pour passer tout en étant abrité des regards par un millepertuis aux fleurs jaunes. À côté de l'arbuste, je repère une trace de botte qui semble identique à celle identifiée par Lambert. Elle n'est visible que de ce côté de la palissade. Plus aucun doute n'est permis, il est passé par ici. Je rebrousse chemin, scrutant le sol à la recherche de quelque indice, mais ne trouve rien de plus. Il n'a rien semé sur son passage…

Je m'apprête à entrouvrir le portillon d'entrée quand une vieille dame aux cheveux gris et aux lunettes cerclées dorées vient à ma rencontre.

Elle m'interpelle :

— Vous avez des nouvelles de Mlle Drapier et de sa jeune sœur ? Je m'inquiète beaucoup pour elles, avant-hier j'ai vu la police. Ils ont trouvé quelque chose ?

— Non, pas grand-chose malheureusement.

— Ils m'ont interrogée, vous savez ? Mais mardi soir, j'ai dormi chez ma fille, il fallait garder son petit garçon pour la soirée. Je leur ai quand même dit tout ce que j'avais rapporté à Mathilde avant sa disparition.

— Vous êtes Mme Dubois, n'est-ce pas ? Mathilde m'a parlé de vous.

— Ah bon ? Pourtant je ne vous connais pas. Vous n'êtes pas d'ici ?

— Je suis du Sud-Ouest, Mathilde et moi faisons nos études ensemble à Bordeaux.

— Ah oui, c'est vrai, Estelle m'avait dit que sa petite sœur faisait des études loin d'ici. C'est bizarre, je suis allée hier au club du troisième âge, et Mme Kurwalski qui habite un peu plus loin m'a dit avoir vu la Clio bleue d'Estelle passer dans la rue. Je pensais donc qu'Estelle était revenue chez elle.

— Lui avez-vous demandé quand elle avait vu sa voiture ?

— C'était justement la nuit où j'étais chez ma fille, celle de mardi à mercredi.

— Vers quelle heure ?

— Elle ne se souvenait plus de l'heure précise mais c'était vers 23 heures, après la série sur la Une.

— Merci de m'avoir prévenu, madame, j'en informerai le capitaine Favart dès qu'il arrivera. Il viendra vous voir s'il a besoin de précisions.

— Je suis à la maison pour la journée, il peut passer quand il veut.

J'entre, la remerciant d'un signe de tête.

Mathilde a donc été transportée dans la voiture de sa sœur. Ce genre de véhicule est un peu petit pour enlever une personne mais il a l'avantage de passer inaperçu, enfin presque.

J'ai décidément beaucoup de choses à dire à Favart lorsqu'il arrivera.

Chapitre 13

Voilà, j'ai laissé une trace de moi sur l'ordinateur d'Estelle. Le capitaine Favart la trouvera sans doute mais il sera trop tard. Ce jeu du chat et de la souris ajoute du piment à ma chasse. Frémissant du plaisir nouveau de la provocation, j'ai fermé mon document, vérifiant une dernière fois qu'il ne pourra remonter jusqu'à moi. Il ne retrouvera que l'adresse IP du poste situé dans ce cybercafé où personne ne m'a repéré à cette heure de faible affluence.

Maintenant, il faut que je rentre, Estelle a toussé toute la nuit. Elle a besoin de moi…

Lorsque j'entre dans la chambre, elle dort calmement et sa respiration est paisible. Les médicaments commencent à agir sur ses bronches. Il faut poursuivre méticuleusement le traitement jusqu'à ce soir et la faire manger.

Aujourd'hui, petit-déjeuner diététique. J'ai respecté à la lettre les recommandations données dans un magazine sportif : jus de fruits frais, tartines grillées beurrées à la confiture de fraise, café et thé (je ne sais pas ce qu'elle préfère). J'y ai ajouté une serviette brodée de ma mère et une fleur du jardin (je suis certain qu'elle aime les fleurs, sinon elle n'aurait pas un tel jardin et Dieu sait que j'ai eu du temps pour l'admirer). J'ai hésité pour choisir la fleur et ai finalement opté pour une rose rouge sombre, elle convient tout à fait à ce jour mémorable pour elle comme pour moi.

Ma plus belle quête arrive à son terme. Presque un an de préparation avant le jour « J ». Mathilde n'était pas prévue au programme, mais elle me permettra de prolonger mon œuvre de façon magistrale. Prendre la vie de deux sœurs exceptionnelles, personne avant moi n'a osé le faire. Je serai le seul à réaliser une telle performance.

En montant l'escalier avec précaution afin de ne rien renverser, j'exulte. Qui peut se targuer d'avoir une vie aussi parfaite que la mienne ? Personne. Je suis le maître du monde !

Estelle entrouvre les yeux au moment où je pénètre dans la chambre. J'ai passé ma cagoule grise, je ne lui révélerai mon identité qu'à l'instant ultime, j'aime tant voir se mêler l'effroi et l'étonnement dans le regard de la femme qui est mienne à jamais. C'est tellement magique pour moi !

Pour le moment, les yeux d'Estelle expriment un mélange de colère et de résignation. Elle sait pertinemment que la fin est proche. Elle prend docilement ses médicaments et son petit déjeuner, bouchée après bouchée.

— Enfin, tu es raisonnable !

— Sale taré ! Je te haïrai jusqu'à mon dernier souffle, et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour te réduire à néant.

— Mais j'y compte bien ! Ce soir, tous les coups seront permis. Ce sera un moment merveilleux pour nous deux… Ensuite, je m'occuperai de ta

jeune sœur, qui a du caractère elle aussi !

— Si je meurs, tu meurs avec moi ! Putain de malade !

— *Peut-être, mais dans ce cas de figure, ta petite sœur mourra de soif d'ici quelques jours. Tu sais qu'un être humain ne peut rester sans boire bien longtemps, n'est-ce pas ? Une infirmière chevronnée comme toi sait tout cela. On la retrouvera dans un état de décomposition avancée d'ici quelques semaines. Pauvre petite Mathilde !*

— Ça ne se passera pas comme ça. C'est toi qu'on retrouvera bouffé par les vers lorsque je t'aurai crevé les deux yeux !

Je quitte lentement la pièce, sous le flot continu de ses vociférations, heureux comme après un premier rendez-vous. Cette femme est vraiment exceptionnelle, je l'ai étudiée minutieusement avant de la choisir. Elle sera ma moitié pour toujours.

*

Antoine

Une ombre, longeant la porte-fenêtre de la cuisine, vient me sortir de mes sombres pensées. Je m'approche lentement. Un petit chat roux lape les dernières gouttes de lait du bol posé sur la terrasse. Quant aux croquettes, il n'en reste plus une seule. Le chaton fait volte-face lorsque j'entrouvre la porte afin de le ravitailler. À peine ai-je refermé qu'il est de retour, marchant dignement, la queue haute, vers son festin préféré. Il m'ignore. Je ne l'intéresse manifestement pas.

Un coup de sonnette me rappelle à la réalité. Sans doute Favart. Je me dirige vers la porte d'entrée et l'entrebâille. C'est bien lui. Je m'efface pour lui céder le passage. Il entre à grandes enjambées, la tête baissée et l'air préoccupé. Chat roux nous regarde, les pattes avant posées contre la vitre.

— On se fait des amis à ce que je vois ? commence Nathan, une lueur d'amusement dans le regard.

— Il avait faim et soif. Je crois qu'il n'est pas rassasié. Vous avez du nouveau ?

— Assez peu de chose, malheureusement. Ce type est une vraie anguille, répond-il. On pense pouvoir l'attraper et il nous file entre les doigts.

— C'est-à-dire ?

— Nous pensions le choper, mais il a ouvert une adresse *mail* uniquement pour le message qu'il a envoyé à Estelle et l'a fermée immédiatement après.

— C'est possible ?

— Il a utilisé une adresse Gmail à partir du cybercafé de la place du Marché au poisson, à Douai, puis il s'est volatilisé, son compte est

fermé. Je viens du café. Le type qui lui a attribué le poste ne saurait même pas le décrire, il était trop occupé à prendre son petit-déj'. Il a juste vu un grand type avec une casquette rouge Nike, point barre. Je lui ai montré la photo de Victor Desreumaux, mais il n'a pas été capable de l'identifier.

— Rien d'autre ?

— Eh bien, on patauge sur le plan des agences immobilières du secteur. Desreumaux n'a rien acheté dans la région. On a fouillé du côté des comptes bancaires de la mère et du fils. Pas de grosse somme d'argent en sommeil ni chez l'un, ni chez l'autre.

— Mais il séquestre forcément Estelle et Mathilde quelque part !

— Il occupe peut-être une maison à l'abandon, suffisamment isolée pour ne pas se faire repérer.

— Et y vivre plusieurs jours d'affilée sans rentrer chez lui, sans manger correctement et faire sa toilette. J'ai du mal à y croire.

— On en est pourtant là pour l'instant. Et en ce qui concerne le 4×4, nous avons interrogé les propriétaires de véhicules similaires, fait le point des ventes de 4x4 Lada Niva. Rien. Le seul véhicule qui semble correspondre est un 4×4 Lada Niva blanc volé dans le Lot il y a dix-huit mois. Le propriétaire n'a jamais retrouvé son véhicule. Le commissariat du coin nous a envoyé une photo. Si notre homme a volé ce 4×4, il a changé les plaques et refait la peinture. Desreumaux n'est assuré que pour une seule voiture : la vieille 205 rouge garée devant chez sa mère. Il va bien finir par réapparaître…

— Oui, mais il sera trop tard. Il va agir ce soir, son message est clair.

Le visage de Favart se durcit presque instantanément et il s'éloigne. Je le rejoins et lui demande de me suivre dans le jardin.

Le chaton disparaît derrière le garage. Je m'arrête près du millepertuis et écarte les branchages.

— Regardez, je pense qu'il est passé par ici.

La trace de botte se découpe encore très nettement dans la terre meuble derrière l'arbuste, je lui montre également la portion de grillage légèrement pliée. Il acquiesce, visiblement convaincu. Je lui indique du doigt le chemin qui longe le pâturage, lui désignant l'endroit où Desreumaux a dû attendre le bon moment pour agir et prendre Mathilde par surprise.

Nathan me demande de le conduire au poste d'observation supposé. En sortant, nous apercevons la voisine d'en face qui nous observe derrière son rideau. En chemin, je lui parle de ma discussion avec la vieille dame et de l'hypothèse selon laquelle Mathilde a été transportée dans la voiture de sa sœur pour quitter les lieux.

— Nous irons voir cette dame juste après, afin qu'elle nous donne l'adresse exacte de son amie.

Nous sommes à l'endroit que j'ai repéré un peu plus tôt. La brume matinale s'est maintenant estompée et un soleil doux de fin d'été vient nous lécher le dos. Favart inspecte attentivement le grillage et le sol alentour sans trouver quoi que ce soit qui puisse nous aider.

— Je pense en effet que c'est l'endroit idéal pour attendre sans être vu. Notre homme n'a malheureusement laissé aucune trace sur son passage, ça aurait été trop beau.

Au retour, nous n'avons même pas à sonner chez Mme Dubois, qui fait mine de relever son courrier.

— Bonjour madame, capitaine Favart. Antoine m'a parlé de sa discussion fort intéressante avec vous.

— Oui, je n'étais pas là le soir où c'est arrivé, j'étais chez ma fille. Si vous saviez comme je le regrette.

— Mais il ne faut pas vous en vouloir, madame, vous n'y pouvez rien. Par contre, vous nous aideriez beaucoup en nous donnant l'adresse de votre amie.

— Oui, bien sûr, c'est Marie Kurwalski. Elle habite au 324 dans cette rue en revenant vers la mairie, dites-lui que vous venez de ma part.

— Ce sera fait, merci pour votre aide.

Favart récupère les clés dans la cuisine et nous ressortons. J'en profite pour faire mention de mon passage à la pharmacie et lui fais part de la description physique faite par Valérie Theuriez. Puis j'enchaîne sur mon coup de fil :

— Il y a autre chose dont je ne vous ai pas parlé. J'ai appelé Mme Desreumaux ce matin.

— Vous ne devez pas faire ce genre de choses. Nous nous occupons de cette dame, vous pouvez réduire à néant les chances de retrouver Estelle et Mathilde en agissant ainsi. Cette femme est sur écoute !

— Oui, c'est une erreur de ma part et j'en suis bien conscient. Je voulais juste savoir si Victor Desreumaux était chasseur et si oui, où il avait l'habitude de chasser.

— Vous avez présenté les choses comme ça ?

— Pas tout à fait, j'ai juste dit à Mme Desreumaux que je devais aller à la chasse avec des amis ce *week-end* et que je ne connaissais pas les bons territoires de chasse de la région.

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Je vous résume : elle m'a dit qu'elle ne connaissait rien à la chasse. Lorsque j'ai approfondi sur son fils, elle a répondu qu'il avait voulu chasser vers l'âge de 18 ans mais qu'il avait vite abandonné à son plus grand soulagement.

— Ah bon, pourquoi ?

— Eh bien, elle s'est ensuite confiée à moi, et m'a appris que son mari s'était suicidé en se tirant une balle de fusil de chasse dans la

tête, son fils a été la première personne à le trouver en rentrant de l'école. Il avait 8 ans. De quoi être perturbé à vie, non ?

— En effet… Vous lui avez demandé de s'allonger sur son divan pour obtenir si vite de telles informations ?

— Ne vous moquez pas de moi, cette femme semble inquiète pour son fils, elle aura eu envie de se confier à quelqu'un.

— Je ne comprends pas, il n'y a rien sur le suicide de son père dans les dossiers au commissariat, juste un avis de décès ! dit-il, fixant le vide. J'appelle un collègue pour qu'il fasse une recherche approfondie sur la mort de Desreumaux père.

— J'ai aussi appris que le père comme le fils chassaient dans la forêt de Marchiennes.

— OK, j'envoie une équipe immédiatement.

La mine soucieuse, Favart décroche son téléphone portable et s'éloigne en direction de la terrasse. Je l'observe alors qu'il fait les cent pas dans le jardin d'Estelle, visiblement contrarié. Quelques minutes plus tard, il me rejoint :

— Je viens de me faire remonter les bretelles par le commissaire Paludet, ils ont intercepté ton appel chez Mme Desreumaux. Paludet est furax. Il me laisse vingt-quatre heures avant de contacter les médias et le préfet. Le commissariat de Douai ne peut pas se permettre de laisser un cinglé dans la nature. J'ai des collègues qui bavent pour s'emparer de l'affaire à ma place. Autrement dit : je suis dans la merde.

— Je suis désolé de vous avoir attiré des ennuis.

— Bon, on va voir cette Mme Kurwalski ou tu as encore des infos de dernière minute pour moi ?

— Je vous ai tout dit.

Marie Kurwalski est chez elle. Un halo de cheveux blancs encercle son visage rond, elle est petite et dodue. Un petit chien blanc, à la coupe presque identique à celle de sa maîtresse, aboie ardemment entre ses jambes.

— Couché, pépère ! Oui, c'est pourquoi ?

— Bonjour madame Kurwalski, capitaine Favart, police de Douai. Nous venons vous voir de la part de votre amie, Mme Dubois. Vous avez peut-être une information importante à nous communiquer sur la disparition de Mlle Drapier.

— Mais entrez donc, vous n'allez pas rester dehors.

Elle nous fait avancer dans un long couloir sombre. Le chien la suit, le ventre touchant presque terre.

— Nous avons discuté de la disparition de la jolie Mlle Drapier au club. Si c'est pas malheureux ! Je ne savais pas qu'elle n'était pas rentrée chez elle depuis plusieurs jours, j'ai donc dit à Émilienne, Mme

Dubois, que je l'avais vue partir tard dans la soirée de mardi. Ça m'a paru normal, vu qu'elle est infirmière à l'hôpital. Elle a des horaires pas possibles pour une femme. Comment voulez-vous créer une petite famille avec une vie pareille ? Ça doit être pour ça qu'elle a rompu avec son fiancé, il était pourtant bien poli, ce jeune homme, dit-elle d'un ton doucereux.

— Vous êtes sûre que c'était son véhicule ?

— Oui, y a qu'elle qui a une Clio de cette couleur dans le village, et elle a un gros autocollant de montagne sur le pare-brise arrière. C'était elle, je suis vieille mais j'ai encore une très bonne vue, vous savez !

— Vers quelle heure l'avez-vous vue partir ?

— Juste après ma série sur la Une, je venais de monter me coucher. Elle est passée au moment où je fermais les volets de ma chambre, il était 22h45.

— Dans quelle direction allait-elle ?

— Elle partait en direction de l'église.

— L'avez-vous reconnue au volant ?

— Ah ça, non, je ne peux pas dire. J'ai vu sa voiture d'en haut mais je pense qu'elle était toute seule, il n'y avait personne côté passager.

— Nous vous remercions pour votre précieuse collaboration, nous passerons vous revoir si besoin.

— D'accord, je suis presque toujours à la maison, sauf le mercredi après-midi, je vais au club, et le dimanche matin, je suis à la messe.

— Merci encore, au revoir, madame.

Alors que nous rentrons chez Estelle, une idée, qui n'a rien à voir avec l'entretien que nous venons d'avoir avec Mme Kurwalski, me passe par la tête. Je réfléchis quelques instants avant de l'exposer à Nathan. Oui, c'est une possibilité qu'il ne faut sûrement pas négliger. Il consulte ses notes, lui aussi en pleine réflexion. Je me lance :

— Capitaine, j'ai peut-être une piste concernant l'accès à la propriété de Desreumaux.

— Oui, et laquelle ?

— Il est possible que Desreumaux ait changé d'identité assez facilement. On peut choisir de prendre le nom de sa mère à titre d'usage. Il s'agit d'un ajout au nom du père et vu les circonstances du décès de son père, il avait des raisons de le faire. Il suffit d'apporter à la préfecture un acte de naissance ou le livret de famille et le tour est joué. Sa mère n'est sans doute pas au courant de cette modification de son état civil.

— C'est une hypothèse à laquelle je n'avais pas pensé. Je me renseigne tout de suite sur le nom de jeune fille de Mme Desreumaux.

Nathan se dirige vers le bureau d'Estelle et allume l'ordinateur. Son regard s'attarde quelques instants sur la page d'accueil, j'ai l'impression qu'Estelle communique avec lui. Il entre ensuite un mot

de passe et un code pour se retrouver sur son propre bureau. Quelques clics plus tard, nous avons le nom de jeune fille de Mme Desreumaux-Robillard. Il s'isole pour appeler le commissariat et donner ses ordres.

Il est déjà plus de 13 heures. Je cherche quelque chose à grignoter dans les placards d'Estelle. Une boîte de conserve me tend les bras.

— Nathan, vous aimez la choucroute ? Je n'ai trouvé que ça à la cuisine.

— Ce sera parfait, mais il faut que je retourne rapidement à l'hôtel de police. Le commissaire Paludet me cherche depuis une heure. J'ai quand même quelques minutes, il est parti déjeuner à *La Table des Échevins* avec le préfet. L'affaire va bientôt nous échapper.

— Je réchauffe le festin tout de suite, j'ai même déniché une bière pour accompagner. Pas mal, non ?

Quelques minutes plus tard, nous dégustons une savoureuse choucroute en boîte. Favart me parle des recherches faites par son équipe sur le décès de M. Desreumaux. Le décès a été constaté le lundi 12 janvier 1998 en fin d'après-midi. Mort accidentelle. Le gendarme qui est venu constater la mort était un copain de chasse de Gérard Desreumaux, il a donc conclu que son ami s'était donné la mort en nettoyant son arme. Selon ses dires : « la famille était suffisamment secouée comme ça, sa femme n'aurait pas supporté le poids d'un suicide, et son fils, le pauvre petit, était prostré le regard perdu ». Il a, selon lui, fait au mieux. Nathan termine en m'indiquant que le gendarme est aujourd'hui à la retraite et garde un souvenir pénible de cette histoire.

Je l'interroge, interloqué :

— Il est possible de taire la vérité à ce point ?

— Ils sont venus constater le décès à deux, un accident n'est parfois pas bien différent d'un suicide, et puis c'était une autre époque, il a voulu préserver Mme Desreumaux. Lorsqu'on parle de suicide, vous n'avez pas idée de ce que doivent supporter les proches. Les gens tentent toujours de trouver des raisons au suicide, la suspicion n'est jamais loin et elle fait mal. Alors que souvent la famille ne voit rien venir, aucun signe…

— Oui, et c'est un drame pour les proches car ils se demanderont toujours pourquoi leur père, leur frère, ou leur sœur en est arrivé à cette extrémité sans un seul appel au secours.

— Nous avons par ailleurs réussi à joindre le couple qui avait acheté la maison de famille de Denain. Desreumaux leur a bien vendu la maison il y a dix-huit mois. Ne reste plus qu'à trouver ce qu'il a acheté depuis.

— Et la piste Dybrowski ?

— On a abandonné, ce type est sans aucun doute possible un malade mais je ne pense pas qu'il s'agisse de notre homme.

— Au fait, tu m'avais transféré la photo prise chez Mme Desreumaux mais il y a eu un bug, ma pièce jointe est vide. Peux-tu me l'envoyer de nouveau ?

— Pas de problème, je fais ça tout de suite.

Nathan retourne à l'hôtel de police vers 14 heures. Je me prépare, une fois de plus, à une longue attente. Je tue le temps en envoyant quelques *mails* : à Camille dont les messages répétés trahissent l'inquiétude, et à mon pote de quatrième année, Julien, pour qu'il me couvre pour les cours manqués ces derniers jours.

*

Mathilde

Attendre seule dans le noir l'heure de sa mort ! Je m'identifie presque à un condamné à mort. Sentiment de perdre sa vie avant l'échéance inéluctable. Ma courte vie défile à une vitesse stupéfiante. Enchaînement de souvenirs sans lien apparent, le jour où mon père a lâché ma selle de vélo et couru à côté de moi en applaudissant. Il avait attendu patiemment que je sois prête. Ma mention très bien au baccalauréat, la fierté dans le regard de ma mère avait été ma plus belle récompense. Une terrible bataille de polochon entre Estelle et moi et notre fou rire rempli de bagues argentées. Antoine, qui m'oubliera dans quelque temps ; il ne souffrira, je l'espère, pas trop. Rien n'avait réellement commencé entre nous.

Où est Estelle maintenant ? Est-elle encore vivante ? Elle ne peut pas mourir, je ne le permettrai pas !

Mais que puis-je encore décider ? Moi, la pauvre fille qui baigne dans son sang et ne peut que se traîner lamentablement dans le noir.

J'ai réduit à néant les chances d'Estelle de s'en sortir en voulant la retrouver toute seule. J'aurais dû contacter le capitaine Favart, il l'aurait retrouvée ! Au lieu de ça, je me suis jetée bras grands ouverts dans la gueule du loup. Je suis douée pour résoudre des équations et réussir les concours en tous genres, mais mon arrogance nous a perdues toutes les deux. J'en crève à petit feu rien que d'y penser. La mort s'immisce lentement dans chaque pore de ma peau.

Une certitude s'impose à moi : je vais mourir ici. Une larme coule lentement le long de ma joue. Je lâche prise et me laisse glisser dans les abymes de l'inconscience.

Chapitre 14

Tout est maintenant prêt. J'ai mis tout ce dont j'ai besoin dans le 4 × 4 : la bâche pour protéger le coffre, le sac mortuaire que j'ai piqué à la morgue de l'hôpital, les gants chirurgicaux, mon fusil, les lunettes à infrarouge, ma lampe frontale, et mon appareil photo numérique. Je coiffe ma tignasse brune avec ardeur jusqu'à ce que je n'aie plus aucun cheveu à perdre et la rentre avec le plus grand soin dans ma casquette de chasse. Puis, j'enfile une tenue neuve pour l'occasion. Il ne faut surtout pas que je laisse de trace de mon passage. J'ai juste gardé mes bottes fétiches, que j'ai nettoyées à l'eau de javel.

Ma blessure au ventre est moins douloureuse après avoir été désinfectée et avec un pansement neuf.

Estelle est toujours endormie dans la chambre d'amis, elle est la première à avoir eu l'honneur d'y passer la nuit. Le sédatif sera encore actif quelques heures. Je l'ai glissé dans son petit-déjeuner. Elle ne fera aucune difficulté lorsque je la descendrai dans l'escalier pour lui faire gagner le coffre de la Lada. Elle sera calme et reposée, assoupie pour la dernière fois. Il me faut cependant attendre que l'obscurité s'installe, je ne peux prendre le risque de me faire repérer.

Quant à Mathilde, le moment viendra pour elle. Je n'ai pas le temps de m'occuper de ses petits bobos. Il est hors de question qu'elle me gâche les derniers instants si longuement espérés avec sa sœur. J'irai la voir demain matin, il sera temps.

Je consulte ma montre, encore quelques minutes à patienter.

Le territoire de chasse que j'ai choisi ne peut que plaire à Estelle : sous-bois, côtes, descentes, tout ce qu'elle adore à l'entraînement. Seul point d'interrogation : l'obscurité. S'y adaptera-t-elle facilement ? Les autres filles ont été décevantes sur ce point, elles ont été trop faciles à attraper malgré les cinq minutes d'avance que je leur avais octroyées. Estelle est une vraie athlète, pas une coureuse du dimanche comme elles. Je l'ai préparée avec soin, elle ne peut qu'être fabuleuse. Je trépigne d'impatience tel un cheval de course dans le box de départ. Je me sers un verre d'eau. Elle a le goût de l'aventure, le piment de l'imprévu et supplante mille fois le meilleur champagne. La dernière ligne droite est amorcée…

*

Antoine

Mon portable sonne, non c'est le téléphone d'Estelle. Quel con ! Je me suis assoupi sur le canapé du salon. Étourdi par ce réveil brutal, je me dirige en aveugle suivant la direction que m'indique la sonnerie. Le téléphone est posé sur le bureau. Je décroche, tentant de

m'éclaircir les idées.

— Allô ?

Une voix hésitante me répond :

— … Antoine ?… C'est vous ?

— Oui, c'est moi, madame Drapier. J'attends le capitaine Favart chez votre fille.

— Une fraction de seconde, j'ai cru que Mathilde et Estelle étaient rentrées à la maison. Que tout ça n'était qu'un simple cauchemar sans importance. Quelle idiote.

— Excusez-moi de vous avoir surprise en décrochant, j'aimerais tellement, moi aussi, qu'elles soient ici.

— Dites-moi que l'enquête avance ! Aurore, l'amie de Mathilde est passée me voir hier soir, elle est repartie en état de choc de la maison, elle ne savait pas que Mathilde avait elle aussi disparu. Vous allez retrouver mes filles, n'est-ce pas ?

— Le capitaine Favart fait tout ce qui est en son pouvoir pour elles. Et les recherches progressent.

Je lui décris en détail les dernières heures. Elle m'écoute sans m'interrompre. Un fil semble me relier à cette dame que je connais à peine mais dont je partage la douleur et le désarroi.

Lorsque j'ai terminé mon monologue, Mme Drapier murmure entre deux sanglots :

— Si vous saviez comme je m'en veux… J'aurais dû rester auprès de Mathilde, je n'ai pas cru que c'était si grave que ça. Estelle est une fille très indépendante et il lui arrivait de s'envoler quelques jours sans me prévenir… J'aurais au moins pu éviter que ce cinglé ne s'en prenne à Mathilde…

— Ça n'aurait rien changé, vous savez. Et vous auriez été en danger face à cet homme.

— Qu'il me tue ! Je donne ma vie contre celle de mes filles ! Il n'a pas le droit de s'en prendre à elles !

— Nous allons les retrouver, madame Drapier.

— Je vous crois… Mathilde a beaucoup de chance de vous connaître. Je vais raccrocher, je ne voudrais surtout pas bloquer la ligne. Surtout, vous m'appelez si vous avez des nouvelles de mes filles.

— Vous serez la première personne que je contacterai.

— Je reste à côté du téléphone…

Et Favart qui ne donne pas de nouvelles ! A-t-il conscience que chaque minute compte ? Faut-il que je me méfie de lui ? J'ai passé la journée à attendre entre ces murs qui m'oppressent chaque minute un peu plus. Le ciel s'est obscurci. Dans une heure, il fera presque nuit. Bon Dieu ! Favart ne va tout de même pas me laisser en rade ici !

Dans la cuisine, je me sers un verre d'eau et me rince le visage sous

l'eau fraîche. Je dois garder les idées claires. Ce type est méthodique, il ne peut squatter une maison abandonnée. C'est trop risqué, trop aléatoire pour lui. Il les a amenées chez lui. Je commence à cerner sa personnalité. Il a mis des mois à préparer son enlèvement, et a patiemment attendu le moment propice pour opérer. Il ne peut agir de manière impulsive.

Quant à Mathilde, elle n'était pas prévue à son programme. Il a pourtant organisé méticuleusement un plan d'urgence pour ne pas laisser de trace. Il a dû se sentir menacé par ses recherches, et n'a eu qu'une solution : s'en prendre à elle.

Maintenant, il faut trouver où il se terre.

Un coup de frein dans la rue met mes sens en alerte. Des pas précipités dans l'allée m'amènent à ouvrir la porte d'entrée à la volée. Favart se tient devant moi, fébrile et pressé.

— On a quelque chose, dépêche-toi !

Il fait demi-tour sans un mot de plus et s'éloigne à grands pas. J'attrape ma veste à la volée et claque la porte derrière moi. Nathan démarre déjà lorsque je me glisse côté passager. Il a le regard rivé à la route et roule à vive allure dans le village. Il sent mon regard sur lui et reprend la parole :

— Tu avais raison. Il a pris le nom de sa mère pour acheter une fermette isolée sur la route d'Izel. Dire que nous n'étions qu'à quelques minutes de ce salaud ! On a retrouvé l'identité de « la jeune femme du Tréport ». Il s'agit d'Aurélie Lejeune, disparue à Bray-Dunes il y a un peu moins d'un an.

Je prends ma tête entre mes mains, accablé par le poids des déclarations de Nathan.

— J'espère qu'il n'est pas trop tard !

— Je ne peux pas agir seul sur ce coup-là. Toute mon équipe est sur les rangs. Les médias vont être sur le coup d'une minute à l'autre. Tu devras attendre dans la voiture que je te fasse signe. C'est compris ?

— Oui, comptez sur moi, dis-je, conscient des risques qu'il prend pour moi. Je ne bougerai pas jusqu'à ce que vous veniez me chercher.

— OK. Il a acheté cette maison deux mois après la vente de la maison familiale de Denain. C'est une agence d'Hénin-Beaumont qui a réalisé la vente. D'après la responsable, tout s'est passé très vite : la maison était libre, il l'a acceptée en l'état bien qu'il y ait de gros travaux à réaliser pour la rendre agréable. Il avait les fonds nécessaires à disposition pour régler le montant demandé par le vendeur et n'a même pas discuté le prix de vente.

— Quelle impression a-t-il fait à l'agent immobilier ?

— Il lui a fait l'effet d'un jeune homme sérieux, bricoleur et très réservé qui avait besoin de vivre au calme.

Favart traverse le village suivant à toute allure, sous le regard désapprobateur d'un vieil homme qui promène son chien.

Trois véhicules de police attendent en double file à la sortie de l'agglomération. Favart prend la tête. Nous roulons sirènes éteintes à 100 kilomètres à l'heure sur la petite route sinueuse. Le capitaine ne souhaite apparemment pas que le ravisseur apprenne notre arrivée avant que nous soyons sur les lieux. Il vire brutalement sur un chemin à moitié dissimulé derrière une rangée d'arbres. La route de terre est parsemée d'ornières et Nathan doit vivement ralentir son allure pour maîtriser son véhicule. Deux cents mètres plus loin, le chemin s'élargit sur une petite cour de ferme perdue au milieu des champs. Aucun véhicule n'y stationne. La fermette est une longue bâtisse de briques rouges en cours de rénovation. Le toit a été refait, mais les fenêtres basses et étroites semblent ne pas avoir été peintes depuis des lustres. Aucun jardin, aucune fleur n'égaye l'ensemble. De la maison se dégage une atmosphère lugubre.

Les quatre véhicules s'immobilisent en même temps.

En sortant, Favart m'enjoint de ne pas quitter la voiture. Je lui réponds par un signe de tête affirmatif qu'il ne voit pas. Il est déjà en train de donner ses ordres aux policiers prêts à intervenir. Engoncés dans leurs gilets d'intervention et armés, ils encerclent d'abord le hangar situé sur la droite du bâtiment principal. L'énorme porte est légèrement entrouverte. Favart la pousse d'un coup de pied et s'engouffre à l'intérieur, ses hommes à sa suite. J'aperçois alors le bleu métallique de la Clio d'Estelle. Plus de doute, nous sommes au bon endroit. Quelques instants plus tard, il ressort et s'élance vers l'entrée de la fermette avec trois de ses hommes pendant que quatre autres contournent la maison par l'arrière. Pas de trace du 4X4. Trois policiers reviennent à couvert derrière les véhicules.

Mon cœur semble s'être arrêté tant je redoute la suite des évènements.

Favart frappe vivement à la porte.

Aucun signe de présence. Il procède aux sommations d'usage puis s'élance tel un *rugbyman* dans la mêlée, épaule en avant, à l'attaque du panneau de bois. La porte résiste au premier assaut mais cède au second dans un bruit de craquement. Ils s'engouffrent un par un, arme au poing.

Les secondes qui suivent me paraissent durer des heures. Seuls quelques bruits de pas précipités me parviennent. Je suis tétanisé par l'angoisse, le regard rivé sur l'entrée de la bâtisse. L'attente est insupportable, interminable.

Un policier sort soudain et crie à un de ses collègues de prévenir immédiatement les secours : une femme est gravement blessée à

l'intérieur. Puis, il s'engouffre de nouveau dans la maison.

Est-ce Mathilde ou Estelle ? Il n'a parlé que d'une seule personne. Je n'en peux plus, rester là assis devient un véritable supplice pour moi. Mais j'ai promis de me tenir tranquille. Je me dois d'obéir aux ordres du capitaine Favart.

Quelques longues minutes plus tard, Favart sort enfin alors que j'entends les sirènes au loin. Il s'approche du véhicule et entrouvre la portière :

— Elle est vivante mais grièvement atteinte. Tu peux venir si tu veux, il n'y a personne d'autre à l'intérieur.

— Elle, c'est Mathilde ou Estelle ?

— C'est Mathilde, il n'y a aucune trace d'Estelle. Mais je te préviens, elle est inconsciente et a perdu beaucoup de sang. Ça va aller ?

— Oui, je veux la voir…

Il me tend des chaussons en plastique et enfile les siens. Je les passe avec difficulté sur mes Converses.

— Ce salopard l'avait enfermée dans sa cave. Je pense qu'Estelle y était aussi, avant qu'il ne l'attache dans une des chambres de l'étage.

Je m'engouffre à sa suite dans l'étroit couloir obscur. Mes jambes me portent à grand-peine. La fermette semble sortie des années 1960. Tout est sale et délabré, la cuisine ressemble à l'antre d'un monstre. Une petite porte basse défoncée, elle aussi, mène au sous-sol. Nous descendons l'escalier étroit. Je localise, au fond de la cave, une autre porte entrebâillée. Avançant tête baissée tant le plafond est bas, nous ne pouvons voir que nos pieds sur le sol de terre, alors que tout ce vers quoi je tends est devant moi. La porte a un œilleton, ce cinglé devait les épier de cette manière. Quelques marches de bois descendent un peu plus profond sous la terre. Une odeur d'humidité, d'urine et de sang coagulé monte jusqu'à nous. J'appréhende ce qui va suivre. Le plafonnier de la première cave dispense à peine assez de lumière pour distinguer le bas des marches.

Elle est là, recroquevillée dans une mare de sang. Mes jambes se dérobent sous moi, Favart me retient par le bras au dernier moment.

— Ça va, Antoine ? On peut ressortir, si tu veux ?

— Non, je veux rester.

— Surtout, tu ne bouges pas d'ici, et tu ne touches à rien. Nous n'avons pas encore effectué le relevé d'empreintes. On ne voit rien, dans ce trou.

Un officier de police est accroupi à côté de Mathilde, en attendant l'arrivée des pompiers et du médecin urgentiste.

Je reste coincé en haut des marches. Le lieutenant Lambert revient, muni de deux grosses lampes torches. Nathan et lui examinent méticuleusement les abords du corps de Mathilde, dont je ne vois pas le visage. La masse sombre de ses cheveux raidis par le sang coagulé le

recouvre. Repliée sur le côté gauche, elle semble avoir cherché à rassembler toute la chaleur que son corps pouvait encore fournir.

— Elle a une main attachée à quelque chose… C'est un anneau pour attacher les bêtes, semble-t-il. On en trouve encore sur les murs des anciennes fermes. Elle a sans doute réussi à le déloger du mur. Aucune trace autour du corps, souligne Nathan, dirigeant le faisceau de sa lampe vers le fond de la pièce. Elle a été blessée ici, enchaîne-t-il en montrant une zone à gauche de la cave. Il y a des traces de lutte. Puis elle s'est sans doute traînée jusqu'à l'escalier avant de perdre connaissance.

— Vous avez vu capitaine ? Il y a un anneau d'attache dans le mur, ici. Et là, du sang et des traces de pas : bottes pointure 45 et semelle semblable à l'empreinte prélevée chez Estelle. À vérifier, bien sûr !

Favart s'approche lentement, la torche rivée au sol afin de n'effacer aucune trace. Il dirige ensuite sa lampe vers le mur.

— En effet, Estelle était vraisemblablement attachée à cet endroit. Mathilde aura tenté de la libérer avant d'être surprise par leur ravisseur. Elle s'est battue comme une forcenée et l'a sans doute blessé, mais ce type est deux fois plus lourd qu'elle. Elle ne pouvait réussir à prendre le dessus.

Des pas précipités dans l'escalier, les pompiers suivis du médecin urgentiste ainsi qu'un infirmier arrivent en même temps, chargés du matériel de réanimation et d'un brancard. Ils interpellent Favart, demandant l'autorisation d'intervenir.

Il répond immédiatement.

— Oui, faites vite !

Le médecin urgentiste, une femme d'une quarantaine d'années aux cheveux noirs coupés court et au visage déterminé, demande les constantes en commençant son auscultation.

Un jeune pompier la renseigne avec calme.

— Bien, le pouls est régulier mais elle semble tout de même être en hypothermie. Pâleur, vomissements, elle a reçu un choc violent à la tête qui a provoqué des saignements au niveau de la face (nez, bouche, et arcade sourcilière droite). Elle a probablement un traumatisme crânien, nous devons l'emmener immédiatement. Ça pourrait s'avérer encore beaucoup plus grave.

Elle soulève le maillot trempé de sang de Mathilde. De multiples contusions violacées couvrent son buste. Le médecin fait descendre le halo de sa lampe vers ses jambes, inspectant chaque parcelle de son corps.

— Elle a vraisemblablement des côtes cassées et une lésion à l'épaule droite. Il faut que vous libériez immédiatement ses poignets ! Nous ne pouvons pas la transporter dans ces conditions.

Le capitaine Favart, qui n'a fait jusque-là qu'écouter le bilan du

médecin, donne son accord. Un pompier coupe le lien étroit de chatterton qui maintenait la main de Mathilde prisonnière de l'anneau. Ses bras inertes ne sentent plus rien.

Le médecin installe une perfusion, aidé de l'infirmier, tandis que les pompiers s'apprêtent à soulever délicatement Mathilde pour la placer sur le brancard.

— Connaissez-vous l'identité de cette jeune personne ? Nous avons besoin de savoir si elle a des problèmes de santé, allergies… et son groupe sanguin, ça nous ferait gagner un temps précieux.

Favart répond en la suivant dans l'escalier étroit :

— Il s'agit de Mathilde Drapier, 22 ans. Antoine Vergnes, le jeune homme ici présent, est un de ses amis.

Elle se tourne vers moi sans s'arrêter :

— Vous pouvez répondre à mes questions ?

— Je vais essayer. Je ne pense pas qu'elle ait des allergies ou problèmes de santé mais pour le groupe sanguin, je ne sais pas.

— C'est déjà ça.

Nous sortons de la ferme. Le médecin s'apprête à s'éloigner vers le véhicule de secours à victime lorsque je la rejoins.

— Je peux joindre sa mère par téléphone, elle pourra vous renseigner pour le groupe sanguin et pour le reste aussi.

— OK, mais faites vite, on ne va pas s'éterniser ici. Il faut partir rapidement.

Je compose le numéro de Mme Drapier. Je n'ai pas le temps de la préparer à ce qui va suivre. Je lui explique la situation en quelques mots. Elle m'écoute sans intervenir et finit par articuler la voix blanche :

— A +, c'est A +…

Je me tourne immédiatement vers l'ambulance et crie :

— A + !!!

Un infirmier prépare la poche de plasma adaptée pour la transfusion. Mme Drapier est toujours au bout du fil. Je tente de la rassurer sur l'état de sa fille. Elle m'interrompt brutalement :

— Elle n'a aucun problème de santé, tu leur diras, dis ?

— Oui, je m'en occupe tout de suite.

— Ils vont la sauver, dis-moi qu'ils vont la sauver ?

— Oui, elle est entre de bonnes mains, ne vous inquiétez pas, madame, j'assure, malgré l'angoisse qui perce inévitablement dans ma voix.

— Et Estelle ?… Comment va Estelle ?

— Elle n'est pas ici mais je vous promets qu'on va la retrouver.

Elle pleure.

— Occupez-vous de Mathilde avant qu'ils ne partent et rappelez-moi pour me dire où ils l'emmènent, je vous attends.

Et elle raccroche.

Je m'approche du VSAV[1] qui va fermer ses portes.

— Elle n'a pas de problèmes de santé. Elle va s'en sortir ?

— On va faire notre travail, ne vous inquiétez pas.

— Puis-je vous accompagner ?

Un pompier interroge le médecin du regard qui répond d'un signe de tête affirmatif. Je grimpe dans le VSAV qui démarre déjà, sirènes hurlantes.

Nathan suit du regard le véhicule qui s'éloigne dans un nuage de poussière.

À l'arrière, je me fais tout petit. Il n'y a pas une seule place vacante entre les pompiers, le médecin et son infirmier. Mathilde est la seule à sembler ne pas subir les assauts de la route défoncée. La pâleur de son teint me serre la gorge.

Tout le monde s'affaire autour d'elle.

— Elle a perdu beaucoup de sang mais les signes vitaux sont bons. Si les lésions à la tête ne sont pas trop graves, elle s'en sortira, déclare le médecin tout en gardant un œil sur l'écran de contrôle du pouls et de la tension artérielle de Mathilde.

— Puis-je m'approcher ?

— Oui, mais attention à la perfusion.

Un pompier se contorsionne pour que je puisse passer. La fraîcheur du contact de la main de Mathilde me surprend. Je jette un œil inquiet en direction de l'infirmier, le médecin est en liaison téléphonique avec l'hôpital de Lens pour que tout soit prêt à notre arrivée.

L'infirmier me rassure :

— Elle est en hypothermie, après les heures passées dans le froid humide de cette cave sans s'alimenter.

Un tressautement dans la main de Mathilde me fait tourner la tête vers son visage. Elle ouvre brusquement les yeux. Dans son regard se mêlent l'inquiétude et la surprise.

— Mademoiselle Drapier ? Vous nous entendez ?

Mathilde la suit des yeux et esquisse un signe d'approbation, puis reporte lentement son attention vers moi. Elle entrouvre la bouche à grand-peine et murmure dans un souffle :

— Antoine… Estelle ?

Je remue la tête en signe de négation, puis réponds avec difficulté tant ma gorge est serrée :

— On ne l'a pas trouvée.

— Il va… la… chasser… la… tuer.

Sa main serre la mienne convulsivement et son regard se fait implorant.

— On va la retrouver Mathilde, le capitaine Favart est sur les lieux. Aie confiance.

Elle referme aussitôt les yeux et relâche son étreinte. J'interroge le médecin, angoissé de la perdre à nouveau.

Elle me répond que tout va bien et que ce réveil, même bref, augure un bon pronostic vital. Je reprends ma place au fond du véhicule pour ne pas les gêner dans leur travail.

Nous arrivons déjà à proximité de l'hôpital. Les pompiers descendent le brancard du VSAV en une fraction de seconde, et se dirigent en courant autour du chariot vers la salle de scanner. On me fait signe d'attendre dans une salle à proximité. Je m'échoue comme un vieux rafiot sur un siège pré moulé. Je n'ai aucune conscience des visages intrigués qui se tournent vers moi. Les mots de Mathilde résonnent en boucle dans ma tête. Il faut que je joigne immédiatement Nathan et Mme Drapier.

Je sors sur le parking pour téléphoner. Je commence par Nathan.

— Allô, Nathan, je suis à l'hôpital.

— Comment va-t-elle ?

— Elle a repris connaissance quelques instants dans l'ambulance. Elle a parlé d'Estelle et m'a supplié de la retrouver avant qu'il ne la tue. Elle a aussi dit qu'il allait la chasser, ce qui confirme ce que nous pensions. Il va la relâcher et ce sera cette nuit.

— Oui, il ne va pas prendre le risque de se faire repérer. Par ailleurs, agir juste avant l'ouverture de la chasse représente sans doute un vrai challenge pour lui. Pour nous, un problème important se pose : les territoires de chasse sont nombreux, nous ne savons donc pas où il va choisir d'opérer.

— Et le temps presse, il fait nuit depuis un moment déjà. Il doit se terrer quelque part en attendant le moment propice.

— Ce type est un sacré fêlé, on a retrouvé des tas de photos d'Estelle, prises à son insu, soigneusement épinglées sur le mur de sa chambre. Il y avait aussi des tickets de cinéma, une mèche de cheveux, des emballages de *chewing-gum*, et j'en passe. Tout était agencé comme une vraie œuvre d'art moderne. Il y a aussi une pièce remplie d'insectes et de petits animaux disséqués. On a identifié une oreille et une main humaines… J'ai bien peur que ce cinglé n'en soit pas à sa première victime… Nous avons également trouvé une boîte de cartouches de fusil de chasse vide dans la poubelle de la cuisine.

Il s'interrompt, visiblement accablé par les mots qu'il vient de prononcer, puis il reprend plus lentement.

— Il aime, semble-t-il, maîtriser tout ce qu'il entreprend. Je le vois assez mal chasser dans un endroit qu'il ne connaît pas. Je vais poster une équipe sur Marchiennes et je vais me placer avec l'autre sur le territoire de Quiéry-la-Motte.

— Ce type est un vrai psychopathe. Il faut retrouver Estelle à temps, je l'ai promis à Mathilde.

— J'espère seulement qu'il n'est pas trop tard.

— Il faut que j'appelle la mère de Mathilde. Elle ne sait pas où l'on a emmené sa fille.

— Oui, et ensuite, retourne auprès de Mathilde, je crois qu'elle a besoin de toi.

La mère de Mathilde décroche à la première sonnerie, la voix blanche. Je l'informe en quelques mots de l'évolution de l'état de santé de sa fille et lui indique comment me retrouver à l'hôpital. Puis, je rejoins la salle d'attente.

*

Mathilde

Le visage d'Antoine s'est imposé quelques secondes. Était-ce réel ou la réminiscence d'un souvenir agréable avant de quitter cette vie ? Toutes les personnes qui frôlent la mort de près parlent de ces images qui défilent sans logique précise dans votre esprit. J'ai tout de même tenté de lui parler d'Estelle. Son visage s'est approché du mien, sa bouche articulait des mots qui ne me parvenaient pas. Puis, malgré mes efforts pour garder le contact, tout s'est brouillé ; son visage s'est estompé peu à peu pour se mélanger à d'autres, inconnus et floutés. Enfin, le noir, qui ne me quitte plus, a repris sa place. Je lutte dans un puits sans fond sans savoir de quel côté se trouve la surface.

*

Antoine

Les portes battantes s'ouvrent à la volée, le Dr Marissal et son équipe d'infirmiers passent à toute vitesse sans un regard pour moi. Je rattrape l'infirmier avec lequel j'ai parlé plus tôt. Il ne me lâche que quelques mots sans s'arrêter : Mathilde passe en salle d'opération, le médecin viendra me voir plus tard.

Je me retrouve de nouveau seul avec une peur terrible de la perdre, comme un naufragé se raccrochant à une minuscule planche, au milieu d'une mer déchaînée à perte de vue. Le contact de deux mains sur mes épaules me ramène à la réalité. Mme Drapier, les yeux gonflés et affolés, me fait face. Un homme d'une soixantaine d'années à la moustache poivre et sel la soutient par le bras. Il se présente comme le voisin de Mme Drapier ; il a refusé qu'elle se rende seule à l'hôpital de Lens et l'a gentiment accompagnée. Je reprends pied :

— Elle est en salle d'opération, je ne sais rien de plus, déclaré-je, penaud d'être si peu renseigné.

Mme Drapier me serre dans ses bras de mère. Je sens ses larmes

inonder mon *pull*. Son voisin nous guide vers deux sièges isolés de la salle d'attente et nous aide à nous asseoir. Il nous présente deux cafés fumants, je le remercie d'un signe de tête. Il s'accroupit auprès de la mère de Mathilde et lui intime l'ordre de le rappeler à n'importe quelle heure pour donner des nouvelles de sa fille ou pour venir la rechercher.

La chaleur du gobelet entre mes mains tremblantes me sort de la léthargie dans laquelle je me trouve. J'articule à grand-peine :

— Je vous remercie, monsieur, laissez-moi votre numéro de téléphone.

— Appelez-moi Gaspard.

Et, il me communique son numéro que j'entre machinalement dans mes contacts. Puis il prend congé, nous saluant d'un signe de tête.

Serrés l'un contre l'autre, nous n'avons pas besoin de parler, nous regardons dans la même direction : les portes battantes par lesquelles le chariot de Mathilde s'est engouffré. Il faut attendre, nous ne pouvons plus rien faire d'autre.

Chapitre 15

Estelle

Le choc violent d'un objet métallique contre ma tête me fait reprendre conscience. Compressée dans ce qui me semble être le coffre d'une voiture, j'encaisse chaque ornière comme un boxeur subit les coups de poing de son adversaire sans pouvoir riposter, avant de s'écrouler, K.-O. J'ai les poignets liés dans le dos, les chevilles étroitement enserrées de *chatterton* et la bouche couverte de sparadrap. Aucune chance de manifester ma présence. Recroquevillé tel un fœtus, mon corps n'est que douleur. J'ai froid, pourtant je suis couverte de sueur. La fièvre n'est pas complètement tombée, contrairement aux quintes de toux qui ont disparu.

Le véhicule finit par s'immobiliser. Aucun rai de lumière ne m'éclaire. Cet arrêt signifie que nous sommes arrivés au bout du chemin. La fin est proche. J'appréhende le moment où mon ravisseur va entrouvrir le coffre. Pourtant, rien ne se passe et le temps s'écoule lentement, inexorablement. Depuis de nombreux jours, le temps s'est arrêté pour moi, l'obscurité sans fin est devenue mon seul repère. Il faut que cela cesse. Pourtant, l'arrivée de Mathilde dans cette antichambre de la mort m'a secouée. Ce cinglé n'a pas le droit de s'en prendre à elle. Est-elle encore en vie, après la lutte qui l'a opposée à ce monstre ? Mathilde est la plus solide de nous deux. Je m'accroche à l'idée qu'elle s'en sortira, que le capitaine de police dont elle m'avait parlé la retrouvera. Quant à moi, je vais tout faire pour exploser la tête de ce taré, quitte à en perdre la vie. C'est pour cette unique raison que j'ai accepté qu'il pose ses sales pattes sur moi pour me nourrir. Pour lui résister un tant soit peu, je dois avoir repris un peu de forces.

Plus le temps s'écoule, plus mon esprit vagabonde. Peut-être a-t-il modifié ses plans et décidé d'une autre fin pour moi ? Me laisser mourir dans ce coffre ? Mettre le feu au véhicule pour ne pas laisser de traces ? Non, ce type est un putain de psychopathe, il va appliquer son plan à la lettre. J'espère seulement qu'il me libérera de mes liens, condition *sine qua non* pour lui opposer un minimum de résistance.

Dans le cas contraire, la traque n'aura aucun intérêt pour lui, une proie entravée n'est pas un gibier à la hauteur de ses espérances.

Aucun bruit dehors, aucun signe de présence. Il fait probablement nuit et ce type va me lâcher au milieu de nulle part.

Pas un bruit au-dehors. Estelle est réveillée depuis plus de deux heures, maintenant. Je l'ai entendue remuer faiblement. Le somnifère que j'ai ajouté à son dernier repas a eu, quasiment à la minute près, l'effet escompté. J'aimerais pouvoir ressentir son angoisse. Elle sait sa fin proche, cette fille est intelligente, bien plus que les deux précédentes. Comment peuvent-elles avoir opposé si peu de résistance ? Elles ont été tellement

décevantes au moment crucial, trop faibles… J'ai soigneusement sélectionné Estelle pour m'éviter une nouvelle déconvenue.

Nuit de pleine lune et ciel étoilé, tout est parfait. Elle s'orientera assez bien dans la nuit mais ne pourra m'échapper. Je vais lui octroyer, sans prendre de risque, cinq bonnes minutes d'avance.

Je vérifie une dernière fois mon matériel : le fusil chargé luit à la lumière de la lune, mes lunettes à infrarouge sont placées sur le siège passager. J'ai dans les poches de mon gilet les cartouches nécessaires. Mes cheveux sont parfaitement rentrés sous ma casquette de chasse. Je caresse avec plaisir le manche de mon dernier achat : un couteau à lame crantée, une merveille. Je l'ai testé sur quelques petits animaux : lapins, rats, grives. Il va montrer cette nuit toute l'étendue de sa technicité haut de gamme. J'inspecte une dernière fois les alentours. 23h57, aucune âme qui vive excepté dans mon coffre. L'excitation, due à l'imminence de la phase ultime de mon plan, fait affluer le sang dans tout mon corps. Je m'empare du fusil, des lunettes, entrouvre ma portière et la referme délicatement. Un grand moment de bonheur se profile dans la nuit étoilée.

*

Antoine

Je fixe un point perdu quelque part sur mes baskets, l'attente m'est insupportable. La mère de Mathilde s'est tue depuis de longues minutes, accablée par l'horreur de ces dernières heures. Ses filles, son unique raison de vivre, sont l'une comme l'autre en danger de mort. Elle donnerait tout pour se retrouver à leur place.

L'angoisse de perdre Mathilde me plonge dans un état d'hébétude proche de la catatonie. Seule ma respiration semble animer ce corps paralysé par l'appréhension.

Des bruits de pas feutrés dans le couloir. Je quitte à regret le point gris sur mes chaussures pour tourner lentement la tête en direction du signal sonore. Mes yeux s'arrêtent sur des sabots blancs à trous, dire que dans les hôpitaux, ils portent tous ce genre de chaussures horribles. Je remonte lentement le long du pantalon blanc immaculé, et fixe mon attention sur la blouse verte. Quelqu'un me parle mais j'entends à peine la voix, comme assourdie par un plongeon sous l'eau. Je continue ma progression vers le haut. Je distingue avec difficulté les traits de la personne qui me parle.

— … Monsieur Vergnes ?… Vous allez bien ?… Monsieur Vergnes ?

J'émerge enfin, le visage du Dr Marissal m'apparaît plus précisément. Puis ses yeux. C'est important le regard d'une personne, on peut y lire comme dans un livre ouvert. Je cherche une réponse. Ils n'expriment pas à mon grand soulagement la pitié, ou encore l'embarras. Ils semblent inquiets, cependant. J'ouvre la bouche à

grand-peine.

— Comment va-t-elle ?

Je sens l'étreinte presque insoutenable de Mme Drapier sur mon bras. Le Dr Marissal tarde à répondre mais son regard devient soudain rassurant. Je suis prêt à entendre la suite et présente brièvement la mère de Mathilde au docteur. Elle tourne la tête vers la dame, accrochée à moi comme à une bouée de sauvetage, et pose une main apaisante sur son bras.

— Madame Drapier, nous venons d'opérer votre fille, elle souffrait d'un hématome extradural. Nous l'avons résorbé. Il va maintenant falloir attendre qu'elle se réveille. Nous lui avons parlé dans l'ambulance, ce qui veut dire qu'elle n'est pas plongée dans le coma. Elle souffrait d'hypothermie et d'hypoglycémie. Votre fille a passé de nombreuses heures sans manger ni boire dans des conditions déplorables. Ses fonctions vitales sont maintenant bonnes et j'ai bon espoir qu'elle s'en sorte sans dommage. Elle souffre également de quelques fractures à l'épaule et aux côtes. Votre fille est jeune et, semble-t-il, solide.

— Merci docteur. Mes filles, c'est tout ce que j'ai dans la vie vous savez…

— Vous pensez qu'elle peut reprendre rapidement conscience ?

— C'est difficile à dire, il faut attendre. L'opération s'est bien déroulée. C'est un bon point, je pense que nous l'avons trouvée à temps, grâce à vous.

— Je n'y suis pas pour grand-chose, le capitaine Favart a été très efficace, je ne lui en serai jamais assez reconnaissant et il en est de même pour vous, docteur. Merci.

— Mais de rien. Vous feriez peut-être bien d'aller vous reposer un peu, nous vous contacterons dès que l'état de santé de Mlle Drapier évoluera.

— Non, je reste ici, je ne peux être nulle part ailleurs.

Le Dr Marissal se tourne vers Mme Drapier :

— Vous devriez dormir quelques heures, madame, je vais vous prescrire un léger sédatif. Vous allez avoir besoin de toutes vos forces pour aider votre fille lorsqu'elle reprendra conscience.

— Je vais rester avec Antoine, je ne pourrai jamais dormir chez moi.

— Vous n'allez pas tenir le coup, madame, il y a trop de pression sur vos épaules. J'insiste, vous devez vraiment prendre quelques heures de repos, même s'il est forcé.

— Bon, si vous le dites… mais je veux qu'on me tienne immédiatement au courant de tout ce qui arrive à mes filles. C'est compris ?

— Pas de problème, madame, je vais demander à un chauffeur de

vous ramener chez vous et on viendra vous chercher à 7 heures tapantes si cela vous convient.

— Oui, mais c'est parce que vous m'y obligez.

Le Dr Marissal prend ses dispositions et confie le sédatif à Mme Drapier, posant successivement sur nous deux une main rassurante.

La mère de Mathilde me quitte à regret. Je la rassure en lui promettant de l'appeler si quoi que ce soit se produit dans la nuit. Je la vois disparaître dans le couloir, petite silhouette frêle écrasée par le chagrin et l'inquiétude.

Il faut que je me dégourdisse les jambes, je me dirige vers la machine à café. Quelques mots auxquels je m'accroche avec ferveur tournent en boucle dans mon cerveau :

— L'opération s'est bien déroulée, il y a bon espoir qu'elle s'en sorte sans dommage ; l'opération s'est bien déroulée, il y a bon espoir qu'elle s'en sorte sans dommage…

*

Estelle

Après des heures d'attente, il passe enfin à l'action. La porte côté conducteur s'ouvre puis se ferme presque imperceptiblement. Je suis tétanisée par la peur.

Le coffre s'ouvre, m'aveuglant d'une lumière douloureuse. Il braque sur moi une puissante lampe torche, sa silhouette n'est pour l'instant qu'une ombre indéfinie penchée sur moi. Il arrache violemment le sparadrap qui m'empêchait de respirer. Un cri de rage longtemps contenu s'échappe de ma bouche, mes lèvres semblent être restées sur le *chatterton*. Un goût de sang sur ma langue achève de me survolter. Je suis prête à me battre jusqu'au dernier souffle.

Il m'extirpe du coffre comme si je n'étais qu'un fétu de paille. Je chancelle, mes jambes engourdies me portent à peine. Je m'appuie sur le coffre pour reprendre une contenance et me décide à l'affronter. Son visage n'est pas masqué. Ce type du service des urgences de l'hôpital ? Victor. Je ne me souviens pas de son nom de famille. Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Il m'avait vraiment fait peur lorsqu'il m'avait suivie à plusieurs reprises dans le *parking* de l'hôpital. Mais ça faisait plusieurs mois qu'il avait obtenu sa mutation dans un autre établissement, je l'avais en quelque sorte effacé de ma mémoire, comme un souvenir déplaisant sur lequel on ne veut plus revenir. Je veux lui envoyer une parole cinglante à la figure mais il me précède.

— *Alors, surprise ? Tu ne t'attendais pas à me revoir un jour, n'est-ce pas ?*

— Non, en effet. Je me doutais que tu étais un peu fêlé, mais à ce point !

— Tu ne riras pas longtemps de moi, et quand j'en aurai fini avec ta jolie frimousse, il me restera encore ta petite sœur pour le dessert. Et ça promet d'être excellent !

— Pauvre fou, tu seras mort de mes propres mains avant !

— Comme il te plaira, j'adore qu'on me résiste, la traque n'en est que plus jouissive.

Sans prévenir, il sort de son fourreau un couteau à la lame démesurée. Je ne peux la quitter des yeux. A-t-il prévu de m'éliminer tout de suite ? Je m'en veux de laisser percer à ce point la terreur qu'il déclenche en moi. Ne suis-je qu'une pauvre proie sans défense ?

Il abat violemment la lame vers mon bas-ventre, je ferme les yeux, croyant ne jamais les rouvrir, puis il descend le long de mes jambes et tranche le sparadrap qui enserrait mes chevilles.

— On y va maintenant, je te laisse cinq minutes d'avance. Ça me paraît correct comme challenge, qu'en dis-tu ?

— Nous ne sommes pas à égalité : j'ai les mains entravées et tu es armé. Tu ne prends vraiment aucun risque. Tu pourrais au moins me libérer les poignets. Je ne sais pas courir les mains dans le dos.

— Si cela peut t'aider, je te l'accorde comme ta dernière volonté. Et il coupe avec adresse le *chatterton* fermement fixé autour de mes bras. *Maintenant, déguerpis et vite, le compte à rebours est enclenché. 4 minutes 58, 57, 56, 55. Allez ma jolie Estelle, utilise à bon escient tes dernières minutes dans cette vie. Au fait, tu crois en Dieu ?* demande-t-il en riant à gorge déployée.

— Je t'emmerde, pauvre taré, tu ne me retrouveras jamais ! Prépare-toi à passer le reste de ta vie derrière des barreaux ou, si tu as moins de chance, six pieds sous terre !

Je tourne la tête de tous côtés tel un animal pris au piège. On n'y voit presque rien. La voiture, garée dans un champ, est dissimulée derrière un talus d'arbres. À ma gauche, des champs à perte de vue. Il me tirera comme au *ball-trap* si je choisis cette option. À ma droite, un sous-bois où j'y verrai encore moins mais lui également. Je me rue maladroitement vers la forêt. Il vocifère, hilare :

— 4 minutes 22, 21. Promenons-nous dans les bois pendant que le loup n'y est pas. Tu fais le mauvais choix, Estelle, la route n'était qu'à quelques pas. Dans ce bois, tu vas te perdre. À tout de suite ma gazelle ! Ah ! Ah ! Ah !…

Je m'étale violemment sur un lit de ronces, la respiration haletante. Comment ce cinglé peut-il connaître une chose aussi personnelle : le nom que me donnait mon père avec tant de douceur ? Je crois entendre papa m'encourager à reprendre ma course, comme lorsqu'il était sur le stade les jours de compétition. Je me relève laborieusement, le corps écorché de toutes parts.

— Plus que 3 minutes 10, tu perds vraiment beaucoup de temps… 2

minutes 59, 58…

La voix de ce fou s'éloigne. Il est vraiment idiot de m'aider de cette façon. Comme s'il m'avait entendue, il cesse de parler. Seuls les bruits d'animaux affolés par mon passage rythment maintenant ma course folle. Tous ces arbres alignés envahis par les ronces, et aucun chemin pour me guider. Je continue droit devant moi. Je ne reconnais rien et ne peux prendre le risque de tourner en rond ou il m'aura sans difficulté.

Je débouche brusquement sur un petit sentier, il fait très sombre mais cet endroit ne m'est pas inconnu. Le chemin monte sur ma droite puis s'élargit. La côte de la Fontaine au bois ! Après la montée, le chemin ramène lentement vers le village, mon village.

Ce cinglé sait que j'ai forcément reconnu les lieux. Soit j'emprunte la côte pour rejoindre au plus vite l'agglomération, mais même en courant vite il me faudra vingt bonnes minutes et la deuxième partie du parcours est relativement à découvert. Soit je continue à gauche dans le sous-bois en espérant me cacher ou rejoindre la route avant qu'il ne me trouve. J'opte pour la seconde option, priant pour qu'il me croie sur le chemin qui rejoint le village. Mes jambes me portent à peine, mes genoux s'entrechoquent. Je subis chaque trou, chaque dévers, manquant à chaque pas de perdre l'équilibre. Ma respiration devient difficile, je suis en surrégime. Il faut que je me calme et surtout que je réfléchisse. Faire le moins de bruit possible. Ce type est un chasseur habitué à traquer le gibier. Je ralentis un peu l'allure pour reprendre mon souffle. Quelque chose file entre mes jambes. J'étouffe un cri, j'ai failli me faire repérer. C'est sans doute un lapin apeuré. Combien reste-t-il de temps avant qu'il ne parte à ma poursuite ? Une minute ? Trente secondes ? J'ai pris un peu d'avance, mais elle fondra comme neige au soleil dès qu'il se mettra en marche. Le chemin serpente à travers bois pour passer ensuite le long du manoir abandonné. Si je me réfugie derrière ses murs, ce fou ne tardera pas à le deviner. La route est encore environ à un quart d'heure de course et à cette heure, elle doit être peu fréquentée. D'autre part, je ferai une très bonne cible, le chemin dans son dernier tronçon descend à travers champs. Je doute maintenant de mon choix mais il est hors de question de rebrousser chemin. J'accroche une racine du pied et m'étale inévitablement sur la terre du chemin. Se relever vite et continuer. Ma cheville est douloureuse. Un bruit de course dans le lointain me fige sur place. Il est parti. Vite, réfléchir, et bien ! Je repère près d'une souche un morceau de bois suffisamment gros pour faire office de matraque. Puis je m'enfonce dans le sous-bois en direction du manoir, tentant de laisser le minimum de traces de mon passage. Je choisis de m'aplatir derrière un amas de buissons à distance de la porte d'accès, barricadée depuis des années. S'il

s'approche d'ici, il sera vraisemblablement dos à moi. Je n'aurai qu'une fraction de seconde pour tenter de l'assommer. Une très faible chance, il est armé, mais je n'ai trouvé que cette idée pitoyable. Maintenant, je ne dois plus faire aucun bruit. Je règle progressivement ma respiration pour qu'elle devienne imperceptible et serre fermement la branche dans ma main. Dire que je suis revenue pratiquement à l'endroit où j'ai perdu connaissance quelques jours auparavant ! Une éternité semble s'être écoulée. Ne plus penser à rien. Il faut que je me concentre sur ce fou. Si j'en ai l'occasion, je lui fracasse le crâne.

Je débouche enfin sur le chemin. Jusqu'à présent, Estelle ne m'a absolument pas compliqué la tâche. Elle a couru droit devant elle. Nous, les humains ne sommes pas si différents des animaux. La fuite en avant est notre première réaction pour mettre de la distance entre nous et le chasseur. Maintenant, il me faut deviner sa décision, elle a inévitablement reconnu les lieux, elle connaît cet endroit comme sa poche. A-t-elle choisi de courir vers le village ? Non, trop évident. Je ne détecte plus aucun signe de sa présence. La dernière fois que je l'ai repérée, elle a étouffé un petit cri qui aurait été inaudible à un néophyte et une volée d'oiseaux a marqué son passage. Je les ai juste entendus prendre leur envol. Dans le sous-bois, la visibilité est très réduite. Je pique à gauche, en direction du manoir, tous mes sens en alerte. Quelle sensation merveilleuse ! J'approche d'elle, je le sens, les frissons qui parcourent mon corps en sont la preuve. Cette fille ne me décevra pas, j'en suis maintenant certain.

Si je pouvais disparaître sous terre, je le ferais. Le corps tout entier collé contre les buissons, je respire à peine, guettant ne serait-ce qu'un infime signe de son arrivée imminente.

Un froissement léger de feuilles, il est là. Les battements de mon cœur montent en flèche, je me concentre sur le bruit des pas. Il débouche brutalement dans mon champ de vision et s'arrête dos à moi. Je n'ai qu'une fraction de seconde pour agir. Me cramponnant à mon morceau de branche comme s'il s'agissait d'une batte de *base-ball*, je contourne le buisson le plus vite que je peux et bondis sur lui, bras en l'air, pour abattre mon arme de fortune sur sa nuque avec toute la force dont je suis capable.

Il décèle ma présence et amorce un demi-tour au moment où la branche le frappe à la tête avant de se briser. Un coup de feu part puis il s'écroule face à moi, une lueur de surprise dans le regard. Une douleur fulgurante me sort de mon hébétude. Ma cuisse gauche saigne abondamment. Je tente de lui arracher son arme mais son corps la recouvre presque entièrement. J'y renonce.

Je dois fuir le plus vite possible. Mettre de la distance entre lui et moi. J'avance péniblement en direction de la route, tel un animal

blessé qui n'en a plus pour longtemps, compressant l'hémorragie comme je le peux avec ma main.

En tant qu'infirmière, je sais que mes minutes de survie sont comptées.

J'amorce à peine la descente en direction des champs qui bordent la route lorsque je perçois sa présence derrière moi. J'accélère le pas autant que je peux, ma jambe blessée me ralentit. Il vient de s'arrêter, il va tirer, j'en suis certaine. Zigzaguant de droite à gauche entre les ornières, je tente de lui offrir la cible la plus mouvante possible.

La détonation me projette vers l'avant, mon corps explose de l'intérieur. Je mords la poussière la tête la première. Continuer. Avancer et encore avancer. Mon corps ne répond plus à mes ordres, je me contorsionne pour progresser, ne serait-ce que d'un mètre vers l'avant. Je distingue soudain ses bottes à quelques centimètres de mon visage.

C'en est fini de moi, j'ai été bien peu valeureuse. Il me parle mais je n'entends déjà plus qu'un murmure avant que les lumières ne s'éteignent. Il ne pourra plus me harceler.

Pauvre petite chose, c'était bien tenté, ton petit piège. Tu as bien résisté. Bravo, je te félicite ! Mais je suis toujours le plus fort, il ne peut en être autrement. Je suis le chasseur et je ne manque jamais ma cible. Adieu ma belle athlète, ce fut un réel plaisir.

Dommage, elle vient de perdre connaissance alors que j'ai encore beaucoup à lui dire. Elle est touchée à la cuisse et à la poitrine, il ne me reste plus qu'à parfaire mon œuvre. Je sors avec amour le couteau à lame dentelée jusque-là bien au chaud dans le fourreau qui orne ma ceinture. Il va maintenant me montrer sa réelle efficacité. Est-il aussi parfait que le vendeur le promettait ?

Au moment où je bascule Estelle sur le dos pour entailler sa poitrine, un bruit m'alerte. On approche. Je traîne son corps sur le bas-côté, la dissimulant partiellement sous les feuilles fraîchement tombées et recule dans le sous-bois. Les bruits semblent maintenant arriver de toutes parts, ils sont plusieurs et m'encerclent. Je suis pris dans un étau…

Putain de merde ! Les flics ! Dire qu'Estelle est à deux pas de moi ! Je ne peux même plus la serrer dans une ultime étreinte ! Je suis maintenant à leur merci. Ça, jamais ! Plutôt crever… J'en suis capable, allez un peu de courage ! Rejoindre ma plus belle prise dans l'au-delà s'il y en a un ? La chasse pourra peut-être reprendre entre elle et moi, éternellement ?

Un des types se retrouve dans mon viseur, le coup part. Il tombe au ralenti, comme dans un film. « Joli coup, mon pote » ! entends-je dire mon père. Des cris, bruits de cavalcades. Ça tire dans tous les coins. Mais je suis déjà bien loin, ils ne m'auront pas. Perdu !

J'achève ma vie en apothéose avec Estelle. Aucun regret à avoir.

Lentement, presque avec délectation je tourne le fusil vers moi, le place sous mon menton, murmure pour moi seul : « J'arrive, Estelle. » et appuie sur la détente, heureux et libéré.

*

Antoine

La nuit étoilée est plutôt douce. Assis sur un banc, penché en avant, j'essaye de détendre les muscles noueux de mon dos avant de retourner vers la salle d'attente. Ça fait maintenant plus de deux heures que je n'ai aucune nouvelle de Mathilde. Mon téléphone portable vibre soudain contre ma cuisse.

Je décroche fébrilement, c'est Favart :

— Antoine, je ne peux pas te parler longuement mais on a retrouvé Estelle…

— Comment va-t-elle ?

— Elle est vivante mais elle a perdu beaucoup de sang. Il a tiré sur elle à deux reprises avant qu'on ne les localise : une première fois à la cuisse, puis une seconde fois dans le dos. On vient de l'emmener à l'instant vers l'hôpital de Dechy. On est dans le Nord, ici, ce malade a choisi de la lâcher près de l'endroit où elle avait l'habitude de courir. J'ai essayé de la faire transférer sur Lens, pour qu'elle se trouve au même endroit que Mathilde, mais ils n'ont rien voulu savoir. On la connaît à Dechy, elle sera en de bonnes mains.

— Elle va s'en sortir ?

— Elle était inconsciente et respirait avec difficulté. Espérons que les lésions au thorax ne sont pas trop importantes.

— Où l'avez-vous retrouvée ?

— Presque à l'endroit où nous avions relevé les traces de pneus, en haut de la côte.

— Et ce cinglé, vous l'avez eu ?

— Nous étions en lisière de forêt lorsqu'il a tiré la première fois, nous avons tous convergé dans sa direction le plus vite qu'on a pu. Lorsqu'il a tiré la seconde fois, nous n'étions plus qu'à deux cents mètres environ. Lorsque nous avons rejoint les lieux, il était dissimulé derrière des buissons. Ce taré a ouvert le feu, Lambert a été touché à l'épaule. Il a été transféré avec Estelle à l'hôpital. Lorsqu'il l'a descendu, ça a tiré dans tous les coins. Puis lorsque le tumulte s'est arrêté, on s'est approché lentement. On l'a retrouvé mort, mais pas sous l'une de nos balles, il s'est suicidé d'une balle dans la tête. Estelle se trouvait à deux pas de lui, recouverte de feuilles. Il ne pourra plus s'en prendre à qui que ce soit maintenant. Comment va Mathilde ?

— Je n'ai pas eu de nouvelles depuis un bon moment. Mais ils ont dû l'opérer d'un hématome extradural. J'attends.

— Je passerai à l'hôpital dès que possible. Elles vont s'en sortir, fais-moi confiance. Ces filles sont des battantes.

Pliant soudain sous le poids des heures stressantes que nous venons de vivre, je craque, submergé par mes émotions trop longtemps contenues ; les larmes se mettent à couler le long de mes joues, mouillant mon col. Nous ne pouvons maintenant plus rien pour Mathilde et Estelle. Nous avons passé la main. Il ne nous reste plus qu'à attendre et c'est encore plus douloureux que tout ce qui a précédé. Je laisse sonner le téléphone chez Mme Drapier. Pas de réponse. Le somnifère a dû l'assommer. Je rappellerai un peu plus tard. Lorsque je reviens en salle d'attente, on m'informe que Mathilde a été amenée à l'étage des soins intensifs. Je demande l'autorisation de la voir quelques instants. L'infirmière me fait signe de la suivre. Nous empruntons l'ascenseur puis un long couloir sans dire un mot. L'infirmière entrouvre une porte vitrée. « Juste quelques instants », dit-elle avant de me laisser. Mathilde est là, allongée, pâle, les yeux clos, entourée d'appareils de contrôle, la tête emballée d'un énorme pansement. Je m'approche et lui prends la main, elle est maintenant tiède. M'approchant de son visage aux cernes marqués, je lui glisse à l'oreille :

— Le capitaine Favart a retrouvé Estelle, elle est vivante. Je m'en veux d'avoir douté de lui alors qu'il faisait tout ce qui était en son pouvoir pour te retrouver. Maintenant repose-toi, je serai juste à côté. Je t'aime.

L'infirmière m'autorise à rester près de la chambre de Mathilde, un fauteuil m'accueille avec douceur et je plonge dans un sommeil comateux pour me réveiller étourdi à l'aube. Je compose le numéro de Mme Drapier : elle décroche à la troisième sonnerie.

Épilogue

Antoine

Le soleil de décembre me chauffe légèrement le visage. Assis face à la mer, j'observe la qualité parfaite des rouleaux finissant leur course sur le sable. Un habitué surfe les vagues. À cette période de l'année, la combinaison est de rigueur. Je n'ai pas le cœur à le rejoindre aujourd'hui. Je tourne légèrement la tête à droite, là où le spectacle supplanterait même les vagues d'Hawaii. Les yeux clos, les cheveux ondulant sous le vent léger, un timide sourire aux lèvres, Mathilde offre son visage au soleil. Deux mois se sont écoulés. Il lui a fallu plus de trois jours pour sortir du coma dans lequel elle était plongée et de longues semaines de rééducation. Elle a repris les cours depuis peu.

Je frissonne. Les cadavres atrocement mutilés de deux jeunes femmes ont été retrouvés dans le jardin de la fermette d'Izel. Ils ont été identifiés. L'une était Aurélie Lejeune, la jeune femme de 23 ans dont la photo trônait dans la cuisine de Mme Desreumaux. L'autre, Marie Vitalli, était originaire de Montpellier et n'était plus rentrée chez elle depuis le 13 mai 2022, elle avait tout juste 20 ans. J'imagine la douleur de leurs familles qui, jusque-là, espéraient que leurs filles soient en vie, quelque part.

La mère de Desreumaux est anéantie, son fils est devenu un monstre et elle ne s'est aperçue de rien. J'ai pitié de cette pauvre femme, elle n'a aujourd'hui plus aucune raison de vivre. Le malheur s'est tellement acharné sur son existence qu'il l'a détruite à jamais.

Le lieutenant Lambert se remet lentement de ses blessures. Il m'a appris lors d'une de mes visites à l'hôpital que Favart est insomniaque depuis trois ans. Il était sur une enquête difficile, une adolescente enlevée à Quesnoy-sur-Deûle. Il n'a réussi à retrouver que sa dépouille trois mois plus tard. Ce jour-là, sa vie a basculé dans le chaos et sa femme a fini par le quitter. Voilà ce que me cachait Nathan.

Mathilde est passée si près de la mort que j'ai peur de la quitter, ne serait-ce qu'un instant. Il me faudra cependant réapprendre à la laisser vivre sans mon contrôle perpétuel si je ne veux pas la perdre. Elle scrute l'océan, telle la femme d'un marin disparu en mer. Je voudrais tellement qu'elle retrouve son insouciance.

*

Mathilde

Assise auprès d'Antoine, face à la mer, je réalise la chance que j'ai d'être en vie. Deux jeunes femmes ne sont sorties de cette cave

immonde que pour mourir. J'ai presque honte de mon bonheur tout neuf. Aurélie et Marie n'y auront jamais droit.

Mes cauchemars s'estompent progressivement grâce au suivi psychologique dont j'ai bénéficié ces derniers mois. J'espère qu'Estelle et moi surmonterons un jour totalement nos démons. Nous libérer enfin de l'empreinte de ce monstre qui, plus de deux mois après sa mort, envahit encore nos nuits. Si l'enfant qu'il avait été n'avait pas vécu le terrible drame du suicide de son père, alors ces morts auraient peut-être été évitées. Tout aurait pu être différent.

Mon téléphone portable inonde la plage de cris d'oiseaux. J'ouvre les yeux et adresse un sourire à Antoine, avant de décrocher.

— Salut ma belle, je voulais savoir comment tu allais aujourd'hui.

— Ça va très bien, mais c'est surtout à toi de me dire comment tu vas.

— Hercule, allez dehors ! Moi, ça va, à part qu'il pleut aujourd'hui et que j'en ai assez de me déplacer avec des béquilles. J'arrête de me plaindre, et attention info super importante : Nathan m'emmène au restaurant ce soir.

— Je vois que tout va pour le mieux alors ?

— Dire qu'il a fallu qu'un cinglé m'enlève et me tire dessus comme un vulgaire lapin pour que je rencontre enfin quelqu'un de bien ! Et en l'attendant, je suis la nounou de son chien, j'y crois pas !

— Un vrai conte de fées.

— Oui merveilleux, à part que je marche comme une mamie et que mon travail me manque un peu.

— Tu reprends quand ?

— Dans quinze jours, si la rééducation me permet de me passer de ces affreuses béquilles. Tu travailles ?

— Non, pas vraiment. Je suis en train de prendre le soleil sur la plage de Biarritz avec Antoine.

— Mais c'est horrible ! Bon, tu lui fais un gros bisou de ma part. Et, surtout, tu n'oublies pas d'appeler maman aujourd'hui, elle s'inquiète toujours lorsqu'elle est plus de vingt-quatre heures sans nouvelles de nous. À bientôt, Mat. Encore un petit conseil de ta grande sœur : n'oublie pas de bosser, tu as intégré Sciences Po pour ça, non ? Fini de se la couler douce à la mer ! *Ciao*, *bye*.

Je raccroche en riant.

— Devine qui emmène Estelle au restaurant ce soir ?

— Nathan, répond Antoine, sans même prendre le temps de réfléchir.

— Bravo Sherlock !

— Il est tombé raide dingue d'elle bien avant de la rencontrer.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Je l'ai surpris à la regarder de longues minutes sur la page

d'accueil de son ordinateur. J'ai cru dans un premier temps que c'était pour les besoins de l'enquête, mais il a récidivé. Et là, je me suis dit qu'il était cuit, tout comme moi.

— Je ne sais pas si tu es tout à fait à point, dis-je avant de me jeter sur lui.

Table des matières

Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Épilogue

Dans la même collection

Jeremy Bouquin, *Train d'enfer* (n°102)
Max Obione, *Calmar au sang* (n°101)
Nicolas-Raphaël Fouque, *La dame de sang* (n°100)
Brice Pelman, *Welcome & Zoé* (n°99)
Peter Randa, *Parodie à la mort* (n°98)
Peter Randa, *Lieutenant Fabien Fauvel* (n°97)
G.J. Arnaud, *Le Festin Séculaire* (n°96)
Greg Waden, *After Call* (n°95)
Pascal Jahouel, *Une ombre au tableau* (n°94)
Bernard Thilie, *Nuit de chine* (n°93)
André Desmarais*, Fréquence sanglante* (n°92)
Gilles Del Pappas, *Massilia Dreams* (n°91)
Michel Quint, *La belle de Grenelle* (n°90)
Christine Desrousseaux, *Les secrets meurtriers* (n°89)
Serguei Dounovetz, *Sonate pour un massacre* (n°88)
Nicolas-Raphaël Fouque, *La dame de sang* (n°86)
Philippe Masselot, *Mistral Gayant* (n°85)
Léo Lapointe, *L'assassin sort la nuit* (n°84)
Pierre-François Kettler, *Crime Mythique* (n°83)
Frank Klarczyk*, Mort point final* (n°80)
Lakhdar Belaïd, *Le retour du SS* (n°78)
Philippe Masselot, *Les sanglots longs* (n°75)
André Desmarais, *Putain de cavale* (n°74)
Léo Lapointe, *Mort sur la Lys* (n°73)
Jean-Marc Demetz, *Chrysalide* (n°70)
Maxime Gillio, *La fracture de Coxyde* (n°69)
Christine Desrousseaux, *La traque des ombres* (n°68)
Pierre-François Kettler, *Corps dans le pétrin* (n°67)
Jean-Marc Demetz, *Les 7 prières* (n°64)
Pierre-François Kettler, *Un Dé trop loin* (n°57)
Jean-Marc Demetz, *Le doigt du sang* (n°54)
Léo Lapointe, *La Tour de Lille* (n°53)
Gérard Lecas, *Etna* (n°40)
Béatrice Hammer, *Une baignoire de sang* (n°45)
Cécile & Julie Gaillard, *Une piscine à Jalalabad* (n°35)
Nathalie Le Gendre, *Matricule 49 302* (n°34)
Claire Musiol, *Du bleu au ciel* (n°33)
Jacques Bullot, *Un avenir irradieux* (n°14)
Nicolas-Raphaël Fouque, *Une vieille affaire* (n°2)
Nicolas-Raphaël Fouque, *Le crâne de Malpasset* (n°1)

https://www.leseditionsdavallon.com
https://www.facebook.com/leseditionsdavallon
https://www.instagram.com/editions_davallon

Notes

[←1]
Véhicule de secours et d’assistance aux victimes